

LES  
**ENFANTS SANS SOUCIS,**

*ROMAN DE MOEURS,*

PAR

*E. Deligny.*



**PREMIER VOLUME.**

PARIS,  
HYPPOLITE SOUVERAIN, Éditeur, Rue des  
Beaux-Arts, 5.

—  
**1843.**

**LES**  
**ENFANTS SANS SOUCIS,**

**ROMAN DE MŒURS,**

**PAR**  
***E. DELIGUY***

**PREMIER VOLUME.**

**PARIS,**  
**HYPPOLITE SOUVERAIN, Éditeur, Rue des**  
**Beaux-Arts, 5.**  
**1843.**

## I. — GRANDEUR ET DÉCADENCE.

Tout en haut de la montagne de Belleville, à droite, commence une ruelle très-étroite, et très-longue, car elle conduit jusqu'à Ménil-Montant. Vers le milieu de la partie de cette ruelle, que l'on a décorée du nom pompeux de *Rue des Casca les*, existait et existe encore aujourd'hui, je crois, une guinguette intitulée Rendez-vous des Enfants sans soucis. Elle est admirablement située, car aucun bâtiment ne la masque, et en se plaçant sur n'importe lequel des côtés du carré réservé pour la danse, on peut, sans se gêner, sans s'exhausser, assis tranquillement sous la tonnelle, devant une table chargée de plus ou moins de veau rôti, ou même d'un simple, litre de vin à huit, qui est fort mauvais du reste, on peut dis-je, jouir d'un paysage magnifique.

On voit d'abord devant soi, à droite et à gauche, une très-grande étendue de verdure un peu poudreuse, il est vrai, mais agréable à l'œil néanmoins ; on suit une foule de petits sentiers sablonneux, tantôt gris, tantôt jaunes, tantôt rouges qui serpentent au milieu des vignes, des lilas, des arbres fruitiers de toute espèce ; puis enfin, au bas de cette vaste colline, dans le fond, on voit l'immense ville de Paris tout entière dont on compte facilement les principaux édifices, si l'on est doué de deux bons yeux. C'est un spectacle admirable, imposant.

A l'époque où commence ce récit, en 1835, la guinguette des Enfants sans soucis jouissait d'une éclatante réputation. Le dimanche, le lundi et le jeudi, l'orchestre grinçait depuis le matin jusqu'au soir ; on entendait sans cesse de bruyants éclats de rire ; les danseurs étaient tellement nombreux que le carré de la danse paraissait trop petit ; et la foule des buveurs était si considérable que le vin manquait souvent. Pauvre guinguette ! je l'ai visitée l'année dernière, elle était bien changée. Presque toutes les tables étaient désertes, la clarinette, le flageolet et le trombonne lançaient inutilement leurs joyeux accents dans les airs, personne n'entrait. La folle jeunesse avait adopté un autre *rendez-vous*. Pauvre guinguette ! elle est peut-être morte aujourd'hui ? Tout passe, tout s'efface. On a chanté la gloire de l'empire romain, je chanterai les beaux jours des Enfants sans soucis ; j'apprendrai à la postérité ce qui causa la grandeur et la décadence de ce charmant cabaret.

Le premier dimanche du mois de juin 1835, M. Trabouilleau, directeur de la guinguette en question, se promenait dans son établissement d'un air sombre et agité, en répétant sans cesse :

— Redoublons de zèle ! chaud ! chaud !

Et il poussait ses garçons par les épaules en leur reprochant la lenteur avec laquelle ils faisaient le service. Les pauvres diables avaient beau courir de toute la force de leurs jambes de la cuisine au jardin, et du jardin à la cuisine, ils ne parvenaient pas à contenter leur patron, qui disait toujours :

— Chaud ! chaud ! redoublons de zèle !

Et il grognait, jurait, criait et trotinait de manière à se donner une extinction de voix et une courbature.

M. Trabouilleau était petit, mais prodigieusement gros ; il avait juste la même dimension en largeur qu'en hauteur. Quand il eut animé ses employés pendant une demi-heure, il se trouva horriblement fatigué et essoufflé ; il fut forcé de se taire et de s'asseoir sur un tabouret dans la cuisine.

— Dieu bénisse la graisse du patron, dit un des garçons de service en essuyant la sueur qui inondait son front ; si ce vieux Trabouilleau avait été maigre, il nous aurait ennuyés toute la journée... qu'est-ce qu'il a donc ce gros poussif ? Je crois qu'il gagne trop d'argent et que cela le fâche.

M. Trabouilleau appuya ses coudes sur ses genoux, sa tête sur ses mains, et garda cette position pendant une heure, sans proférer une seule parole.

Le chef (les Enfants sans soucis avaient un chef en 1835) le chef s'approcha du patron, et lui dit :

— Qu'avez-vous donc, monsieur ? — Je n'ai rien, répondit M. Trabouilleau.

— C'est impossible... vous avez quelque chose... tâtez-vous bien... vous avez mal aux dents, n'est-ce pas ?

— Non.

— Vous avez mal aux pieds... Je vous plains, car rien n'est plus douloureux qu'un cor.

— Je n'ai pas de cors.

— Alors vous avez mal à l'esprit, vous êtes rongé par un gros chagrin.

— Vous avez deviné, Jacques.

— Qu'est-ce qui vous afflige, patron ?

— L'avenir.

— L'avenir !

— Oui, l’avenir ; il est menaçant, gros de nuages et de tempêtes... Ma maison est perdue !

— Allons donc ! vous plaisantez... le succès de votre établissement augmente tous les jours... on danse depuis midi, malgré le soleil qui est pas mal chaud ; il n’est que deux heures et on a déjà vidé une pièce de vin ; moi j’ai déjà servi onze entrecôtes, quinze fricandeaux à l’oseille, dix-huit bœufs à la mode, trente veaux rôtis et soixante-quatorze salades. A quatre heures, au moment du grand coup de feu, nous serons obligés de nous barricader pour qu’on n’envahisse pas la cuisine ; car nous ne pourrions pas satisfaire en même temps toutes les pratiques, et elles sont si impatientes !.. Vraiment, patron, vous vous plaignez de ce que la mariée est trop belle.

M. Trabouilleau bondit, se leva et serrant vigoureusement le bras du chef, il s’écria : — Marié !... ne prononcez jamais ce mot ; il me rappelle mon malheur.

— Ah ! répondit Jacques, est-ce que votre femme ?...

— Eh non ! imbécille ! elle est trop vieille.

— Alors, pourquoi le mot marié vous procure-t-il des convulsions ?

— Parce qu’il me rappelle une épouse table calamité que l’on m’a annoncée aujourd’hui.

— Quelle est cette mauvaise nouvelle ?

— Flombé épouse le dix-huit de ce mois la fille d’un nommé Landry, fruitier de la rue St-Martin.

— C’est impossible ! s’écria le chef ; Flombé est incapable... c’est impossible !

— C’est positif !

— Ah ! par exemple, je puis me vanter d’être bien étonné... En voilà une pauvre petite femme qui va avoir de l’agrément ! merci !

— Vous vous trompez, Jacques. Elle sera malheureusement pour moi très-heureuse.

— Avec le grand vainqueur, s’écria le chef, avec le roi de la noce !

— On assure, dit M. Trabouilleau d’une voix sombre, que Flombé renonce à la bamboche, on prétend qu’il veut être rangé, laborieux, économe, le modèle des maris et des imbéciles enfin.

— Ah bah !

— C’est positif Flombé n’est pas venu dimanche dernier ; il ne viendra pas aujourd’hui... Il se range déjà... la nouvelle est officielle.

— On peut la mettre dans le Moniteur.

— Ne plaisantez pas... gémissiez plutôt comme moi.

— Je ne comprends pas votre désespoir.

— Ah ! c'est que vous ignorez que Flombé a fait ma fortune... En 1834, séduit par l'admirable paysage que l'on voit de cette maison, je fondai mon établissement et je lui donnai pour enseigne ces mots : *A ma campagne*. Je n'avais pas réfléchi que placé dans une traverse, éloigné de la foule, *un restaurant* n'avait aucune chance de succès. J'avais de temps en temps quelques promeneurs altérés qui buvaient un litre ou une simple chopine ; mais ils étaient bien rares. Aussi, j'agonisais, je m'acheminai vers une faillite... oui, mon cher, j'étais sur le point de déposer mon bilan, lorsque la providence eut pitié de moi et m'envoya Plombé et Fifine, son illustre amante. Ils étaient fatigués, accablés par le chaleur ; ils entrèrent, s'assirent et demandèrent une bouteille de bière et une bouteille de vin, du cachet vert. Je vis tout de suite que j'avais affaire à des gens distingués et je les servis avec la grâce qui me caractérise.

— Ah ! quelle admirable vue ! s'écria Plombé.

Je tressaillis, je m'approchai du jeune homme et je lui dis en serrant sa main dans la mienne et en répandant quelques larmes de joie :

— Vous venez de prononcer des paroles qui consolent mon âme attristée, qui diminuent l'amertume de ma défaite, car elle me prouvent que j'ai été compris enfin. Vous seul avez apprécié la beauté de ce paysage ; beauté fatale pour moi, car c'est elle qui m'a décidé à ouvrir un restaurant et un bal dans cette ruelle maudite.

Flombé se leva et m'appliquant sur le ventre une calotte qui me priva de la respiration pendant un moment, il me dit :

— Il paraît, papa, que vous ne gagnez pas des millions ici.

— Oh ! non, mon cher Monsieur, j'en perds plutôt... mais vous devriez ne pas frapper si fort.

— Excusez, compère... c'est plus fort que moi... quand je vois un bon gros ventre, forme montagne, comme le vôtre, il faut absolument que je tape dessus... je ne peux pas m'en empêcher... Vous avez donc mangé beaucoup de capitaux ?

— Considérablement, mais je n'en mangerai plus. Mes créanciers veulent me mettre en faillite ; je les laisserai faire, je n'implorerai pas leur pitié.

— Papa, dit Isidore, vous me plaisez... j'aime les gros, moi... j'adopte votre établissement, et je vous jure qu'il prospérera... demandez du temps à vos créanciers, dites leur qu'ils auront un à compte dans huit jours au plus

lard... engagez pour demain dix ou douze musiciens... Je me charge d'amener des danseurs.

— Les musiciens ne viendront point si je ne les paye pas d'avance.

— Dites-leur que je réponds de la paye.

— Tous connaissez donc tous les instrumentistes ?

— Non, mais ils me connaissent tous.

— Quel est votre nom ?

— Isidore Flombé.

— Flombé ! m'écriai-je avec admiration, Flombé le grand vainqueur, Flombé l'apollon de la Courtille, le roi de la noce. Est-ce possible !... vous avez daigné honorer ma maison de votre présence.

— Je l'honorerai toujours.

— Vraiment !

— Je répète que j'adopte votre établissement, et vous verrez que je suis bon père.

— Gros bonhomme, dit alors la jeune fille qui n'avait pas encore parlé, je vous autorise également à vous servir de mon nom *au vis-à-vis* des joueurs de clarinette, de trombonne et autres flageolets. Je m'appelle Joséphine Mirabelle... comme les prunes que j'aime beaucoup, par parenthèse, j'en mange volontiers un boisseau... Tâchez d'en avoir demain.

— Je ne revenais pas de ma surprise.

— Vous êtes mademoiselle Joséphine Mirabelle ? m'écriai-je tout ému, Joséphine, la Taglioni, la Fanny Esler de tous les bals publics.

— Oui, monsieur, répondit-elle avec modestie.

— A demain, dit Flombé en m'administrant une seconde calotte sur le ventre. Ayez du veau rôti, du haricot, du mouton, des pommes de terres frites, beaucoup de salade et énormément de vin.

— Gros plein de soupe, ajouta Fifine, n'oubliez pas mes prunes.

Elle me fit une révérence très-gracieuse et ils sortirent tous deux.

Quand Flombé fut dans la rue, il regarda ma maison et dit :

— Qu'est-ce que c'est que cette enseigne là ?... A ma campagne... c'est bête comme un choux, comme deux choux même.

— C'est bête comme un arpent de choux, ajouta la jeune fille.

— Il faut changer cela, mon vieux, reprit Isidore. Quel titre pourrions-nous donner à votre établissement ?... ah ! j'y suis... Faites effacer à ma campagne et écrire à la place : *Rendez-vous des Enfants sans soucis*.

— Vos ordres seront fidèlement exécutés.

— Au revoir, papa.

L'immortel Flombé et son illustre amante partirent en chantant,

Le lendemain, grâce à ce, grand homme et à cette grande femme, on mangea, on but et on dansa beaucoup chez moi, pour la première fois. Je fis une recette magnifique. Depuis ce jour, les Enfants sans soucis sont à la mode ; leur succès, comme vous le disiez tout à-l'heure, a toujours été croissant, mais il va décroître maintenant.

— Pourquoi donc, patron ? demanda le chef.

— Parce que Flombé se marie, parce que Flombé m'abandonne.

Pour maintenir la foule dans cette traverse, dans ce désert, dans cette rue dénuée de pavés, dont le sol se défonce lorsqu'il pleut, et se métamorphose en boue tellement épaisse, que les femmes y laissent leurs souliers, pour maintenir la foule dans cet endroit éloigné du centre, de la civilisation, il faut une sommité comme Isidore, il faut l'immense réputation de cet homme qui boit, mange, danse, chante, cause mieux que tous, qui séduit une femme rien qu'en se donnant la peine de la regarder, qui a dompté Fifine l'indomptable. Triomphe inouï ! Flombé a inspiré de l'amour à la plus coquette de toutes les modistes ; elle lui est fidèle, malgré toutes les infidélités qu'il lui fait. Elle s'emporte dans le premier moment, elle jure de ne plus le revoir, et le lendemain elle revient soumise et repentante, comme le pauvre chien qui lèche la main de son maître après avoir été battu par cette même main. Eh bien ! Jacques, ces deux grandes figures me quittent en même temps, Flombé, parce qu'il se plonge dans l'hyménée, Fifine, parce qu'elle ne veut plus revoir les lieux qui lui rappellent l'objet de sa flamme dévorante. Je suis perdu, mon cher, je suis perdu.

— Il faut vendre, patron.

— La vente n'était possible que quand on ignorait la fatale nouvelle, mais maintenant tout le monde sait que le grand vainqueur se marie et que Fifine ne fréquente plus les Enfants sans soucis. Je me suis douté du coup, quand Flombé est venu, il y a quinze jours, faire ici sa dernière noce. Ordinairement, dès qu'il m'apercevait, il me frappait sur le ventre. Eh bien ! il ne m'a pas donné la moindre calotte. Il paraissait préoccupé ; sa gaîté n'était pas franche ; elle était nerveuse. Il est parti en poussant un soupir, lui qui partait toujours en chantant. Brave garçon, il ne m'a pas fait part de sa funeste résolution, pour ne pas m'affliger. Brave garçon, je ne le verrai plus.

Au moment où M. Trabouilleau prononçait ces dernières paroles d'un ton profondément triste, on entendit plusieurs exclamations poussées dans le

carré de la danse, puis aussitôt les buveurs attablés sous la tonnelle se levèrent et mêlèrent leurs voix aux voix des danseurs.

— Qu’y a-t-il ? demanda le chef.

— Une bataille sans doute, répondit Trabouilleau avec indifférence.

Jacques aimait beaucoup les batailles ; il s’avança vers la porte de la cuisine et regarda avidement.

— On ne se bat pas, dit-il, ce sont des nouveaux venus qui excitent la curiosité générale.

— Quelles sont donc les personnes ?...

— Flombé ! s’écria le chef en frappant ses mains l’une contre l’autre.

— Flombé ! répéta Trabouilleau d’une voix émue ; vous vous trompez, c’est impossible.

— Non pas, je reconnais parfaitement Isidore.

— Est-il avec Fifine ?

— Non, il est avec une petite femme crânement gentille.

— Une nouvelle maîtresse sans doute, s’écria M. Trabouilleau tout joyeux, on s’élançant dans le jardin.

La première personne qui vit Isidore fut une femme ; elle cria : Flombé. Aussitôt, ce nom courut de bouche en bouche et produisit un effet magique : l’orchestre se tules danseurs s’arrêtèrent, les buveurs abandonnèrent leurs verres pour regarder le grand vainqueur.

C’était un homme d’une trentaine d’années, grand, souple, bienfait ; ses épaules prodigieusement larges, ses mains nerveuses et noircies par le travail annonçaient une force extraordinaire ; ses traits étaient fortement accusés, mais réguliers, nobles ; ses dents étaient blanches et bien rangées, ses cheveux, ses moustaches et ses favoris étaient noirs comme l’aile d’un corbeau ; ses yeux étaient grands, plein d’audace, de gaîté et d’esprit. Il était habillé avec recherche, mais sans goût ; il avait une cravate bleue, une redingote verte, un gilet rouge et un pantalon blanc. Si Flombé eut composé son costume avec des couleurs moins tranchées, s’il eut porté son chapeau gris moins incliné à droite, et s’il eut caché ses mains dans ses gants, il aurait eu l’air assez distingué.

Il s’avançait lentement, en triomphateur, et semblait très-flatté de l’accueil que lui faisaient les habitués des Enfants sans soucis. La jeune fille à qui il donnait le bras étaient merveilleusement jolie. Elle était mise simplement, mais avec élégance. Elle paraissait triste, et jetait à la foule qui la contemplait curieusement, des regards dédaigneux.

— Bonjour, Isidore, dit M. Trabouilleau quand il fut près de Flombé.

— Bonjour, compère, répondit le grand vainqueur. Comment va cette vieille bedaine.

— Ouf, fit le gros homme.

— Pardon, papa, la calotte était un peu forte.

— Non, non... à la bonne heure, vous me tapez sur le ventre aujourd'hui. Quelle agréable surprise ! Je croyais que je ne vous verrais plus.

— Est-ce-qu'on abandonne ainsi les amis ! — Toujours bon enfant.

— Français dans l'âme.

— Ah ça ! dit Trabouilleau, permettez-moi de vous féliciter... vous avez renoncé au mariage.

— Vous divaguez, mon vieux, reprit Isidore. Je m'engagerai pour la vie, en présence de M. le maire et de M. le curé, le 18 de ce mois. Voici mademoiselle Clémence, ma fiancée et son brave homme de père, M. Landry, ex-fruitier et ancien de la vieille. Il a servi avec l'auteur de mes jours, il a veillé sur mon adolescence ; il m'a inculqué une foule de principes vertueux à grands coups de canne ; c'est la crème de la crème des honnêtes gens.

La figure de Trabouilleau s'était allongée démesurement ; il tâcha de sourire, en saluant la jeune fille et le vieillard, et murmura :

— Excusez-moi, vous voyant ici... j'ai pensé...

— Oh ! j'y viendrai encore de temps en temps, histoire de boire un coup, de manger un morceau, et de contempler le divertissement des autres. Quant à moi, nini, c'est fini, il faut faire une fin.

— Tu bavardes comme une grenouille, dit Landry, au lieu de commander le fricot, comme un joli garçon.

— On va le commander, papa.

Landry était un vieillard de soixante ans, encore vigoureux, au front chauve, au nez rouge, à l'œil abruti, tête d'ivrogne. Il ne parlait jamais sans se servir de comparaisons toutes plus ingénieuses les unes que les autres. Il portait un chapeau très-élevé et très-ballonné, un gilet très-court qui laissait voir la naissance des bretelles, et une redingote très-longue qui descendait jusqu'aux talons.

— Père la sauce, dit Isidore à Trabouilleau, il faut nous retenir la table n° 3 à gauche.

— Elle est vacante... Voulez-vous dîner tout de suite ?

— Non, nous ne dînerons qu'à quatre heures. Pendant que vous remuerez les casseroles, nous ferons un tour dans les prés St-Gervais.

— J'ai le gosier sec comme les sables du désert de l'Egypte, objecta Landry ; je ne serais pas fâché de vider une bouteille et de m'asseoir une minute ; car je ne trouve pas qu'il soit agréable de rester continuellement sur ses jambes, comme un pieu.

— Eh bien ! répondit Flombé, nous allons nous abreuver et nous reposer... Gros fricoteur servez-nous une bouteille à quinze.

Quand on eut apporté le vin demandé, Landry trinqua et vida immédiatement son verre. Isidore porta le sien à ses lèvres, et le posa sur la table sans en avoir bu une seule goutte ; puis, il dit :

— Je vais passer à la cuisine afin d'ordonner notre festin ; on est toujours certain d'être bien traité quand on inspecte soi-même les casseroles. Trabouilleau dirigeons-nous vers votre laboratoire.

Lorsque Flombé fut près du fourneau, il leva tous les couvercles, et prononça ces paroles après avoir mûrement réfléchi :

— Nous commencerons par une julienne, nous nous précipiterons ensuite sur une entrecôte sauce piquante ; ça ouvre l'appétit.

— Isidore, vous êtes donc enfin pincé ? demanda Trabouilleau.

— Comment pincé ?

— Amoureux !

— Amoureux ! moi ! s'écria Flombé avec dédain, pas du tout ! Pourquoi cette question saugrenue ?

— Parce que vous vous mariez.

— Oh ! ce n'est pas une raison. Voyez-vous, la chose avait été arrangée, il y a bien long-temps, sur le champ de bataille de Waterloo, avant que Clémence ne fut née.

Mon père tomba mortellement blessé aux pieds de son ami Landry... Canailles d'Anglais ! quand pourrai je leur rendre la balle qu'ils ont envoyée à celui qui m'a donné le jour ? Pour lors mon père tomba donc mortellement blessé aux pieds de Landry et il lui dit : — C'est fini de rire, mon vieux. Je suis fâché de m'en aller parce que mon petit a perdu sa mère, il y a huit jours ; il va se trouver complètement orphelin... Pauvre chère femme, elle était vivandière et elle avait reçu un boulet au milieu du ventre.

— Te désole pas, mon brave camarade, répondit Landry, je soignerai ton garçon... il apprendra à lire ; à écrire, il aura une éducation soignée.

— Merci pays, dit mon père ; mais c'est pas tout... veux-tu me rendre bien heureux à mon dernier quart d'heure.

— Oui.

— Eh bien ! ta femme qui est fruitière à Paris et qui gagne pas mal d'argent, est enceinte.

— Après.

— Si elle met au monde une fille, promets-moi de marier cette fille avec mon petit.

— Je te le jure, répondit Landry. Si j'ai une fille, elle épousera ton fils...

— Alors c'est pour satisfaire le désir de voire père...

— Oui, seulement je ne l'aurais satisfait que dans un an, si Fifine ne m'avait pas taquiné l'autre soir. Elle se donnait des airs vous savez... ça m'a déplu et je lui ai dit ce que je lui disais toujours, pour la calmer : — Voici le chemin de la porte, file bien vite et au plaisir de ne jamais le revoir

Croiriez-vous qu'elle a eu l'impudence de me répondre que je ne pouvais point me passer d'elle, que je la rappellerais, des bêtises, des bêtises, quoi !

J'ai répliqué aussitôt :

— Si je te rappelais, ça serait pour la première fois, car tu es toujours revenue toute seule au bercail, en me suppliant de te pardonner. Mais je te conseille de ne pas revenir demain repentante et éplorée, comme à l'ordinaire. Je veux que noire séparation soit éternelle, attendu que je suis décidé à me marier avec Mademoiselle Landry, la fille du fruitier.

Fifine m'a dit : — Tu n'as pas plus envie de te marier que de te jeter à l'eau Je te d'accomplir ta menace.

— Ah ! tu me défies !

— Oui.

— Eh bien ! tu verras.

— Je n'ai qu'une parole, moi. J'ai été le soir même déclarer ma résolution au père Landry, et j'ai commencé à me ranger ce jour là. Je suis resté près de ma fiancée. Ah ! dam ! ça me semble dur de ne pas me gaudir ici ! J'ai fumé dix-sept pipes pour tuer le temps... Aussi, j'ai proposé aujourd'hui de venir manger un morceau chez Vous, afin de revoir ce lieu charmant, théâtre de mes triomphes. Nous disons donc, une julienne, une entrecôte sauce piquante et...

— Isidore, vous vous habituerez difficilement à la tranquillité matrimoniale, dit Trabouilleau.

— Oui, sacrebleu ! s'écria Flombé. De-puisque j'entends la musique, j'ai des fourmis dans la plante des pieds, du phosphore dans les articulations ; depuis que je vois les Enfants sans soucis, rire, boire et chanter sous la tonnelle, j'ai envie de les éclipser tous, j'ai envie de casser des pots ; depuis que les jeunes beautés reluisent devant mes yeux, je brûle du désir de les embrasser toutes, je sens que le feu sacré se rallume en moi.

— Allons ! allons ! vous vous livrez encore à la folie !

— Jamais ! c'est fini... je veux être honnête homme, mon gros... Quand on se marie, on ne doit plus bambocher... si on bamboche, on est un misérable. Par exemple, j'aimerais bien danser le dimanche avec ma femme ; mais Clémence exècre les quadrilles. Elle prétend qu'ils sont mal composés... Elle est un peu chipie... elle a des manières de princesse... c'est pas comme Fifine... Oh ! Fifine ! quel trésor pour un joyeux luron ! Pauvre fille ! elle m'adore toujours ; elle barbouille des rames de papier à mon intention ; elle m'a suivi jusqu'à votre porte, mais elle n'a pas osé entrer ; elle est assise près de la haie... Je suis sûr qu'elle répand une foule de larmes, à l'heure qu'il est.

— Vous la regrettez ?

— Nullement.

— Ainsi, vous ne ferez plus la noce ?

— J'en ferai encore une... celle qui aura lieu le jour de mon mariage.

M. Trabouilleau poussa un gros soupir et laissa tomber tristement sa tête sur sa poitrine. Flombé reprit :

— Nous dirons donc, une julienne, une entrecôte sauce piquante, du veau aux carottes, et puis... une giblotte, quelque tranches de gigot, des petits pois au lard, un peu de beurre, trois bottes de radis, de la salade de romaine, du fromage de gruyère, des cerises, des prunes, des babioles pour finir... Est-ce assez ? oh ! oui, nous ne sommes que trois, dont une femme qui mange à peine,

Flombé sortit de la cuisine. M. Trabouilleau pensa :

— A-t-il de l'orgueil, ce matin-là ! son mariage l'ennuie beaucoup ; il préférerait rester garçon, reprendre Fifine et rire encore, mais il épousera cette autre petite bégueule, parce que, dans un moment d'humeur, il a dit qu'il l'épouserait. A quoi tiennent les destinées humaines ? La querelle stupide qu'Isidore a eue avec la Mirabelle causera la ruine de ma maison.

M. Trabouilleau était très-philosophe et très-lettré.

Lorsque le grand vainqueur rejoignit son futur beau père, il le trouva occupé à humer trois ou quatre gouttes de vin que contenait un verre vidé depuis long-temps. Clémence avait le menton appuyé sur la paume de sa main et était plongée dans une profonde rêverie.

— Tu ne t'es pas pressé comme un cheval de course en commandant le fricot, dit Landry d'un ton bourru. Tu crois donc que ça m'amuse de rester là avec ma fille qui ne boit pas, qui ne parle pas, à nous regarder dans le blanc des yeux, comme des cierges.

— Clémence, veux-tu te promener un instant ? demanda Flombé,

— Oui, répondit précipitamment la jeune fille, partons, partons !

— Un instant ! je ne m'en vas pas, moi ! s'écria Landry. Pensez-vous donc que je sois capable de boire tout seul comme un anglais ou comme un cosaque ? Isidore tu t'es éloigné sans vider ton verre.

— Mille pardons, papa, regardez... il ne serait pas plus net si on venait de le rincer à cinq ou six eaux.

— C'est moi qui l'ai mis dans cet état.

— Ah ! vous avez absorbé le liquide qu'il contenait.

— Oui, la bouteille était sèche comme de l'amadou.

— Vous m'avez rendu un véritable service, car je n'avais pas soif... Allons, en route, papa, en route.

— Je ne me lèverai que quand tu auras bu, répondit l'impitoyable ivrogne. On dirait que je me suis rafraîchi tout seul, comme un anglais ou comme un cosaque, et je serais déshonoré.

— Mais, papa, je ne peux pas vous satisfaire, il n'y a plus rien dans la bouteille.

— Eh bien ! qu'on en apporte une autre.

— Ah ! c'est juste et Flombé cria en frappant sur la table : — Sommelier ! cachet vert !

— Isidore, pourquoi cèdes tu, dit Clémence, tu veux donc que mon père se rende malade ?

— Il ne nous laisserait pas tranquilles, répondit le jeune homme à voix basse.

— Papa, soyez raisonnable ! reprit mademoiselle Landry.

— Ma petite, fais-moi l'amitié de garder le silence comme une muette... tu me dois du respect comme le soldat en doit à son général, tu m'en dois plus, même... Il ne t'es pas permis de m'adresser la moindre observation. J'ai le droit d'arroser mon gosier, comme le roi a le droit de signer des

ordonnances. Du reste, il a besoin d'humidité mon gosier ; il se fend comme la terre qui manque d'eau ; il se...

— Voici le vin, père Landry, interrompit Flombé.

— Verse, mon garçon.

Clémence mordit ses ongles avec impatience, en jetant sur tous les habitués de la guinguette des regards pleins de dégoût.

Le vieillard vida son verre deux fois de suite et dit :

— Je n'avais pas plus soif que la rivière, mais la politesse exigeait...

— Le compte est réglé, s'écria Isidore en jetant la bouteille sous la table. Allons contempler la verdure !

— Je ne vous retiens pas, mes enfants, répondit l'ivrogne, marchez comme des chemins de fer, vous êtes jeunes... moi je suis vieux ; je reste sur mon tabouret comme un écrivain public... J'exprimerai le jus d'une petite fiole en vous attendant.

— Oh ! papa...

— Silence, ma fille !

— Mais vous n'aimez pas boire tout seul, objecta Flombé.

— Je trouverai un compagnon.

— Vous ne connaissez personne ici.

— Le cabaretier est ton ami... les amis de nos amis sont nos amis... ainsi M. Trabouilleau trinquera avec moi, comme une paire d'anciens.

— Mon père, songez à votre santé !

— Je vais y boire, mon enfant ; je boirai à la tienne aussi et à celle de Zidore.

— Mais, dit Clémence d'un ton suppliant, vous savez bien que le médecin...

— Le médecin est un âne comme Martin ! interrompit Landry. Le vin est l'ami de l'homme, comme le lézard.

— Mais...

— Mais te tairas-tu à la fin ? que diable ! Je suis ton père ou je ne suis pas ton père ? si je suis ton père, tu me dois du respect et de l'obéissance... Trotte donc ! et sois sage, comme une image.

— Viens, tous tes discours seraient inutiles, murmura Flombé à l'oreille de la jeune fille.

Les deux fiancés sortirent précipitamment de la guinguette, et dès qu'ils furent dans la rue, regardèrent, l'un à gauche, l'autre à droite.

Isidore découvrit derrière une haie un chapeau rose surmonté d'une ombrelle verte, et dit en souriant :

— Elle est encore en faction.

La femme qui portait le chapeau rose était assise sur le gazon ; elle se leva aussitôt et laissa voir une tête fort jolie, fort piquante, mais dont tous les traits étaient altérés par une violente colère.

Cette femme avait vingt-quatre ans environ ; elle était grande, élancée ; elle avait des cheveux châtains frisés à l'anglaise, dont les boucles tombaient jusque sur ses clavicules, elle avait la peau très-blanche, de belles dents, des yeux vifs, spirituels, mais fort impudents.

Lorsqu'elle les fixa sur le grand vainqueur, ils devinrent flamboyants comme ceux d'une chatte en fureur.

— Fifine à l'air de bisquer atrocement, pensa Flombé, doublons le pas, car nous pourrions avoir une scène orageuse.

Clémence Landry regarda à droite et vit un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui était appuyé contre la maison voisine des Enfants sans soucis. Il était blond, d'une taille moyenne, vigoureux, bien fait ; il avait une figure régulière, mélancolique, distinguée, qui exprimait l'intelligence, la candeur et la bonté ; ses vêtements étaient propres, mais mal portés ; on voyait qu'il s'était habillé en songeant à tout autre chose qu'à sa toilette ; son gilet était mis à l'envers et n'avait pas pu être boutonné.

Quand ce jeune homme aperçut mademoiselle Landry, il trembla, pâlit et fit quelques pas.

Joséphine Mirabelle sortit du champ fermé par la haie, s'avança au milieu de la rue, et s'arrêta tout près du jeune homme.

— Dépêchons-nous, dit Flombé, en entraînant sa compagne.

Elle le suivit machinalement ; car elle ne l'avait pas entendu. Elle appuyait sa main gauche sur son cœur qui battait violemment, et se livrait aux réflexions suivantes :

— Encore cette femme ! Elle nous suivait en même temps qu'Adrien ; elle le précédait de quelques pas... Est-ce qu'ils se connaissent ? Oh ! oui, c'est positif.. Les convenances les obligeaient sans doute à ne pas marcher bras-dessus, bras-dessous, au milieu de la foule, ils devaient se rejoindre ici seulement... Pourtant, il est possible que je me trompe... Cette femme suivait peut-être Isidore, comme Adrien Naudet me suivait moi ? Cette dernière supposition sera juste si Adrien et cette dame marchent éloignés

l'un de l'autre, de la même manière que dans Paris et dans la rue de Beleville.

Clémence se retourna ; personne ne marchait derrière elle ; son teint se colora, ses yeux se voilèrent et elle murmura avec rage entre ses dents :

— Ils sont restés là-bas... Je ne m'étais pas trompée, Adrien attendait cette créature... c'était bien facile, à deviner ; elle, s'est avancée vers lui... l'ingrat ! il ne m'aime pas ! il ne m'a jamais aimé ! Oh ! je l'oublierai !

Pendant que mademoiselle Landry se désespérait et faisait tous ses efforts pour retenir une foule de larmes qui roulaient dans ses yeux, Flombé pensait, en souriant d'un air plein de fatuité :

— Filine rage de plus en plus, et pourtant elle ne dit mot ; je l'ai joliment fascinée... Elle m'adorera long-temps encore... Je lui signifierai qu'il ne me convient pas d'être emboité continuellement par elle... Je vais lui lancer un regard foudroyant.

Le grand vainqueur se retourna et fut très-désappointé en voyant que la rue était déserte.

— Tiens, se dit-il en fronçant ses sourcils, Fifine ne me suit plus... Est-ce qu'elle aurait déjà pris son parti... Oh ! non, c'est impossible... pourtant... oh ! ma foi, je serais enchanté d'être débarrassé d'elle.

Il se faisait un gros mensonge. Il était vivement contrarié ; car son orgueil venait de recevoir une profonde blessure.

## II. — NUANCES DE SENTIMENT.

Nous allons nous occuper maintenant de Joséphine Mirabelle et du jeune Adrien Naudet, que nous avons laissés près l'un de l'autre au milieu de la rue des Cascades.

Joséphine s'arrêta pour s'écrier, en regardant Flombé d'un air vraiment terrible : — Le monstre ! l'infâme !

Puis l'œil en feu, la poitrine haletante, elle s'élança à la poursuite du barbare, qui s'éloignait rapidement.

Adrien s'arrêta parce qu'il était tellement abattu par le désespoir qu'il ne pouvait plus marcher. Il murmura d'une voix défaillante :

— La cruelle ! la perfide ! elle n'a pas pitié de moi.

Puis il rassembla toutes ses forces et suivit tant bien que mal Clémence Landry.

Mademoiselle Mirabelle s'avavançait au contraire d'un pas rapide ; sa colère augmentait ; la fouguese modiste répétait sans cesse :

— Je vais éclater, je ne peux plus me retenir ! tant pire ! je vais faire une scène ; ça me soulagera.

Au moment où elle allait atteindre le grand vainqueur, elle s'arrêta tout à coup, et passant convulsivement ses mains dans ses anglaises, de manière à lus défriser et à les rendre plus dramatiques, (geste qu'elle volait à madame Dorval), elle dit avec explosion, en prenant sa voix dans la tête, (toujours pour imiter madame Dorval).

— A quoi bon m'attacher à ses pas ? à quoi bon crier, pleurer, gémir ? le tigre rit de mes tortures ; il eu est fier. Il ne reviendra pas ; il est perdu pour moi. Hélas ! sans lui je ne puis vivre je n'ai donc plus qu'à mourir.

Pénétré de la justesse de ce raisonnement, elle tira de sa poche une paire de ciseaux bien polis, prodigieusement longs et aigus, dont la pointe était fichée dans un gros bouchon.

Depuis huit jours, Joséphine portait sur elle cet instrument terrible, et elle avait déjà résolu vingt fois au moins de s'en frapper mortellement ; mais elle avait toujours eu soin de faire naître un incident qui pût empêcher son suicide.

Elle jeta le morceau de liège qui servait de gaine à cette espèce de poignard, en disant d'un air enchanté :

— Zidore passera par ici pour rentrer aux Enfants sans soucis ; mon cadavre lui barrera le chemin... Peut-être l'ingrat m'aimera-t-il quand il verra que son abandon a causé mon trépas... Oh ! je veux qu'il m'aime !

Et elle chercha sur sa poitrine la place où elle devait enfoncer l'instrument fatal.

Pendant qu'elle cherchait, et elle chercha long-temps, Adrien qui s'était arrêté à quelques pas d'elle, se dit :

— Il m'est impossible de marcher, je suis trop faible... du reste, pourquoi suivrais-je encore Clémence ?... Elle ne m'aime pas, elle ne m'aimera jamais, elle épousera ce misérable !... Si elle devait être heureuse avec lui, je me consolerais peut-être ; mais c'est un paresseux, un débauché ; il la fera souffrir !...

Cette dernière pensée rendit les larmes que répandait le pauvre garçon plus abondantes et plus grosses ; il se laissa tomber la face contre terre et poussa des sanglots déchirants.

La sensible modiste continuait ainsi son monologue :

— C'est entre la sixième et septième côte que je dois frapper ; Arthur, le petit carabin, qui m'a tant adorée, m'a appris que le cœur est placé là, et que dès qu'on a percé le cœur, tout est fini... Allons ! une, deux... quand je dirai trois, je frapperai... une, deux... adieu beau ciel, je ne te verrai plus... une, deux... adieu mes compagnes, adieu la danse... une, deux... adieu riante verdure, adieu tout ce que j'aime !

Elle continua à dire ainsi une, deux et jamais trois, pendant un gros quart d'heure.

Adrien Naudet, après avoir bien pleuré, après s'être bien arraché des cheveux, après s'être bien roulé dans la poussière, après s'être enfin abandonné au plus violent désespoir, se releva en s'écriant :

— Il est impossible de supporter la vie quand on est aussi malheureux... le chagrin me tuerait lentement... j'aime mieux cesser de souffrir tout de suite.

Il prit son couteau et l'ouvrit.

Joséphine désirait ardemment qu'un événement quelconque arrêât ses ciseaux homicides. Le bras étendu et armé de l'instrument brillant au soleil, l'œil égaré, les cheveux épars, comme une personne qui veut se suicider, elle regarda devant elle dans l'espérance de fixer l'attention d'un

promeneur qui pût s'élancer épouvanté, en suppliant la pauvre femme de renoncer à son funeste dessein. Devant elle, à droite et à gauche, elle ne vit pas le moindre passant ; alors, elle se retourna, et se trouva juste en face d'Adrien Naudet, qui avait, comme elle, l'œil égaré, les cheveux en désordre, le bras étendu et armé d'un instrument pointu. Mais la pose et l'expression tragiques du jeune homme n'étaient pas étudiées ; elles étaient franches, naturelles ; il avait la ferme intention de se suicider.

Il avait déjà visé la place où il devait frapper, lorsque Joséphine cria de toutes ses forces, courut vers lui, et dit, en arrêtant sa main :

— Insensé ! vous voulez donc aussi faire des bêtises, vous ?

— Laissez-moi ! répondit Naudet. Laissez-moi me tuer... Il y aurait vraiment de la cruauté à m'empêcher de mourir.

— Vous souffrez donc beaucoup ?

— Je ne croyais pas qu'il fut possible d'être aussi malheureux.

— Pauvre jeune homme ! murmura mademoiselle Mirabelle, il est gentil... C'est le cœur qui est malade, n'est-ce pas ?

— Oui, toute la douleur est là, répliqua Naudet en appuyant fortement la main sur le côté gauche de sa poitrine.

— Je vous plains, mon ami ; car je suis absolument dans la même situation que vous. Oh ! l'amour ! l'amour quand il n'est pas partagé est une chose bien... tannante.

Adrien ne répondit pas un seul mot ; mais il jeta à sa compagne d'infortune un regard plein de commisération, puis il leva les yeux au ciel, les baissa ensuite vers la terre, et répandit de nouvelles larmes.

— Comme il pleure, ce cher enfant ! dit la tendre modiste. En voilà un qui aime passionnément ! Et elle contempla attentivement Adrien.

— Joséphine et Naudet avaient stationné pendant une heure au moins devant la même porte cochère ; ils étaient partis ensemble, avaient constamment suivi le même chemin, s'étaient arrêtés aux mêmes endroits ; mais ils étaient tellement préoccupés qu'ils ne s'étaient pas vus, avant le moment où ils avaient résolu, en même temps, de se lancer dans l'éternité. Il y avait pourtant entre eux une étrange sympathie de pensées et de sensations ; mais quand on aime, on n'a des yeux que pour une seule personne.

Après avoir contemplé Adrien, mademoiselle Mirabelle se dit :

— Décidément il est gentil... Il me plairait si je n'étais pas folle de Zidore. Quel dommage que je sois folle de Zidore !

Naudet avait constamment tenu ses yeux fixés sur la terre ; il se redressa tout-à-coup, poussa un gros soupir, et sans accorder le moindre regard à la modiste, sans prononcer un mot, il voulut s'éloigner ; mais Joséphine lui dit en le retenant par le bras :

— Où allez-vous ?

— Je ne sais, répondit le jeune homme ; laissez-moi !

— Je ne vous quitte pas, s'écria la modiste. Vous avez encore l'intention de visiter l'autre monde.

— Peu vous importe que je vive ou que je meure ! Vous ne me connaissez pas.

— Je vous connais à peine, il est vrai ; mais vous m'intéressez beaucoup... et c'est bien naturel ; nous sommes dans la même disposition de cœur et d'esprit ; nous sommes battus tous les deux par la même tempête... Je souffre aussi moi.

— La solitude vous calmera.

— Oh non ! répondit Joséphine, en saisissant un des pans de la redingote de Naudet. La solitude engendre les mauvaises pensées !... Vous auriez encore envie de vous détruire !

— Soyez tranquille ! s'écria Naudet avec impatience.

— Vous avez donc réfléchi ?

— Oui.

— Et vous renoncez...

— Oui, séparons-nous.

— Oh ! non, ne nous séparons pas, dit vivement mademoiselle Mirabelle, en serrant de toutes ses forces le pan de redingote dont elle s'était emparée. Oh ! non, ne nous séparons pas ! restez pour moi, si ce n'est pas pour vous.

— Je ne puis vous être d'aucune utilité.

— Au contraire, je vous ai sauvé la vie, il faut que vous sauviez la mienne à votre tour.

— Est-ce qu'on veut vous assassiner ?

— C'est moi qui veux m'assassiner.

— Vous ?

— Oui, au moment où je vous ai vu prêt à plonger un couteau dans votre poitrine, je me disposais moi-même à me transpercer le cœur avec cette paire de ciseaux...

— Vraiment ! dit Adrien d'un air étonné.

— Parole d'honneur, répondit Joséphine, mais obéissant à l'instinct de bonté si naturel à mon sexe, j'ai oublié ma douleur pour ne plus songer qu'à la vôtre ; je me suis élancée sur votre bras, je l'ai arrêté... Rendez-moi le même service, en me tenant compagnie. Car si vous me laissez seule, je penserai à la trahison de Zidore, de Zidore qui m'abandonne, moi qui l'aime tant, tant que j'en suis ridicule, que j'en suis lâche. Oh ! le Don Juan ! Ah ! le tigre !... Il n'aura pas pitié de moi ! Suis-je assez mal-heureuse !

— Il eut mieux valu que nous ne nous rencontrassions pas, dit Adrien d'une voix caverneuse. Tout serait fini maintenant, nous ne souffririons plus.

— Pauvre jeune homme égaré, dit la modiste, vous avez encore de mauvais desseins. O déplorables effets de la fidélité !... Voyons, mon ami, soyez raisonnable ! pensez à votre mère.

— Ma mère, s'écria Adrien.

— Vous la mettez au désespoir.

— Elle est morte... je l'avais oubliée. Je ne l'ai jamais aimée autant que j'aime Clémence.. c'est affreux, car manière me chérissait, tandis que Clémence... Pauvre mère ! elle est dans le ciel ; je vais la rejoindre

— Merci ! vous irez tout de suite dans le ciel... tâchez de trouver ça... Dieu seul a le droit de disposer nos jours ; quand nous devançons sa volonté suprême, nous sommes damnés.

— C'est vrai, dit vivement Adrien en jetant son couteau loin de lui, et s'agenouillant aussitôt, il ajouta d'une voix tremblante :

— Pardonnez-moi, Seigneur, je ne sais ce que je fais ; je suis fou.

Joséphine regarda Naudet d'un air étonné et murmura :

— Tiens, il est naïf, il est plein de foi, cet amour... ah ! qu'il est donc gentil !... Je l'ai ramené dans la bonne route... Il est vrai que l'archevêque de Paris, le pape même, n'auraient pas mieux parlé que moi.

Fière du succès qu'elle avait obtenu, elle reprit en grossissant sa voix, afin de la rendre plus solennelle :

— Petit enragé, ça vous flatterait donc beaucoup de brûler continuellement comme le réchaud sacré du temps des Vesta-les, d'être tourmenté par des légions de diables verts, bleus, rouges, gris, ornés de cornes et de nez crochus, armés de torches à l'esprit de vin ; car il paraît que l'enfer est ainsi composé, tous nos théâtres le représentent de celle manière. Pendant que mademoiselle Mirabelle prêchait de la sorte, Naudet adressait

au ciel une fervente prière. Lorsqu'il l'eut terminée, il se releva et dit avec résignation :

— J'attendrai que le chagrin m'ait tué.

— Vous croyez donc que vous en mourrez ? demanda Joséphine.

— J'en suis sûr, répondit Adrien.

— O heureuse, trois fois heureuse la femme qui inspire une telle passion ! s'écria la modiste d'un ton emphatique. Pourquoi celle que vous aimez ne vous adore-t-elle pas ?

— Hélas ! je ne sais... Pour elle, j'ai tout oublié, amis, parents, j'ai même oublié ma mère... Pauvre femme, lorsque je l'ai perdue, j'habitais Valenciennes... j'étais désespéré, je ne pouvais pas rester dans cette ville, où j'avais continuellement vécu près de ma mère ; j'avais besoin de me dépayser ; je vins à Paris. Le changement de lieu ne calma pas mon chagrin, je pensais toujours à ma mère, j'y pensai jusqu'au soir fatal où je rencontrai...

Adrien s'arrêta, les larmes l'empêchaient de parler.

— Pauvre petit, il repleure, se dit Joséphine ; il fait une consommation de sanglots effrayante.

Et elle essuya avec son mouchoir les yeux et les joues de Naudet.

— C'est donc un soir que vous avez rencontré l'inhumaine ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Juste comme moi... c'est un soir que j'ai vu Zidore pour la première fois... Et vous avez tremblé, pâli ?

— Oui.

— Juste comme moi !... Nos émotions sont les mêmes... Ah ! quelle sympathie !

— A dater de ce soir fatal, reprit Adrien, je ne songeai plus qu'à elle, je passai presque toutes mes nuits sous la fenêtre de Clémence...

— Vous montiez quelquefois ?

— Oui, très souvent, je grimpais au risque de me rompre le cou, jusqu'à l'appui de la croisée et j'y déposais un bouquet que Clémence trouvait à son réveil.

— Vous ne causiez pas un peu ?

— La nuit, jamais : le jour seulement, dans la boutique, nous échangeons quelques mots.

— Et puis ?

— C'était tout.

— C'était tout, dit Joséphine d'un air étonné. Alors votre anecdote est dans le genre de Paul et Virginie. La mienne est plus tragique.

— Vous ne connaissez pas la fin, écoutez donc ! s'écria Naudet. Après avoir donné pendant trois mois toutes les preuves d'amour imaginables ; j'ai appris un soir que Clémence allait se marier prochainement...

— Encore juste comme moi... Et vous avez reproché à l'infidèle son indigne trahison.

— Je n'ai rien dit, j'ai été tellement sur-pris... Je croyais que Clémence m'aimait, et c'est elle-même qui a annoncé son prochain mariage, devant moi, en s'adressant à des femmes qui étaient dans la boutique, mais en regardant fixement.

— Ah ! quelle cruauté !

— Il m'a semblé que je venais de recevoir un coup de massue sur la tête ; je me suis appuyé contre le mur pour ne pas tomber ; j'ai voulu parler, mais il m'a été impossible d'articuler une seule parole ; ma langue était paralysée ; mes yeux étaient couverts d'un voile ; mon cœur battait si fort qu'il m'empêchait de respirer ; j'avais besoin d'air. Je suis sorti machinalement, quand j'ai été dans la rue, j'ai marché sans savoir où j'allais ; j'ai marché long-temps, car j'ai été renversé par une voiture bien loin de la boutique de Clémence... Je ne me suis pas aperçu de ma chute. J'avais déjà perdu la raison, je ne l'ai retrouvée qu'au bout de trois jours. J'étais dans mon lit, je me suis levé malgré les prières de la femme qui me gardait, et je me suis aussitôt rendu chez Clémence.

— Vous lui avez dit son fait, n'est-ce pas ?

— Non, je ne l'ai pas trouvée ; son père avait vendu le fonds pendant ma maladie... une autre personne occupait la boutique... Je n'ai pu revoir Clémence qu'aujourd'hui seulement. Je l'ai suivie... elle donnait le bras à celui qu'elle doit épouser... Ah ! connue j'ai souffert !

— J'ai joliment souffert aussi, s'écria la modiste. Figurez-vous qu'Isidore disait partout qu'il me trouvait laide, sotte, etc, qu'il ne comprenait pas que l'on fut amoureux de moi. J'étais indignée ; j'ai voulu le rendre souple, rompant, horriblement malheureux, j'ai voulu le dompter en un mot. Hélas ! j'ai été vaincue. Tous mes moyens ont été impuissants, toutes mes ruses ont échoué. Enfin, monsieur, ne sachant plus que faire, je l'ai aimé, oui, je l'ai aimé sincèrement, moi qui n'avais jamais aimé personne. Je lui ai été fidèle, mon cher, oui fidèle, ma parole d'honneur ! Eh

bien, il est resté insensible... plus je l'adorais, plus il victimait. Je rageais horriblement, je jurais de ne plus le revoir, mais je revenais tout de suite, car le sans cœur ne me rappelait pas, et puis j'espérais que ma résignation, ma constance finiraient par l'attendrir. Vains efforts... afin de couronner dignement sa hideuse conduite, le vampire m'a quittée, moi, qu'on n'avait jamais quittée, monsieur ; et pour qui m'a-t-il plantée là ? je vous le demande, pour qui ? pour une petite niaise, pour une petite pic-grièche, pour une petite fruitière.

— C'est comme moi, dit Adrien, Clémence m'a préféré un misérable, un bambocheur, un nommé Flombé.

— Flombé ! s'écria Joséphine en jetant sa tête en arrière et en défrisant complètement ses cheveux, Flombé ! oh ! chose étrange, inouïe, inexplicable ! Votre maîtresse m'a ravi mon amant, et mon amant vous a ravi votre maîtresse.

Mademoiselle Mirabelle se promena à grands pas pendant quelques minutes, puis elle dit d'un air inspiré :

— Jeune homme, je vois le doigt de Dieu dans ce cahos d'événements, oui, ma parole d'honneur, je le vois. C'est la providence qui nous a placés en face l'un de l'autre, afin que nous nous empêchassions mutuellement de nous détruire ; c'est la providence qui nous a rapprochés, nous deux pauvres victimes, afin que nous réunissions nos efforts pour nous venger de nos oppresseurs... Ne m'interrompez pas, jeune homme, ne m'interrompez pas ; mon cerveau bouillonne, il enfante une foule d'idées gigantesques... Nous sommes amoureux, et par conséquent très-bêtes, nous avons pris une mauvaise route ; mais un rayon d'esprit m'illumine, et nous allons rentrer dans le bon chemin. Il n'y a rien de plus bête que de se désoler, de se procurer le trépas. Il faut avoir l'air de prendre son parti, de rire beaucoup et d'aimer quelqu'un. En agissant ainsi, on blesse l'orgueil au lieu de le flatter, et on triomphe. Ce stratagème est vieux comme le temps ; il a sans doute été employé par Adam et Eve, mais il réussit toujours. J'y ai été prise moi-même... Zidore ne m'a maintenue que de cette manière là... Avez-vous de l'argent ?

— J'ai six francs sept sous.

— Ça suffit... Zidore et la petite fruitière dînent aux Enfants sans soucis, nous dînerons près d'eux.

— Qu'est-ce que les Enfants sans soucis ?

— C'est le restaurant que vous voyez là.

— Vous voulez que j’entre dans cette maison ?

— Oui.

— Je ne le peux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que j’ai juré à ma mère mourante que je ne fréquenterais jamais ces lieux de perdition.

— Ah ! qu’il est naïf ! ah ! qu’il est novice ! s’écria la modiste en riant aux éclats. Il rappelle l’âge d’or, le siècle des patriarches... Vous êtes trop gentil, mon petit ami.

Et mademoiselle Mirabelle ne put s’empêcher d’embrasser bruyamment Adrien Naudet.

— Finissez donc ! dit ce dernier plus rouge qu’une brique, finissez donc, j’entends du monde...

— Eh bien, tant mieux, répondit Joséphine en se retournant pour voir quels étaient les promeneurs qui s’avançaient vers elle.

— C’étaient Clémence Landry et Isidore Plombé. Ils s’étaient arrêtés à trois pas des conspirateurs, et ils avaient été témoins de la marque de tendresse que mademoiselle Mirabelle avait donnée à son compagnon d’infortune.

Clémence était pâle, tremblante ; ses yeux étaient remplis d’indignation, sa respiration était bruyante et saccadée. Quant au grand vainqueur, il souriait, mais il ne souriait pas franchement, les coins de sa bouche étaient contractés convulsivement.

Il dit, pour justifier la halle qu’il avait faite :

— Regarde donc Clémence ! quel joli paysage !

La jeune fille ne répondit rien ; elle ne tâcha pas de dissimuler son trouble et suivit en chancelant son fiancé qui se dirigeait vers les Enfants sans soucis.

Adrien était immobile comme une statue ; Joséphine lui serra fortement le bras pour le tirer de sa stupeur, et lui dit à voix basse :

— Avez-vous remarqué ces deux mines ? ça mord déjà, mon petit... nous triomphons... continuons à jouer ce jeu là.

— Je ne peux pas entrer dans cette mai-son, j’ai juré à ma mère...

— Des bêtises ! des bêtises, mon petit... Que diable ! vous aimez la fruitière ou vous ne l’aimez pas ? si vous l’aimez, marchons. Je vous jure que ce soir elle sera folle de vous.

— Vraiment ? vous croyez ?...

— Je réponds de la victoire. Allons, suivez mon blanc panache, comme disait Napoléon, ou Henry IV.

Adrien hésita un moment, puis enfin il prit le chemin de la guinguette.

Il fallait que le pauvre garçon fut bien amoureux pour trahir le serment qu'il avait fait à sa mère.

— Oh ! si Clémence pouvait m'aimer ! disait-il, en levant les yeux au ciel.

— Joséphine s'écriait en sautant toute joyeuse :

— Zidore, Zidore, si je te rattrape, comme je te quitterai !... on ne me quitte pas, moi, on ne me quitte pas.

### III. — LE PETIT GUIMBARDE.

Quand Isidore et Clémence furent sortis de la guinguette, le père Landry poussa un soupir de satisfaction, puis il dit, en bourrant sa pipe : — Enfin, je suis seul dans mon coin, comme un vieux hermite ! Ma fille m'ennuie ; elle se permet une foule d'observations... Autrefois les enfants étaient plus respectueux ; aujourd'hui, ils vous censurent comme des maîtres d'école. Cette petite bécasse de Clémence ne comprend pas que je suis échauffé, et que quand on est échauffé, il faut se rafraîchir... rien ne rafraîchit mieux que la boisson ; je suis donc forcé de boire beaucoup, de boire comme une éponge.

Après avoir fait ces réflexions très-philosophiques et très-médicales, l'ivrogne frappa sur la table : personne ne vint. Il cria : Garçon ! garçon ! Aucun serviteur n'accourut à sa voix. Le père Landry se leva furieux et s'élançant sur un des nombreux domestiques des Enfants sans soucis, qui portait une portion de bœuf à la mode, il le saisit au collet, en lui adressant ces deux questions :

— Vous vous fichez donc de moi, comme de la procession ? Vous voulez donc que je meure de soif, comme un poisson dans un panier ?

— Non, monsieur, balbutia le garçon.

— Voilà une heure que j'appelle ! reprit l'impatient vieillard.

— Je n'ai pas entendu, monsieur.

— Alors tu es sourd comme un bas de laine.

— Non, monsieur ; mais au milieu de ce monde, il faut crier un peu...

— J'ai crié comme un brûlé.

— Il faut aussi frapper sur la table.

— J'ai frappé comme un marteau.

— Vous désirez une bouteille, monsieur ?

— J'en veux deux.

— Cachet vert ?

— Cachet vert.

— Deux cachets verts à monsieur, voilà ! cria le garçon en faisant un mouvement pour reprendre sa course, mais il se trouva retenu par son tablier dont le père Landry s'était emparé.

— Tu te sauves comme un cosaque, dit ce dernier. Attends donc que j’aie fini.

— Monsieur désire autre chose.

— Je veux du feu.

— Est-ce tout ?

— Non, je veux encore...

— A dîner ?

— Non, je veux M. Trabouilleau.

— Monsieur Trabouilleau demandé, voilà ! cria le garçon en montrant avec le doigt, son patron qui était à deux pas de Landry. Vous êtes servi, lâchez moi,

— Reprends ton galop, comme le Juif errant, dit l’ivrogne. Et s’avançant vers M. Trabouilleau, il ajouta :

— Vous êtes français et ami de Zidore ?

— J’ai ces deux honneurs.

— Alors vous devez m’aider à boire votre vin, comme dit cet autre.

— Quel autre ? demanda Trabouilleau.

Landry fut embarrassé ; il réfléchit un moment, puis répondit enfin d’une manière vraiment triomphante :

— Moi.

— Ah ! bien, j’y suis... pardon... je croyais que vous aviez un camarade et....

— Il n’y a pas d’affront... prenez le verre de Clémence ; Il est blanc comme l’albâtre.

— Si je pouvais décider le vieux à ne pas donner sa fille à Flombé, je ferais une belle opération, pensa M. Trabouilleau en débouchant les bouteilles. Il dit, après avoir trinqué :

— Quel charmant garçon que votre futur gendre !... Toutes les femmes sont amoureuses de lui... Il est vraiment bien aimable en société, mais je crains qu’il n’ait pas toutes les qualités nécessaires à un bon mari.

— Pourquoi ? demanda Landry.

— Parce qu’il est très porté pour la bamboche... un célibataire peut se permettre toutes sortes de folies... La gaudriole l’embellit, mais elle enlaidit un époux.

Zidore m’a dit qu’il se modérerait.

— Il ne faut pas se fier à ses promesses.

— Flombé est un honnête homme.

— C'est la crème des honnêtes gens ; mais il a le sang chaud, très chaud... et à votre place, j'aurais peur...

— Dabord, s'écria Landry, je n'ai jamais peur, comme Bayard !... Vous voulez m'insulter...

— Nullement, je vous le jure, répondit Trabouilleau d'un air épouvanté ; quand je dis : j'aurais peur, je veux dire : je ne serais pas tranquille... je craindrais que ma fille ne fut malheureuse.

— Ma fille, sera heureuse comme une princesse... Je vous répète que Flombé est un honnête homme, il sera rangé, économe, laborieux... Je suis sûr de lui, car je le connais comme ma poche, je l'ai élevé... il est adroit comme un singe dans son état d'imprimeur ; il vous manie les petites lettres de plomb avec la rapidité de la foudre... Aussi il fait des journées grasses comme des moines.

— Oh ! oui, Flombé gagne beaucoup d'argent, quand il travaille ; mais il n'est jamais à l'atelier le lundi, ni le mardi, ni ..

— Il se corrigera... Je vous dis que Zidore est un honnête homme, et j'en suis content comme un véritable pinçon, parce que, voyez-vous, si Zidore avait été un chenapan, j'aurais été tout de même forcé de lui donner ma fille... J'ai juré à son père, que je marierais son petit avec ma petite, comme deux tourtereaux... Pauvre vieux Flombé !... c'était un luron, brave comme un sabre. Il se battait comme un rhinocéros... Ce sont ces canailles d'Anglais qui l'ont descendu.

Le père de Landry entama la narration de la bataille de Waterloo.

Le restaurateur n'écouta pas, il murmura : — Ma dernière espérance est déçue ; il ne faut plus compter sur Isidore. Et M. Trabouilleau pensa au moyen d'éviter la ruine qui menaçait sa maison.

Pendant ce tems là le vieux militaire continua son récit dont je vous ai épargné les neuf dixièmes ; je ne vous en communique que la fin, car la fin seule était compréhensible.

— Pour lors, s'écria Landry, l'empereur dit : ça ne peut pas se jouer comme ça, il me faut du renfort ou nous allons être hachés comme des saucisses, nous avons trop d'ennemis sur le casaquin... Ah ! si Grouchy venait... Où donc qu'est Grouchy ? Après avoir prononcé ces paroles mémorables, l'empereur voit tout-à-coup une grande poussière... Ah ! enfin, v'là Grouchy qu'il dit. Puis il braque sa lorgnette, il regarde bien et s'écrie : Nom d'une pipe ! c'est pas Grouchy, c'est ce prussien de Bluker. Je suis...

— Je suis sauvé, interrompit Trabouilleau en se levant tout joyeux

— Comment sauvé ? reprit Landry ; vous voulez dire perdu ?

— Non pas ! c'est bien Je petit Guimbarde qui s'avance ; il est plein d'avenir.

— Qu'est-ce que vous voulez chanter là ? demanda le vieux soldat. Le petit Guimbarde n'était pas à Waterloo.

— Il n'y a pas de doute qu'il n'était pas à Waterloo.

— Eh bien ! alors, il ne peut donc pas s'opposer à l'attaque de Bluker.

— Qu'est-ce qui vous parle de Bluker ? dit Trabouilleau, en regardant Landry d'un air étonné.

— Moi, répliqua le vieillard.

— Vous ! ah ! c'est différent. Et le restaurateur pensa : — Le père Landry radote, il est déjà ivre.

Quant à ce dernier, il fit la réflexion suivante : — Ce gros cabaretier ne sait pas mieux boire qu'un morceau de Liège.

— Regardez ! regardez ! là bas... voyez-vous Guimbarde ? reprit Trabouilleau.

— Guimbarde, dit Landry, c'est une musique ; j'en jouais comme un vrai troubadour dans mon jeune temps... passez-moi votre guimbarde.

— Il ne s'agit pas d'un instrument, mais d'un jeune homme.

Eh bien ! où est-il ce jeune homme ?

— Le voici, il entre... ah ! satané farceur !

Le père Landry regarda du côté de la grande porte et vit tout de suite le personnage que M. Trabouilleau avait annoncé avec bonheur. On remarquait facilement le petit Guimbarde, car il dominait de toute la hauteur de son buste la foule de curieux qui l'entourait. Un homme le portait sur ses épaules... Guimbarde se tenait droit, regardait de tous côtés en riant aux éclats, et saluait chaque fois que son porteur et les camarades qui marchaient près de lui, criaient : — Vive Guimbarde ! vive le grand Guimbarde ! Il fit ainsi le tour de la guinguette.

M. Trabouilleau ; dit à Landry en se frottant les mains :

— Brave Guimbarde ! je ne pensais pas à lui ; c'est pourtant une puissante colonne que Dieu donne aux Enfants sans soucis ; c'est tout l'avenir de ma maison.

— Il n'est pas bien étonnant l'avenir de votre maison, répondit Landry. Sont-ils bêtes de rire tous comme des *zannetons*.

— Ah ! ils savent ce que vaut Guimbarde ; ils le connaissent et ils l'apprécient. C'est une réputation qui commence et qui va bien. Il

remplacera Flombé ; il attirera la foule chez moi... Je suis sauvé... certes, le petit Guimbarde n'a ni la force, ni la grâce, ni le chic, ni l'esprit d'Isidore ; mais il est gai ; il adore la noce, le plaisir et il a beaucoup d'argent à dévorer. Sa mère est morte il y a trois ans ; elle était marchande à la toilette et gagnait énormément d'écus. Il était fils unique et il a été mis jeudi dernier en possession de son héritage. Le petit scélérat est rempli d'amour propre ; en flattant son orgueil, en l'appelant le grand Guimbarde, comme ces autres qui le grugent, je le retiendrai chez moi, et il mangera aux Enfants sans soucis tout ce que sa brave femme de mère lui a laissé... Mon établissement n'est pas encore défunt ; Guimbarde le soutiendra dignement.

— Il le soutiendra à ses dépens, comme le pélican qui se perce le flanc pour nourrir ses enfants, dit philosophiquement le père Landry.

Quand il eut parcouru toute la guinguette, Guimbarde se laissa tomber légèrement à terre en criant : — Voilà je genre, le vrai genre du flambard.

Les compagnons du jeune bambocheur rirent aussitôt comme s'ils avaient entendu une saillie fort spirituelle.

Barnabé Guimbarde était très-maigre et avait à peine quatre pieds dix pouces d'élévation lorsqu'il n'était pas chaussé, car il arrivait à une taille de cinq pieds, en portant des bottes décorées à l'intérieur et à l'extérieur, de talons formidables ; ses épaules et sa poitrine étaient étroites ; sa voix était grêle, tantôt glapissante, tantôt voilée ; il avait une grande bouche, un nez retroussé et un menton de galoche ; Guimbarde était laid, mais sa laideur n'avait rien de désagréable, elle était comique. Il était désolé d'être petit, maigre et imberbe ; il s'était exhaussé facilement, mais il avait fait de vains efforts pour engraisser et pour orner de barbe ses joues, son menton et surtout sa lèvre supérieure. Il eut payé bien cher une paire de moustaches.

M. Trabouilleau s'approcha de Guimbarde et lui adressa ces paroles en le saluant avec respect :

— Sacristi ! Barnabé, quel joyeux compère vous faites... vous n'êtes plus le petit Guimbarde maintenant, vous êtes le grand Guimbarde, le plus grand des Guimbarde, car vous avez gagné au moins trois lignes depuis un mois... Quant à votre esprit et à votre verve, ils augmentent démesurement. Il ne vous manque que de la barbe ; mais elle arrive au galop.

— Vraiment ! dit Guimbarde en passant sa main sur son visage.

— Oh ! oui, reprit l'habile restaurateur, le poil folet est de plus en plus fourni ; il devient même très-dur... il faut raser cela à sec et puis vous frotter avec de la graisse d'anguille.

— Ces vils subterfuges sont inutiles... ça viendra tout seul, interrompit un homme vêtu d'une demi-blouse bleue et coiffé d'une casquette polonaise en drap rouge, enrichie de calons jaunes.

Guimbarde regarda cet homme d'un air joyeux et lui dit :

— Vous croyez que ça poussera tout seul ?

— J'en suis certain... je m'y connais.

— Oh ! reprit Barnabé avec indifférence, je ne tiens pas à ce que ma barbe pousse trop vite, parce que je ne sais rien de plus ennuyeux que de se raser... Mais c'est pas tout ça... Trabouilleau, gros amour, il faut nous préparer un repas soigné... nous sommes dix, j'ai invité les bons de l'atelier, c'est moi qui paie.

— Que faudra-t-il vous servir ? demanda Trabouilleau.

— Ce qui vous plaira, répondit Guimbarde d'un air dédaigneux, cela vous regarde, vous n'êtes pas Tricoteur pour des prunes... Il n'y a que les petites gens qui commandent chaque plat l'un après l'autre ; moi, je me contente de dire : donnez-nous une noce et festin monstre, un véritable Balthazard, car je fête ma majorité, je commence à faire, danser les écus que mon tuteur m'a remis avant hier.

Et Guimbarde ajouta en s'adressant à ses amis : — Voilà le genre, mes poulets, voilà le genre mousseux.

Et tous les amis rirent très-forts, en disant avec admiration : — Comme il a le chic, ce matin là ! comme il a le chic !

Trabouilleau s'écria : — Bravo ! bravissimo ! Il y a vraiment du plaisir à servir un homme si distingué... Il fera la gloire de ma maison.

Ces compliments flattèrent singulièrement le petit Guimbarde ; il dit :

— Nous allons joliment nous régaler ; nous festoyerons sur cette table vacante, là bas, à côté de ce vieux solitaire qui vide sa bouteille.

Ce vieux solitaire était le père Landry.

Barnabé se dirigea vers la table qu'il avait désignée ; il grimpa dessus, et s'écria :

— Je commence les farces, tant pire ! vais imiter le papillon léger voltigeant au milieu des roses.

Et il sauta sur la table voisine, puis sur la suivante, puis sur la quatrième, franchissant les buveurs, marchant au milieu des bouteilles, des assiettes, des salades, des morceaux de veaux. Barnabé était fort lesté, fort souple ; il accomplit cet acte de haute gymnastique avec tant de rapidité, que les personnes attablées furent surprises et ne purent pas s'opposer à son

passage. Elles se contentèrent dans le premier moment de lancer à la tête du charmant bambocheur des verres, des plats, des bouteilles, mais aucun de ces projectiles ne l'atteignit et il tomba sain et sauf sur la terre ferme. Là, seulement, sa position devint terrible ; il se trouva entouré par ceux dont il avait troublé le repas ; ils s'étaient élancés à la poursuite du joyeux Guimbarde, et ils lui eussent administré une correction très-violente, très-consciencieuse, si l'homme à la demi-blouse bleue et à la casquette polonaise, ne l'avait pris dans ses bras et ne l'avait bien vite élevé jusqu'à une branche vigoureuse, qui poussait horizontalement et qui appartenait à un gros acacia. Barnabé comprit tout de suite, s'accrocha à cette branche et grimpa, avec l'agilité d'un chat, jusqu'au faite de l'arbre.

Les amis de Guimbarde et l'homme qui l'avait sauvé, entourèrent le tronc de l'acacia, afin d'empêcher les mécontents d'atteindre le téméraire qu'ils voulaient châtier.

Les contredanses étaient interrompues ; tous les habitués des Enfants sans soucis s'agitaient, en proférant des blasphèmes, des menaces épouvantables. C'était comme un essaim d'abeilles en furie, qui vont, viennent, se croisent, se heurtent et bourdonnent continuellement. Trabouilleau faisait des efforts inouïs pour calmer ses pratiques irritées ; il allait de l'un à l'autre en disant :

— Voyons ! voyons ! soyez paisibles ! que diable !... si c'était un homme... mais c'est un enfant, un galopin qui a trop bu... Vous serez bien avancé quand vous l'aurez assommé... Je vous répète qu'il est ivre, tout ce qu'il y a de plus ivre... la boisson a troublé sa cervelle ; il est fou ... on pardonne aux fous toutes les bêtises qu'ils font, pardonnez donc à Guimbarde... c'est un si bon petit garçon ! Il sera bien assez puni en payant la casse, et il la paiera, je vous le jure... Il a bousculé vos plats, je le sais bien, je ne le nie pas ; mais je vous en servirai d'autres à ses dépens... Voyons pardonnez soyez généreux !

L'homme à la demi-blouse bleue et les amis de Barnabé prononçaient, chacun de son côté, des discours à peu près semblables.

Quant au perturbateur de l'ordre public, il disait, du haut de son acacia, en riant de manière à perdre l'équilibre :

— Je joue le rôle de maître corbeau sur un arbre perché... Je vais leur tenir à peu-près ce langage : Tas d'imbéciles, puisque vous n'appréciez pas ce qui est drôle, puisque vous ne comprenez pas les bonnes farces, ne venez pas aux Enfants sous soucis, allez ailleurs... c'est ici l'asile de la bamboche,

de la folie... Tas de crétins, vous vous fâchez, vous vous mettez tous contre moi tout seul... vous êtes des lâches ! Je vous défie, je me battraï avec chacun de vous séparément... aurez-vous bientôt fini de brailler ? de quoi vous plaignez-vous ?... de ce que j'ai marché sur votre veau, mais je vous en paierai d'autre... Misérables pingres ! Je n'ai pas mon gousset vide, comme vous, j'ai de l'argent, je suis majeur ; mon tuteur m'a rendu ses comptes jeudi dernier... Sont-ils stupides ! ma parole d'honneur, avec ces ours là, il n'y a pas moyen de rire, de s'amuser un moment... c'est dégoûtant !

La voix grêle du petit Guimbarde fut heureusement couverte par les millions de menaces lancées contre lui ; les paroles conciliantes et persuasives de ses amis furent seules entendues et parvinrent à calmer l'émeute. Ce qui contribua le mieux à apaiser les mécontents, fut la promesse de remplacer, aux frais du révolutionnaire, les bouteilles et les plats renversés, par des bouteilles et des plats tout neufs.

On se remit à table ; l'orchestre joua l'appel, les quadrilles se formèrent et l'ordre régna aux Enfants sans soucis. Quelques mauvaises têtes continuèrent à entourer l'acacia et à pérorer, avec les compagnons de Barnabé. Le père Landry était du nombre ; il disait à Trabouilleau et à l'homme à la demi-blouse qui s'efforçaient de lui prouver qu'il ne devait pas se croire insulté :

— Oui, je sais bien que ce petit n'a pas eu l'intention de se moquer de moi comme de Colin Tampon, mais il n'en est pas moins vrai qu'il m'a traité comme un conscrit qu'il a renversé ma bouteille et cassé mon verre ; c'est une offense involontaire, je ne le nie pas, mais c'est une offense comme deux et deux valent quatre... voilà mon opinion et ça ne peut pas se passer tranquillement...

— Oh ! monsieur Landry, vous ne voudriez pas vous mesurer avec un enfant, répliqua l'homme à la demi-blouse. On va vous donner une autre bouteille.

— Je me fiche du vin comme d'une andouille... il n'y a que le verre et la bouteille renversés qui *m'ostinent* ; c'est un affront qu'un vieux soldat ne doit pas plus souffrir que...

Landry chercha sa comparaison et ne la trouvant pas, il finit par dire :

— Que je ne sais pas quoi.

Il se servait toujours de cette formule quand il était embarrassé.

L'entrée de quatre personnages fort importants captiva l'attention générale et fit oublier pendant un moment l'escapade de Barnabé. Ces quatre personnages étaient Adrien et Joséphine, d'une part, et Isidore et Clémence de l'autre.

On fit, à leur sujet, une foule d'observations très-spirituelles, mais je vous demande la permission de ne pas vous les communiquer.

Le père Landry seul continua la discussion relativement à la course sur les tables.

— Ne vous en allez donc pas ! disait-il à l'homme à la demi-blouse, en le retenant par le bras, ne vous en allez donc pas ! Je n'ai point fini mon raisonnement... Voyez-vous, je ne tiens pas plus au vin qu'à une goutte d'eau, mais c'est la bouteille renversée qui m'ostine... pourtant du moment que vous me demandez excuse pour le gringalet niché en haut de cet arbre, je consens à m'apaiser... Et voilà.

L'homme à la demi-blouse avait pâli en entendant, prononcer le nom de Flombé, il voulut partir, mais il lui fut impossible de se débarrasser de Landry. Lorsque ce dernier déclara qu'il accordait le pardon sollicité depuis si long-temps, le protecteur, le chaleureux avocat de Guimbarde se retourna pour s'éloigner, mais il se trouva en face d'Isidore.

— Comment, papa, vous parlez à ce misérable ! s'écria le grand vainqueur.

— C'est donc un pas grand chose ? de-mandale vieillard.

— C'est un chenapan, répliqua Flombé.

— Isidore, faisons la paix, dit l'homme à la demi-blouse, d'une voix tremblante.

— Oh ! sois tranquille, Mathieu, je ne veux pas te battre... mais tu sais que j'engage toujours les personnes de ma connaissance à ne pas causer avec toi et à le mépriser comme je te méprise... Allons ! marche ! laisse-nous.

Mathieu s'éloigna en courbant la tête. Il était ni grand, ni petit, ni beau, ni laid ; il avait une ligure plate, insignifiante, et il pouvait avoir de trente à quarante ans.

Il murmura entre ses dents ;

— Grand vainqueur, je te repincerai un de ces quatre matins... tu verras.

Et il se dirigea vers un groupe au milieu duquel on entendait la voix glapissante du petit Guimbarde, qui venait de descendre de l'acacia, et qui continuait à invectiver les habitués des Enfants fans soucis.

— Barnabé, soyez prudent, dit Trabonilleau, ne jasez pas trop, parce que l'orage pourrait bien gronder encore... Je vous conseille de faire un petit tour de promenade pendant que je vais servir voire dîner.

— Je ne veux pas fuir devant ces poltrons là, répondit l'intrépide Guimbarde.

— Vous ne fuirez pas, vous prendrez l'air, interrompit Mathieu. Suivez le conseil de M. Trabouilleau, disparaissez un moment... vous l'avez échappé belle... sans moi, vous seriez un peu décousu à l'heure qu'il est... ne rallumons pas le feu... il serait impossible de résister ; ils sont si nombreux.

— Ces brigands m'ont jeté des pierres, mais les branches de l'arbre ont amorti les coups.

— Je vous ai rendu un fameux service en vous facilitant l'escalade de l'acacia.

— C'est vrai, comment pourrai-je vous témoigner ma reconnaissance ?

— En m'accordant votre amitié.

— C'est déjà fait.

— Vous êtes trop aimable, mais vous possédez aussi depuis long-temps mon affection... Je n'ai pas remarqué votre esprit aujourd'hui seulement... vous êtes le particulier le plus original et le plus facétieux que je connaisse.

— Oh ! fit Guimbarde d'un air modeste.

— Je ne prétends pas vous flatter, continua Mathieu, je dis ce que je pense et je pense ce que dis.

— Vous dinez avec nous, n'est-ce pas ?

— Volontiers.

— Nous ferons une vie de polichinelle ; nous révolutionnerons toute la baraque de Trabouilleau.

— Ça y est !... vous nous guiderez, car vous êtes notre chef, notre maître à tous.

En causant ainsi, Mathieu avait entraîné Guimbarde dans la rue des Cascades ; il continua à accabler le vaniteux jeune homme de compliments exagérés. Barnabé était ravi, enchanté ; il serrait avec effusion les mains de son nouveau camarade, et lui répétait sans cesse :

— Vous êtes un bon garçon ; vous êtes la crème des amis.

Et Mathieu murmurait en ricanant :

— Je le tiens, je le tiens.

Landry avait demandé à son futur gendre des renseignements sur Mathieu, et Isidore avait répondu en ces termes :

— Il est de la race des rongeurs, il vit aux dépens des autres, il exploite surtout les jeunes gens. Il ne travaille presque jamais, et, comme tous les fainéants, il a la passion de la pêche ; c'est sa principale occupation. Il a femme et enfants ; mais il ne les voit que lorsqu'il n'a personne à gruger, et qu'il ne sait où manger. Alors, il se rend régulièrement dans son ménage aux heures des repas, et il bat régulièrement sa femme jusqu'à ce qu'elle lui ait donné de quoi s'enivrer au cabaret. Mathieu est ce qu'il y a de plus vil au monde...

Je ne crois pas qu'il exerce la profession de voleur, parce qu'il est trop lâche pour s'exposer au moindre danger.

Le petit Guimbarde avait donc fait une bien mauvaise connaissance.

## IV. — MADEMOISELLE MIRABELLE.

Joséphine eut bien de la peine à décider Adrien Naudet à entrer dans la guinguette ; il marcha sans hésiter jusqu'à la porte, parce qu'il avait devant lui Clémence Landry, qui l'attirait comme l'aimant attire le fer ; mais quand elle eut monté les degrés conduisant au cabaret, quand elle eut disparu au milieu des danseurs et des ivrognes, il s'arrêta brusquement. Les chants bachiques, les cris, les éclats de rire, les blasphèmes, l'odeur du vin et des ragoûts de toutes espèces, et surtout un galop général dansé avec frénésie, épouvantèrent et dégoûtèrent l'honnête jeune homme. Il ferma les yeux, et se boucha les oreilles. Clémence perdit pendant quelque temps l'empire magnétique qu'elle exerçait sur Adrien ; elle fut dépoétisée. Il méprisa cette femme qui osait traverser une pareille cohue, et il se souvint du serment qu'il avait fait à sa mère mourante. Elle avait dit : — Fuis les maisons de jeu, les cabarets, les bals publics ; on n'y goûte que des plaisirs coupables ; on n'y trouve que des êtres corrompus ; on y perd l'habitude du travail, on y contracte tous les vices, on s'y déshonore. Jure-moi de fuir toujours ces lieux de perdition. Et Naudet avait juré du fond de l'âme, sans arrière pensée, sans regrets ; car ces lieux de perdition, il ne les connaissait pas, et n'avait nulle envie de les connaître. Pour lui le bonheur c'était une promenade avec sa mère, une soirée passée le dimanche avec des personnes aimées. Il avait été élevé comme une jeune fille, à Valenciennes ; il n'était presque jamais sorti sans sa mère ; il avait toujours été surveillé par elle, ou par l'homme chez lequel il avait fait son apprentissage, et chez lequel il avait constamment travaillé. Naudet, lorsqu'il avait quitté sa ville natale, était entré à Paris, chez M. Radot, vieillard très-pieux, très-austère, n'employant qu'un très-petit nombre d'ouvriers choisis. Adrien n'avait donc fait aucune liaison dangereuse comme on en fait souvent dans les ateliers ; il était resté aussi pur, aussi candide que le jour où il avait fermé les yeux de sa mère. Il se rappela toutes les expressions dont la bonne femme s'était servie pour peindre l'horreur qu'une guinguette inspire à une âme pure, tranquille, et il les trouva justes. Ces hommes et ces filles, aux figures empourprées, grimaçantes à force de rire, qu'il avait vus sautant, s'enlaçant sans pudeur, il les avait cru possédés du vertige, il avait pensé

qu'une joie si bruyante, si fiévreuse, ne pouvait être causée que par les cris de leur conscience qu'ils voulaient étouffer. Pendant un moment, Adrien oublia Clémence, il ne songea qu'au serment qu'il avait fait à sa mère, et résolut de s'éloigner bien vite de cet endroit maudit de Dieu ; mais il fut retenu par un mauvais génie, par Joséphine Mirabelle.

— Eh bien ! petit, dit-elle, est-ce que vous voulez coucher devant la porte de Trabouilleau ?... il faut en franchir le seuil, rejoindre Clémence et continuer les jeux de l'amour et du hasard... Allons ! ne nous arrêtons pas en si bon chemin.

La modiste tira violemment Adrien par le bras.

— Laissez-moi ! s'écria le candide jeune homme en marchant, laissez-moi ! Je n'entrerai pas dans cette maison... l'air qu'on y respire est pernicieux, il m'a brûlé...

— Ah ! dam, c'est vrai qu'il est étouffant et odoriférant ; mais ça n'est désagréable que pendant un instant... on s'y habitue tout de suite... Ah ! vous m'entraînez du côté de l'île d'amour ; ce n'est pas à l'île d'amour que nous allons, c'est aux Enfants sans soucis... rebroussez, mon cher, rebroussez !... Quel vertige s'empare de vous ?.. Pourquoi fuyez-vous les Enfants sans soucis ?

— Ne me parlez pas de cette maison, s'écria Naudet.

— Qu'est-ce quelle vous a fait ? demanda la grisette.

C'est un lieu infâme.

— Infâme, non... vous exagerez... il y en a de mieux composés, mais nos affaires nous y appellent, nous devons donc le préférer aux autres... rejoignons bien vite Isidore et votre Clémence ; nous avons perdu un temps précieux... allons ! en route.

— Je neveux pas entrer dans cette guinguette, dit résolument Adrien.

— Vous êtes trop aristocrate, mon cher ; je commence à croire que vous ne les pas bien amoureux... si vous aviez une affection sincère pour la petite fruitière vous ne craindriez pas de la suivre partout.

— J'ai juré à ma mère que je fuirais toutes les maisons de jeu, tous les cabarets, tous les bals publics ; je ne me parjurerai pas.

— Ah ! voilà le grand mot lâché, dit mademoiselle Mirabelle en riant. J'avais oublié ce détail... Ecoutez bien mon raisonnement : vous avez juré à madame votre mère de fuir les guinguettes, les bals publics, les cabarets, les maisons de jeu... Eh bien, je commencerai par vous faire observer que l'établissement de Trabouilleau n'est pas une maison de jeu, ni une

guinguette, ni un bal public, ni un cabaret, c'est un restaurant, où l'on danse, il est vrai, mais ce n'est qu'un restaurant... Comment ! je vous prouve que vous resterez fidèle à votre parole et vous ne voulez pas rejoindre Clémence... Ah ! vous ne l'aimez pas.

— Je l'aime moins depuis qu'elle est entrée dans cette horrible maison.

— Voilà bien l'injustice des hommes ! s'écria Joséphine avec indignation. Vous ne voyez pas que la pauvre enfant est forcée de suivre son père et son futur époux.

L'excuse que la modiste venait de trouver eut un grand succès. Adrien cessa d'accuser Clémence d'impudeur, il la considéra comme une victime, entraînée par des êtres pervers.

Mademoiselle Mirabelle comprit qu'en profitant habilement de l'avantage qu'elle avait obtenu, qu'en peignant la situation de Clémence d'une manière intéressante, qu'en excitant par la jalousie l'amour de Naudet, elle remporterait une victoire complète. Joséphine regarda le candide jeune homme d'un air satanique, passa son bras sous le sien et dit brusquement :

— Partons, je renonce à mon projet, puisque vous ne voulez pas me seconder...

Adrien était toujours pensif, il avait les yeux baissés, il marcha docilement sans s'apercevoir qu'il revenait sur ses pas, et que sa compagne l'entraînait du côté de l'établissement de Trabouilleau.

— C'est dommage, reprît mademoiselle Mirabelle en poussant un soupir et en pinçant Naudet afin de le tirer de sa rêverie, c'est dommage, nous aurions réussi, nous aurions rompu ce fatal mariage, j'en suis certaine... Il ne faut plus y penser... Isidore épousera Clémence Landry le 18 de ce mois.

— Il l'épousera ! s'écria Adrien avec rage.

— Nous aurions pu les empêcher de marcher à l'autel si vous aviez eu du courage, si vous aviez voulu m'aider... Pauvre jeune fille ! que deviendra-t-elle entre un père ivrogne et un mari débauché ?... Son avenir est effrayant... elle passera sa vie dans d'ignobles cabarets, elle finira par prendre des habitudes funestes... Je ne conçois pas que vous refusiez d'épargner à la chère enfant tous les malheurs qui vont fondre sur elle,

— Vous me déchirez le cœur, taisez-vous, dit Adrien d'une voix suppliante.

— Je n'ai plus pitié de vous, répliqua la grisette d'un ton énergique, vous jouez l'homme sensible, vous prétendez que vous adorez une femme et

vous ne voulez pas la sauver...

— Je le veux, s'il en est temps encore.

— Eh bien ! franchissez le seuil de cette porte, dit Joséphine en s'arrêtant devant l'établissement de M. Trabouilleau.

— Mais ma mère... balbutia Naudet d'un air indécis.

— Nigaud ! elle vous a défendu d'aller dans les bals pour vous y amuser, pour vous y débaucher, mais ce n'est pas la soif du plaisir qui vous conduit aux Enfants sans soucis, c'est le désir de faire une bonne action, d'arrêter une innocente jeune fille sur le bord de l'abîme... On traverserait feu et flamme avec une pareille intention, on irait en enfer, oui, en enfer... j'irais, le diable m'emporte j'irais, si c'était possible.

L'éloquence de la grisette persuada Naudet ; il monta rapidement les marches conduisant à la guinguette, puis il s'arrêta, et, comme un baigneur timide qui a peur de l'eau et qui la tâte long-temps avant de se décider à y entrer ; il promena un regard craintif dans l'intérieur des Enfants sans soucis, et cet intérieur lui parut moins effrayant que la première fois qu'il l'avait vu : on ne dansait pas, on se reposait. Les ivrognes seuls continuaient leur tapage. Le carré était presque libre, et Adrien put apercevoir Clémence debout à l'extrémité d'une table, attendant que la discussion qui s'était élevée entre Isidore et Mathieu fut terminée. Le Visage de la jeune fille n'exprimait plus le dépit, la colère, mais une profonde tristesse ; ses yeux étaient tournés vers la porte ; ils se fixèrent sur Adrien et le magnétisèrent aussitôt. Il n'hésita plus, marcha rapidement, sans être intimidé par la foule qui le regardait comme on regarde un être curieux, ne pensant qu'à Clémence, ne voyant que Clémence.

— Enfin, il s'est décidé, se dit Joséphine en ricanant, ah ! qu'il est dur à mener ! je suis en nage... Je joue le rôle de Frédéric Le maître, Méphistophelès, dans Faust de la porte St-Martin... J'ai horriblement chaud, mais je me suis amusée... C'est drôle, de tenter un petit vertueux comme celui-là, de combattre ses principes de lui faire goûter le fruit défendu, de le lancer dans le tourbillon du monde... Je suis fâchée qu'il ne soit pas séminariste : ma victoire serait plus éclatante.

En se livrant à ces réflexions, mademoiselle Mirabelle s'avancait majestueusement ; son front était radieux, ses joues étaient colorées, ses yeux brillaient ; elle triomphait.

— Petit, dit-elle, vous bousculez tout le monde, c'est gentil, ça a l'air casseur ; mais vous vous attirerez des querelles... modérez-vous... Qu'est-ce

qui vous presse donc ?

Adrien s'arrêta ; il était parvenu au but de ses désirs, il pouvait contempler Clémence, il était à deux pas d'elle. Mademoiselle Landry était assise à côté de son père et en face de Flombé ; elle fixa ses yeux pendant une seconde au plus sur Naudet, puis les baissa tout de suite. Isidore regarda Joséphine de la même manière.

— Très-bien, pensa Joséphine, je connais ce jour là ; ils font semblant de ne pas nous voir et ils nous voient parfaitement ; nous les occupons... Il ne faut pas rester près d'eux plus long-temps, nous gênerions nos affaires.

Elle tira Naudet par le bras, afin de l'entraîner, mais il ne bougea pas ; il était pétrifié, cloué au sol.

— Comment pourrai-je l'emmener ? se demanda la modiste.

Elle fut tiré d'embarras par une vingtaine de danseurs qui accoururent pour s'emparer d'un espace de six pieds carrés, le seul qui fut libre dans l'établissement de M. Trabouilleau. Adrien gênait la troupe joyeuse, elle le poussa violemment et le lança au milieu d'un quadrille déjà organisé, lequel, à son tour, expulsa bien vite l'intrus. Le pauvre garçon était ahuri, il ne savait comment sortir de ce labyrinthe mouvant. Il eut, ainsi chassé de quadrille en quadrille, parcouru toute la guinguette, si Joséphine n'était pas venue à son secours et ne l'avait pas conduit dans un endroit où la circulation était non pas facile, mais possible,

— Petit entêté, dit mademoiselle Mirabelle avec humeur, j'aurais dû vous laisser jouer plus long-temps le rôle d'une balle élastique... Vous rebondiriez encore, si je n'avais eu pitié de vous... Pourquoi avez-vous résisté quand j'ai voulu vous emmener ?... c'est ennuyeux ! vous n'êtes même pas sensible à l'aiguillon ; je vous ai pincé de manière à me faire mal aux ongles... Je ne suis quel moyen employer pour vous obliger à obéir.

— Où donc est mademoiselle Landry ? demanda Naudet en regardant autour de lui d'un air inquiet.

— Oh ! reprit la modiste, votre monomanie devient insupportable !... l'amour vous rend bête, mon cher, prenez-y garde... Vous m'écoutez, n'est-ce pas ?... non... écoutez-moi donc !

— Que me voulez-vous ?

— Je veux vous tracer votre plan de conduite.

— Eh bien ! parlez.

— Il faut laisser voire Clémence tranquille pendant quelque temps...

— Conduisez-moi près d'elle...

— Non pas ! je désire que vous l'évitiez...

— Oh ! c'est impossible...

— Si vous ne suivez pas aveuglément mes conseils, nous ne réussirons pas, et la petite fruitière épousera Flombé... Ce raisonnement vous touche... ce n'est pas malheureux... Vous m'écoutez, n'est-ce pas ?... Nous allons nous promener afin de ne pas paraître empressés auprès de nos infidèles... Mais il faut quitter votre physionomie sombre, égarée, il faut être gai, insouciant... avoir une foule de prévenances pour moi, me couvrir des yeux et ne pas regarder continuellement à droite et à gauche, comme si vous aviez perdu quelque chose... vous m'avez compris ?

— Oui.

— Eh bien ! promenons-nous.

Adrien marcha, mais il continua à tourner sa tête de tous côtés ; il tâchait de percer avec ses yeux cette foule épaisse qui lui cachait Clémence ; il était désolé de ne pas posséder l'admirable faculté du sphynx. Joséphine aperçut le directeur des Enfants sans soucis et cria aussitôt :

— O hé ! Monsieur Trabouilleau, là bas, Le restaurateur s'approcha de la modiste et lui dit de la façon la plus courtoise :

— Bonjour, reine des belles, je vous cherché depuis une heure pour vous prier d'agréer toutes mes civilités.

— Vraiment, énorme troubadour.

— Et pour vous féliciter relativement à l'extinction de la flamme dévorante qui vous a consumée si long-temps.

— Elle est éteinte ; il n'en reste pas même une étincelle.

— Tant mieux ! s'écria. Trabouilleau, et s'adressant à Naudet, il ajouta :

— Je n'ai pas encore eu l'honneur de voir Monsieur dans ma modeste maison.

Adrien n'entendit pas et n'accorda pas seulement un regard au gros restaurateur.

— Monsieur vient ici pour la première fois, se hâta de répondre mademoiselle Mirabelle.

Trabouilleau dit à voix basse à la modiste :

— Est-ce que c'est le nouveau mortel heureux ?

— Non, répliqua-t-elle sur le même ton ; il n'y a rien de conclu... Je le prendrai, si je ne trouve pas mieux.

— Ah ! très-bien ; il *pose*.

— Il est gentil, n'est-ce pas ?

- Fort gentil, mais il a l'air sombre.
- C'est parce qu'il bisque.
- Vous le faites enrager.
- Considérablement... Je me venge sur lui des iniquités de Zidore.
- Il est jaloux ?
- Comme un chacal, et passionné comme un turc... mais parlons de choses sérieuses... Je dîne chez vous.
- J'en suis flatté.
- Il y a une table vacante près de M. Flombé, il faut me la donner.
- Impossible, elle est retenue.
- Par qui ?
- Par le petit Guimbarde... mais je vous en donnerai une autre, située à deux pas de la cuisine.
- Je veux être placée à côté de Zidore.
- Diable ! c'est difficile, tout est occupé...
- Eh bien ! faites porter un de vos petits guéridons verts ; nous ne sommes que deux, ça suffira.
- Je lâcherai de le faufiler.
- J'y compte.

Joséphine commanda son dîner, puis continua sa promenade autour des tables, en évitant de passer devant Clémence Landry, parce qu'elle craignait que Naudet ne s'arrêtât encore pour contempler son idole. La belle modiste reçut de toutes parts des félicitations sur la charmante tournure de son cavalier. Lorsqu'on eut annoncé à mademoiselle Mirabelle qu'elle était servie, elle dit à Adrien qu'il allait se retrouver près de son adorée, mais qu'il ne faudrait pas la regarder, que s'il lui lançait le mointire coup-d'œil, il ne la tirerait pas de l'abîme dans lequel elle était sur le point de tomber. Naudet promit d'obéir. Joséphine prit soin en le plaçant, qu'il tournât le dos à Clémence et Flombé, et elle s'assit de manière à voir en face les deux fiancés. Isidore avait devant lui la modiste et derrière lui Guimbarde et ses compagnons. Les trois tables étaient si rapprochées que de chacune d'elles on pouvait entendre tout ce que disaient les personnes qui occupaient les autres.

Adrien tint religieusement sa promesse, il ne se retourna pas, il fixa ses yeux sur son assiette et demeura pendant un quart d'heure immobile et silencieux.

— Bien, très bien, murmura mademoiselle Mirabelle à voix basse, vous n'accordez pas la plus petite œillade à la fruitière, mais cela ne suffit pas, il faut causer avec moi, il faut m'adresser une foule de mots d'amour

— Des mots d'amour ?...

— Oui, vous devez m'en débiter un grand nombre, puisque je suis *censément* votre idole... Allons ! dites-moi donc que vous m'adorez.

— Mais je ne sais pas... balbutia Naudet d'un air embarrassé.

— Ah ! bast ! rien n'est plus facile... récitez-moi des devises de papillotes, ou de mirlitons, ça m'est égal...

Adrien gardait le silence ; Joséphine reprit :

— Vous ne trouvez rien... Je vais vous souffler... débutez par ces mots prodigieusement bêtes, mais très-passionnés :

— Cruelle, si vous n'avez pas pitié de moi, je me brûlerai la cervelle... Allons ! partez du pied gauche.

— N'insistez pas, répondit Naudet d'un ton suppliant, je ne saurais pas.

— Essayez au moins ! répliqua mademoiselle Mirabelle ; voyons décidez-vous, mon cher, vous êtes fluët, soyez audacieux, l'un ne vas pas sans l'autre... Pour vous mettre en train, commencez par me donner de petits noms gentils ; appelez-moi votre biche, votre mignonette, votre canne, la grosse chatte à sa maman... On trouverait, facilement cent mille mignardises comme celles-là, en moins d'une minute... Voyons du courage !

— Je n'oserai jamais, répondit Adrien.

— Saperlotte ! que faire ? pensa Joséphine. Il est trop novice !

Pendant ce temps-là, Guimbarde et ses compagnons dînaient bruyamment ; chaque parole de l'amphytrion était saluée par des éclats de rire.

Flombé était morose ; la gaîté de ses voisins l'impatientait et la conversation à voix basse d'Adrien et de Joséphine l'occupait beaucoup. Il parlait et mangeait très-peu, mais il buvait souvent pour ne pas contrarier son futur beau-père qui exigeait que l'on vidât son verre, chaque fois qu'il vidait le sien. Clémence ne prononçait pas un seul mot, et n'avalait pas une seule bouchée ; elle était uniquement occupée à retenir ses larmes.

Mademoiselle Mirabelle après avoir long-temps réfléchi, dit à Naudet d'un ton joyeux :

— Je viens de trouver le moyen de sortir de l'ornière où votre timidité nous plonge.

Et aussitôt, elle ajouta en élevant la voix, et en riant :

— Vous prétendez que vous n’avez jamais aimé que moi ?... Oh ! les hommes ont tous le même dialogue ; c’est insipide.

Adrien fut stupéfait ; il regarda la modiste d’un air ébahi et se demanda pour quoi elle lui répondait sans qu’il lui eût parlé. Elle avança sa tête tout près de celle du jeune homme, parut écouter attentivement, puis reprit ;

— Vos serments ne me convainquent pas ! rien n’est plus facile que de jurer à une femme qu’on l’adore... je ne serai persuadé que quand vous m’aurez donné une foule de preuves d’amour.

Elle continua, après un moment de silence :

— Oui, oui, je sais bien que vous me faites la cour depuis quatre ans...

— Depuis quatre ans ! pensa Clémence. Ce n’était donc pas lui qui déposait des bouquets sur ma fenêtre.

Mademoiselle Mirabelle fit une pause, et poursuivit ainsi son soliloque :

— Hein !... vous dites que vous en mourrez ?... allions donc ! est-ce qu’on en meurt ?... Moi, j’ai beaucoup aimé, et je me plais à croire que je n’en suis pas défunte... maintenant, c’est fini, mon cœur est libre ; il a brisé ses fers comme Spartacus, et je suis beaucoup plus tranquille que Baptiste, lequel jouit pourtant d’une réputation de tranquillité colossale.

— Elle ment, pensa Flombé, ça ne se serait point passé si vite.

Mademoiselle Mirabelle continua :

— Votre parole d’honneur ! vous me trouvez coquette ?... Vous avez découvert cela, à vous tout seul.. vous ne m’apprenez rien de nouveau ; je vous l’ai annoncé moi même. Je vous ai dit que je vous ferais peut-être enrager... je ne vous ai pas pris en traître ; j’ai voulu jouer cartes sur la table... vous n’avez pas le droit de vous plaindre... Vous pleurez ! ah ! consolez-vous ! Je ne suis pas méchante ; mais, voyez-vous, j’ai été tellement victime que je doute de tout... pourtant, je crois à votre franchise, car vos yeux sont purs, charmants... malgré moi, je commence à vous aimer... Allons ! riez tout de suite.

Mademoiselle Mirabelle continua à faire ainsi tous les frais de la conversation.

Lorsqu’elle s’arrêtait, en feignant d’écouter Adrien, elle regardait Isidore, sans affectation ; elle fixait ses yeux sur lui, comme elle les eut fixés sur le premier venu ; elle l’observait habilement. Les paroles de la modiste arrivèrent toutes aux oreilles de Clémence et du grand vainqueur, et ces paroles perfides produisirent, sur ces deux natures différentes, deux effets différents ; elles froissèrent seulement l’orgueil de Plombé et brisèrent le

cœur de la jeune fille. La pauvre petite souffrait horriblement ; car elle aimait Adrien d'un amour sincère ; elle était injustement accusée par lui d'infidélité et de coquetterie. Isidore pensait :

— Fifine joue peut-être la comédie ?... non, si elle voulait me piquer, elle jurerait à ce blondin, qu'elle l'adore ; mais elle minaude, elle le taquine... Elle s'est consolée, elle ne m'aime plus... Oh ! peu m'importe ! je vais me marier... Je la repincerais bien vite, si j'étais libre.

Le père Landry dit aux deux fiancés, qui en se livrant à leurs réflexions, gardaient un profond silence :

— Vous êtes gais comme deux petits corbillards.

— Je suis très gai, répondit précipitamment Flombé, je suis tout disposé à rire... mais Clémence nous fait une mine longue, de dix-huit aunes... sa tristesse me paralyse... Je l'aime tant cette chère minette ! Qu'as-tu, mon ange adoré ?

Isidore prononça ces dernières paroles avec affectation, en regardant Joséphine.

Mademoiselle Landry répliqua :

— Je n'ai rien.

— C'est impossible, reprit Flombé, tu ne manges pas, tu ne parle pas.

— Tu as l'air de M. Malboroug s'en allant en guerre, dit le vieillard enchanté de sa comparaison. Tu es malade, ma fille ; bois un coup, ça te remettra comme... je ne sais pas quoi.

— Merci, je n'ai pas soif.

— Tu n'as pas faim, tu n'as pas soif... cela n'est pas plus naturel que... des navets gelés au mois de juillet.

— Elle est indisposée, ajouta Flombé.

— Eh bien ! oui, je suis indisposée ! s'écria mademoiselle Landry avec impatience et en pleurant. Laissez-moi tranquille ; j'ai mal aux nerfs.

— Comme une duchesse, dit le vieillard.

— Oh ! cela n'est pas dangereux, fit Isidore.

— Je ne m'inquiète plus, et je rebois, vu que c'est sain à la santé, comme le cresson de fontaine, reprit l'ivrogne.

Naudet s'était retourné brusquement du côté de Clémence, en s'écriant d'un ton désespéré :

— Elle souffre !

Mademoiselle Mirabelle le tira par le bras, afin de l'obliger à reprendre la position qu'il avait promis de garder, et dit à voix basse :

— Malheureux ! vous gâtez tout !

— Mais elle souffre, répéta le bon jeune homme.

— Tant mieux ! répondit la modiste. Ce mal de nerfs me prouve que je n'ai pas parlé pour l'empereur de la Chine. Nous triomphons, mon cher. Ne bougez pas ! ne lancez pas la moindre œillade, car nous perdriions tout notre avantage.

Et mademoiselle Mirabelle ajouta, en élevant la voix, et en riant aux éclats :

— Est-il drôle ! est-il drôle ! A la bonne heure ! sois toujours folichon, dis-moi des bêtises et je te chérirai... j'excuse les grognons... Oh ! je vous ai tutoyé !...

Elle garda un moment le silence et murmura bien bas :

— Maintenant couvrez mes mains de baisers brûlants.

Naudet devint tout rouge et regarda Joséphine d'un air honteux.

— Dépêchez-vous donc ! dit-elle, c'est le jeu, mon cher, c'est le jeu.

Adrien obéit.

Flombé résolut de rompre le silence qu'il gardait imprudemment depuis un quart d'heure au moins, de parler beaucoup, d'affecter une grande gaité, afin que Joséphine ne put pas croire qu'elle le contrariait. Il dit, avec une expression de béatitude très-bien jouée :

— Quel bonheur d'être en famille ! on est calme, on jase, on s'amuse, on rit...

Il s'arrêta décontenancé en entendant Landry ronfler bruyamment. (Le brave homme avait l'habitude de sommeiller après ses repas.)

Isidore voulut continuer la conversation avec Clémence, mais il fut complètement découragé en voyant la physionomie sombre de la jeune fille.

— Allons ! allons ! murmura-t-il amèrement, je vais mener une jolie existence, entre une femme qui a des vapeurs et un beau père qui ne sait que boire et dormir. Je peux me vanter d'avoir eu la plus stupide de toutes les idées le jour où j'ai résolu de me marier. J'étais si heureux ! si insouciant ! Est-ce qu'il n'y a pas moyen de me dégager ?

Il réfléchit, mais sa rêverie fut bientôt troublée par la voix glapissante de Guimbarde qui retentissait sans relâche, perçant au milieu du tapage de la guinguette, comme les sons aigus d'un fifre au milieu d'un grand orchestre. Cette voix augmentait l'ennui de Flombé ; elle l'agaçait, elle lui faisait mal aux nerfs.

Guimbarde, en offrant des rafraîchissements à tous ceux qui passaient près de lui, était parvenu à s'entourer d'une foule immense d'amateurs. Du reste, il ne négligeait rien pour exciter l'enthousiasme. Après avoir diné d'une façon miraculeuse, c'est-à-dire, après avoir englouti un nombre prodigieux de kilogrammes de viande, de légumes, de bouteilles de vin, et de verres de liqueurs alcooliques, il paria qu'il mangerait un gigot de six livres.

Le petit Barnabé regarda avec épouvante l'énorme pièce de mouton, dont il devait, sans faim aucune, charger son estomac, il se repentit, mais la foule avait les yeux sur lui, sa vanité était en jeu et il ne voulait pas qu'elle fut humiliée. Le malheureux mangea donc tout son gigot, en souffrant horriblement, mais en souffrant avec grâce, de même que les gladiateurs qui s'efforçaient de mourir gracieusement. Il riait aux éclats, il faisait mille réflexions bouffonnes. Quelle aberration ! grand Dieu ! Est-il possible que des êtres que tu as créés à ton image, que tu as doués d'intelligence, se livrent à de pareilles actes de folie, de dépravation.

Guimbarde gagna son pari à la satisfaction générale. Cet exploit lui valut de nombreux applaudissements, et ces applaudissements lui donnèrent la force de lutter contre les mouvements convulsifs de son estomac.

— Maintenant, messeigneurs, dit-il à ses convives, prouvons que nous savons boire, que le vin ne nous fait pas chanceler. Montons sur la table et posons-nous en renommée, sur une seule jambe.

— Nous ne pourrions pas, répondirent les convives.

Ils auraient pu sans doute, mais ils préféraient se laisser vaincre afin de flatter leur cher amphytrion.

— Vous n'êtes que des *zannetons* ! cria Guimbarde en montant lestement sur la table. Puis il ajouta, en prenant plusieurs poses ridicules sur une jambe :

— La renommée demandée, voilà !... Le mercure du passage Vivienne... Franconi... L'amour... rien n'y manque ; j'ai mon bandeau.

Il avait voilé ses yeux avec son mouchoir noué derrière sa tête.

Cette dernière plaisanterie eut un immense succès ; elle fut saluée par de nombreux éclats de rire.

Tous les assistants regardèrent Guimbarde avec admiration, en se disant entre eux :

— Il a mangé un gigot de six livres, il a bu huit bouteilles de vin, douze verres d'eau-de-vie, et il est solide sur ses jambes !

Pour certains individus, manger un gigot de six livres, boire huit bouteilles de vin, douze verres d'eau-de-vie, et être solide sur ses jambes, c'est un triomphe inouï.

— J'ai long-temps parcouru le monde, dit Mathieu, mais je n'en ai jamais vu comme ça.

— Ou a vanté Zidore, ajouta un autre convive, mais il n'était pas de la force de Guimbarde.

— Zidore est oublié, éclipse, reprit un troisième.

Flombé entendit ces paroles et elles le rendirent pâle de fureur.

— Moi, je suis remplacé, éclipsé par ce mirmidon ! murmura-t-il.

L'orgueil du grand bambocheur était blessé par Guimbarde, comme l'orgueil du grand séducteur par Joséphine.

— Messieurs, dit Mathieu, proclamons Guimbarde roi de la noce.

— Oui, oui, répondit-on de tous côtés.

— Lui, roi !... oh ! c'est trop fort, s'écria Flombé avec indignation.

— Attendez, mes amis, attendez, dit Barnabé en repoussant d'un air plein de modestie ceux qui voulaient le porter en triomphe, attendez que je me sois battu pour vous montrer un coup de mon invention, et surtout que j'aie dansé mon pas de la grenouille en folie.

— Alors bats-toi et danse tout de suite, répliqua Mathieu.

— Soit, reprit Guimbarde, mais je n'ai ni femme, ni adversaire...

Il ajouta en baissant la voix : — Oh ! je vais souffler la Joséphine Mirabelle à ce *mosieu* qui dîne avec elle, Il se fâchera sans doute... Voilà mon affaire.

— Il a des prétentions sur Fifine, pensa Flombé, en haussant les épaules.

Barnabé rajusta sa cravate, passa la main dans ses cheveux, et se dirigea vers la table de mademoiselle Mirabelle.

— Fifine a trop bon goût pour ne pas envoyer promener ce laidron, se dit Isidodore ; et puis le blondin est bien découplé ; il corrigera M. Guimbarde. Joséphine avait remarqué les mouvements de colère que Flombé n'avait pu réprimer, et elle avait cru qu'elle devait s'en attribuer tout l'honneur ; mais en réfléchissant, en observant plus attentivement, en voyant son ancien amant se tourner souvent du côté de Guimbarde, elle avait compris qu'elle ne l'occupait pas uniquement, et elle s'était demandé pourquoi il accordait une si grande attention à son petit voisin. Elle n'avait pas encore résolu la question, lorsqu'elle vit Barnabé se diriger vers elle, en se dandinant d'un air gracieux.

— Parbleu ! dit-il, charmante andalouse, ravissante *souris*.. les turcs appellent comme cela les beautés de leur pays, ravissantes souris donc, adorable souris blanche, nous allons battre ensemble quelques petits entrechats.

Et après avoir prononcé ces paroles d'un ton badin, il lança son chapeau sous son bras gauche, à la manière des élégants du temps de Louis XV.

Joséphine révoltée de l'aplomb et de l'impertinence de Guimbarde, résolut, pour le punir, de ne pas lui répondre. Elle ne le regarda même pas. Elle promena ses yeux autour d'elle, et les arrêta par hasard sur Flombé.

Le grand vainqueur attendait avec anxiété le résultat de la démarche de Guimbarde ; il fronçait horriblement ses sourcils, il paraissait très-ému.

— Tiens, pensa la modiste étonnée, est-ce que Zidore serait jaloux de Guimbarde aussi ?

— Eh bien ! dit Barnabé, légèrement déconcerté par le silence que gardait mademoiselle Mirabelle, vous ne répondez pas ?...

Il ajouta, en désignant Naudet : — Cet arlequin s'opposerait-il ?

Et s'asseyant aussitôt sur les genoux d'Adrien, il poursuivit en lui pinçant les deux joues : — O jeune homme, soyez gentil !

L'insulte était trop grande pour que Naudet, malgré toute sa douceur, put la supporter patiemment ; il se leva et repoussa Guimbarde avec tant de vigueur, que ce dernier serait tombé à la renverse, à vingt pas au moins, de son adversaire, s'il n'avait pas rencontré, dans sa course à reculons, un arbre contre lequel son dos se heurta violemment. Barnabé bénit ce bienheureux obstacle, qui lui avait causé une vive douleur, mais qui l'avait empêché de perdre l'équilibre et d'être déshonoré aux yeux du monde ; et quand il eut retrouvé l'usage de la respiration, que la force du choc lui ôta pendant un moment, il dit en se mettant en garde :

— Nous en voulons donc ? approchez, on va vous servir.

Naudet s'avança résolument vers celui qui osait le défier encore, mais la modiste s'écria, en se plaçant entre les deux champions :

— Arrêtez, vous n'aviez eu ni l'un ni l'autre, l'intention de vous offenser.

Elle craignait que Naudet, bien qu'il fut beaucoup plus vigoureux que son adversaire, ne fut vaincu par Guimbarde, qui avait une grande habitude de ce genre de combat, vulgairement nommé *la savate*, et dans lequel l'adresse et l'expérience sont plus utiles que la force.

— Monsieur ne s'oppose pas à ce que je danse avec vous, au contraire ! ajouta-t-elle, en s'adressant à Barnabé. Quant à moi, je suis enchantée de

vous avoir pour cavalier. Et s'adressant à Naudet, elle dit à voix basse : — Attendez-moi, je vais revenir.

— Rien ne lui résiste, dit Mathieu, en montrant Guimbarde. C'est le vainqueur des vainqueurs.

Flombé appliqua sur la table un coup de poing terrible qui fit sauter les bouteilles et les verres et qui réveilla Landry en sursaut.

— V'là le canon, dit l'ivrogne, en regardant tout le monde d'un air stupide. La bataille commence... à nos rangs !

— Décidément, je tiens M. Zidore, pensa Joséphine toute joyeuse.

Clémence Landry avait été fort effrayée lorsque la querelle s'était engagée, elle avait tremblé pour celui qu'elle aimait ; mais quand elle le vit délaissé par la modiste, son visage rayonna, et elle ne put s'empêcher de s'écrier : — Je suis vengée !

— Oh ! je paraîtrai dans le quadrille et j'écraserai Guimbarde, murmura Flombé. Et serrant amoureusement la main de sa fiancée, il ajouta d'une voix caressante :

— Il ne faut pas te laisser abattre par la douleur... nous allons danser... cela te fera du bien.

— Oh ! c'est trop mal composé, répondit la jeune fille avec dédain... promenons-nous.

— Alors promène-toi avec ton père, dit Brutalement Isidore. Clémence parvint à décider Landry à marcher un moment.

La contredanse va commencer, vainqueur des vainqueurs, dit Mathieu en frappant sur l'épaule de Guimbarde.

Ce dernier, pressa contre son cœur le bras de Joséphine et demanda :

— Où veux-tu te placer, mon ange ?

— Comment ! vous me tutoyez ! dit la modiste indignée.

— Mais au point où nous en sommes, il me semble qu'il n'y a pas d'affront.

Mademoiselle Mirabelle se mordit les lèvres et ne répondit rien ; elle se contenta de penser :

— Je suis forcée de flatter ta vanité aujourd'hui ; mais j'aurai ma revanche ! tu commences une pose qui durera long-temps.

— Un vis-à-vis pour la grenouille en folie ! cria Guimbarde.

On lui répondit de toutes parts : moi ! moi ! voilà !

Et il entra dans le carré de la danse.

La foule se pressa sur ses pas.

Mademoiselle Landry, en sortant de la guinguette avec son père, lança à Naudet un regard moqueur. Le jeune homme fut anéanti. Il murmura : — Cette femme m'a trompé... Clémence ne m'aime pas... ses yeux expriment la raillerie... Insensé ! j'avais espéré...

Et il cacha son visage dans ses mains appuyées sur la table.

— Me donner pour successeur un pareil polisson... une machine à bêtises de la force de trois cents crétins ! quelle humiliation ! s'écria Flombé en bouchant ses oreilles avec ses doigts, pour ne pas entendre la musique. Et je ne peux pas danser ! je ne peux pas les battre... Ah ! si je n'étais pas emmailloté !... Mais pendant que Clémence est absente, pourquoi n'inviterai-je pas une autre danseuse ?... non... je dois être tranquille, je dois éviter toute occasion... Quel stupide métier que celui de mari !

Isidore résolut de s'éloigner afin de ne pas céder à la tentation, et de ne pas assister à un nouveau triomphe de Guimbarde. Il se leva et sortit : quand il fut dans la rue, il entendit pousser derrière lui un si gros soupir, qu'il se retourna, et il vit Naudet qui s'était levé et qui était sorti en même temps que lui.

— C'est ce jeune homme que Fifine a planté là, pensa-t-il. Coquette !... Il ne m'est plus permis d'agir, mais rien ne m'empêche de faire agir les autres... ce garçon manque d'expérience, je vais le former... grâce à mes conseils, il repincera Fifine et il donnera une volée à Guimbarde.

## V. — EXPLICATION.

Isidore s'approcha de Naudet, et lui dit en le frappant légèrement sur l'épaule :

— Vous pousseriez pendant long-temps encore des soupirs capables de renverser des cheminées, si je ne venais pas à voire aide... écoutez-moi, l'ami.

Adrien jeta à Flombé un regard rempli d'indignation et s'écria :

— Moi votre ami !... oh ! la religion défend la vengeance !... je ne vous cherche pas, mais éloignez-vous ! car je ne serais pas maître de ma fureur... éloignez-vous !

— Eh bien ! dit Isidore, d'un air étonné voilà comme vous recevez mes avances...

— Tous ne savez donc pas que je vous hais ?

— Je ne l'aurais jamais deviné ; mais il ne faut pas m'en vouloir, car je ne suis pas Mathieu Lansberg... Pourquoi me haïssez-vous ?

— Vous m'avez ravi mon bonheur !

— Oh ! bon ! j'y suis, s'écria Flombé en riant. Vous êtes jaloux de moi !... C'est absurde, mon cher, vous avez tort... Je suis brouillé à tout jamais avec l'objet de votre flamme infortunée.

— Vous êtes brouillés ! murmura Naudet d'une voix tremblante. Alors, cette dame ne m'a pas trompé... la ruse a réussi... Oh ! monsieur, vous ne vous jouez pas de moi ?...

— Nullement... je vous ai abordé dans l'intention de vous donner le moyen de subjuger votre infidèle... Il faudra d'abord vous battre... J'ai vu tout à-l'heure, à votre manière de commencer la lutte, que vous n'aviez pas la moindre habitude du pugilat... vous vous avanciez les bras pendants, les jambes exposées, vous aviez enfin tout le corps à découvert... vous manquez de science... Je vais vous indiquer un coup infaillible avec lequel vous terrasserez immédiatement votre rival...

— J'ai un nouveau rival ! s'écria Naudet. Que m'apprenez-vous ?

— Comment ! vous l'ignorez ? dit Isidore. Vous n'êtes pourtant ni sourd, ni aveugle...

— Qui donc vient encore se placer entre Clémence Landry et moi ? demanda Adrien en serrant violemment le bras de Flombé.

— Clémence Landry ! dit ce dernier, vous confondez les noms. Et comme Naudet ne parlait pas, et qu'il attendait avec anxiété une réponse à la question qu'il avait faite, Flombé pensa :

— Fifine l'a rendu fou.

— Expliquez-vous donc ! monsieur, je suis à la torture, reprit Adrien, dont les traits étaient bouleversés, les yeux hagards, la respiration saccadée.

Isidore murmura en regardant de tous côtés :

— Si j'avais un seau d'eau froide, je lui administrerais une douche.

Ne voyant nulle part le médicament qu'il cherchait, Flombé résolut d'employer la douceur, la persuasion pour rendre la raison au pauvre aliéné.

— Voyons, mon bonhomme, dit-il d'une voix flûtée, vous savez bien qu'il ne s'agit pas de Clémence Landry, puisque, tout à-l'heure, en dinant là, à cette table, vous chantiez à Fifine : je t'adore, je t'idole, je te ridole...

— Je ne disais rien, interrompit Naudet, cette dame parlait pour moi. Elle pré tendait que cette ruse me ferait regagner le cœur de Clémence.

— Ah ! c'était une couleur ! s'écria Flombé. Fifine espérait me rattrapper ainsi... non... elle a pris Guimbarde... c'était donc à son intention ?... je m'y perds.

— Le nom de mon rival ? monsieur, parlez, je vous en supplie, dit Adrien d'une voix caverneuse.

— Le nom de votre rival, c'est Isidore Flombé.

— Vous ! ah ! monsieur, vous vous êtes joué de moi.

— Non pas, nous avons été ballotés tous les deux par un qui proque. Expliquons-nous, jeune homme. Vous avez dit que vous espériez au moyen de cette comédie, regagner le cœur de Clémence... On ne regagne un cœur que quand on l'a possédé... Que s'est-il passé entre vous et mademoiselle Landry ? Vous lui avez fait l'aveu de votre passion ?

Naudet eut, pendant un moment, l'envie de mentir, afin de se venger de Flombé, en lui inspirant de la jalousie, mais il repoussa bien vite cette mauvaise pensée, et répondit ingénument :

— Non, je n'ai jamais osé dire... j'ai seulement prouvé par ma conduite, en...

— Connu ! connu ! abrégeons, interrompit Isidore. Clémence prouvait-elle de son côté ?...

— Dam... oui... je le croyais du moins, car elle me regardait d'un œil si doux, si tendre...

— Ah ! bigre ! fit Isidore.

Adrien continua :

— Elle me coupait pour deux sous des carrés de fromage énormes qui valaient au moins quatre sous.

— Ah ! nom d'un bigre !

— Et puis, au lieu de vingt-six prunes au quarteron, elle m'en donnait toujours trente, et même, des fois, trente-cinq.

— Ah ! mille millions de milliards de nom d'un bigre ! s'écria Flombé. Je suis fusillé sur toute la ligne, je tourne au pierrot, au cassandre.

Isidore n'avait jamais eu d'amour pour Clémence, parce qu'il l'avait toujours considérée comme une propriété légitimement acquise, sur laquelle personne ne pouvait élever la moindre contestation, parce qu'il s'était figuré que la jeune fille devait l'adorer, ne songer qu'à lui, le grand vainqueur. Mais quand il apprit qu'elle l'avait dédaigné, il éprouva un moment de colère, de dépit inexprimable. Son émotion fut de courte durée, elle se dissipa tout de suite, lorsqu'il entendit crier dans l'intérieur de la guinguette : — Bravo Guimbarde ! bravo Guimbarde !

Alors il oublia complètement Clémence, et ne pensa plus qu'à mademoiselle Mirabelle et à Barnabe, ces deux téméraires qui avaient osé le défier.

— Parbleu, dit-il, ce nouvel incident m'arrange très-bien ; je pourrai peut-être me dégager ?... oui... oh ! quand je serai libre, Fifina et Guimbarde vous aurez de mes nouvelles.

Il regarda attentivement Naudet, et après Un moment de silence ; il lui adressa cette question :

— Les regards tendres, le fromage, les trente-cinq prunes au quarteron, ont été interrompus, quand j'ai demandé au père Landry, la main de sa fille, n'est-ce pas ?

— Oui.

Flombé pensa :

— Clémence se résignait comme une victime... Je m'explique maintenant sa mauvaise humeur, ses larmes pendant le dîner.

— Etes-vous un bon sujet ? reprit-il d'un ton sévère.

— Oui, monsieur ; ma conscience est tranquille... je me suis toujours conduit en honnête homme.

— Où peut-on prendre des renseignements sur vous ?

— Chez M. Radot, mon patron.

— Radot l'imprimeur, qui est marguillier ?

— Vous le connaissez ?

— Je vous connais tous les deux de réputation... vous vous appelez Adrien Naudet, vous habitez une chambre que j'ai occupée jadis. Voire portière m'a parlé de vous... tout le quartier chante vos louanges... on vous surnomme le petit séminariste, le petit vertueux, parce que vous allez à la messe, et que vous ne fréquentez jamais les cabarets, les bals...

— Hélas ! j'ai franchi le seuil d'une guinguette, aujourd'hui, pour la première fois... c'est la seule faute que je puisse me reprocher, mais elle est impardonnable, car j'avais juré à ma mère...

— L'amour est une excuse... ne te désole pas... tu es la crème des bons sujets, je vais arranger ton mariage.

— Mon mariage ! s'écria Naudet en devenant tout pâle.

— Eh ! oui, gros nigaudinos, Clémence t'aime.

— Elle m'aime ! En êtes-vous bien sûr ? Vous ne vous moquez pas de moi ?

— Comme ça serait spirituel !

— Oh ! monsieur, permettez-moi de vous embrasser, dit Adrien en pleurant.

— Embrassons-nous, répondit Isidore, car nous nous obligeons réciproquement.

Naudet se jeta dans les bras de Plombé,

— Oh ! mais tu serres trop fort, mes os craquent, s'écria ce dernier.

Et il ajouta en se dégageant de l'étreinte un peu trop nerveuse de son nouvel ami :

— Est-il fort, ce gaillard là !... Quelle volée il aurait donné à Guimbarde !... Du reste le misérable ne perdra pas au change, j'ai le droit de le corriger maintenant.

Le grand vainqueur aperçut à une centaine de pas, Clémence qui revenait avec son père, et il dit aussitôt à Naudet :

— Cache-toi un moment derrière cette haie ; quand tu devras paraître, j'imiterai... le cri du tigre.

— Le cri du tigre, murmura Adrien d'un air surpris,

La naïveté d'Adrien fit sourire Isidore.

Allons, cache-toi, dit-il, et écoute bien le signal.

— Les paroles me manquent pour vous exprimer ma reconnaissance.

— Tant mieux nous sommes pressés.

En arrivant près de Flombé, Landry disait à sa fille :

— Dépêchons-nous, mon enfant, ce vent là est pernicieux comme la peste ; il fait de la poussière comme si on balayait nos escaliers... Je crains que nous n'ayons attrapé la pituite comme des *mognaux francs*... faut nous humecter beaucoup.

— Oh ! papa, vous voulez encore boire, répondit Clémence, en retenant le vieil-lard.

— Je n'ai pas envie d'être malade comme... je ne sais pas quoi, répliqua l'ivrogne.

— Ton père a raison, dit Isidore. Et s'adressant à Landry, il ajouta :

— Vous trouverez du vin sur notre table, allez.

— J'y cours, car la santé est utile aux mortels, comme le soleil aux raisins.

Clémence allait faire un dernier effort pour arrêter son père, mais Flombé lui dit à voix basse :

— Laisse-le partir... J'ai besoin d'avoir avec toi un entretien particulier... Il y va de ton bonheur.

Le vieillard rentra, en chancelant, dans la guinguette. Quand les deux fiancés furent seuls, la jeune fille demanda :

— Que me veux-tu ?

— Clémence, répondit Isidore d'un ton sévère, je ne suis pas content de toi ; tu m'as traité en étranger...

— Je ne te comprends pas.

— Au lieu de gémir, d'avoir mal aux nerfs, de pleurer, de te résigner enfin, comme une victime opprimée par un tyran, il fallait me dire : — Zidore, nous avons été élevés ensemble ; j'ai pour toi l'amitié d'une bonne sœur, mais j'ai pour un autre l'adoration d'une amante, et puis m'embrasser en pincette, en me priant d'arranger l'affaire :

Clémence était pâle et tremblante ; elle balbutia :

— Mon ami, je t'assure que...

— Chut ! interrompit Flombé. Je suis un malin ; on ne me fait pas facilement avaler des crocodiles... d'ailleurs, je sais tout ; ainsi ne mens pas.

La jeune fille demeura interdite ; après un moment de silence, elle releva timidement ses yeux et les fixa sur son fiancé ; il la regardait avec une expression de bonté inexprimable.

— Eh bien ! je parlerai franchement, dit-elle en serrant la main de Flombé.

— Je t'écoute, ma jolie petite sœur, répondit-il d'une voix caressante. Tu n'as pas d'ami plus dévoué que moi.

— Je n'ai jamais douté de ta générosité, de la noblesse de ton cœur, et je t'aurais adressé les paroles que tu viens de prononcer, si j'avais été certaine de posséder l'affection de celui que j'aimais, car je ne l'aime plus maintenant.

— Oui dà ! fit Isidore d'un ton goguenard.

Adrien faillit s'évanouir lorsqu'il entendit la profession de foi de Clémence.

Mademoiselle Landry continua :

— Je croyais que j'avais inspiré à cet homme une passion profonde ; mais il ne me faisait aucun aveu... J'ai employé tous les moyens imaginables, afin de l'obliger à parler .. J'ai annoncé devant lui la nouvelle de mon mariage avec toi... J'espérais que l'ingrat s'expliquerait enfin, en m'accablant de reproches... Il n'a rien dit... Il ne m'aimait pas, je m'étais trompée ; j'en ai eu la preuve aujourd'hui.

Oh ! j'ai accusé cet ange ! pensa Naudet honteux de sa conduite, comprenant enfin que lui seul était coupable.

Flombé riait aux éclats ; il dit en se tenant les côtes :

— Y a-t-il des hommes qui sont cornichons à l'égard du sexe enchanteur ?

— Maintenant, je le déteste, s'écria Clémence.

Et en prononçant ces mots, elle pleura à chaudes larmes.

Naudet essuya la sueur qui couvrait son front et murmura :

— Elle me déteste !... ma timidité m'a perdu.

Isidore riait toujours ; il dit à Clémence :

— Ma chère enfant, ta haine ne t'empêchera pas d'épouser le vilain mauvais sujet qui fait couler tes larmes.

— Jamais ! s'écria mademoiselle Landry avec indignation.

— Ma petite tigresse, reprit Flombé, je t'assure que tu seras infiniment heureuse, en l'agenouillant près de lui, devant monsieur le cuvé.

Et aussitôt il poussa ce cri bizarre : — Brrrrrr et !

Au lieu du cri du tigre, j'ai imité celui du peintre en bâtiments, dit-il en avançant sa tête par-dessus la haie, m'importe ! parais tout de même adolescent. Allons ! viens donc Adrien était agenouillé, il se leva, sortit du

champ et s'avança vers Clémence. Dès qu'elle le vit, elle voulut s'éloigner, mais le grand vainqueur la retint par le bras, et la força de s'approcher de Naudet. Elle opposa peu de résistance, car son cœur battait violemment, ses genoux tremblaient ; la surprise, l'émotion paralysaient ses forces. Adrien était aussi tout troublé ; il n'osait pas regarder Clémence ; il tenait ses yeux baissés.

— Allons ! dit Isidore en s'adressant au jeune homme, j'ai arrangé les choses de manière à ce que mademoiselle, parlant à ma personne, te fit sa déclaration d'amour... A présent que tu sais que l'on t'adore, cesse d'être timide. Disculpe-toi, car tu es coupable aux yeux de la beauté.

Mademoiselle Landry parvint à articuler ces mots :

— C'est un piège abominable !...

— Ce brave garçon est plus innocent que l'enfant qui vient de naître, interrompit Flombé.

— Mais c'est impossible !

— Je te donne ma parole d'honneur que tu ne peux lui adresser qu'un reproche, celui d'être trop innocent !... Il va l'expliquer le logogriphe pendant que j'enlèverai le consentement de ton père.

— Mais...

— Ecoute-le donc !

— Oh ! oui, daignez m'entendre, mademoiselle, dit Adrien en joignant ses mains d'un air suppliant.

Son visage était tellement pur, tellement candide, que Clémence ne put s'empêcher de répondre :

— Eh bien ! je vous écoute, monsieur.

— Enfin ! s'écria Flombé. Rien ne s'oppose à ce que je vous laisse maintenant ; vous êtes fiancés.

Et il rejoignit le père Landry en chantant joyeusement.

L'ivrogne vidait une bouteille d'un air maussade.

— Qu'avez-vous donc papa ? demanda le grand vainqueur. Vous ne paraissez pas content.

— Je suis furieux comme un enragé.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis forcé de boire tout seul, comme un anglais ou un cosaque... J'ai invité le sieur Trabouilleau à trinquer avec moi, comme un français qu'il est, il ne vient pas plus que le soleil sur le coup de minuit

— Eh bien ! je vais le remplacer... pas le soleil, M. Trabouilleau.

— Alors, assied-toi. Et le père Landry cria aussitôt :

— Deux bouteilles, cachet vert.

Un garçon répondit : — Voilà !

Isidore s'exprima en ces termes :

— Vous allez apprendre du nouveau...

— Buvons d'abord, car quand on a soif, on écoute aussi mal qu'un grand juge... les messieurs de la justice dorment comme des marmotes, parce qu'ils n'ont pas de quoi se rafraîchir comme... nous.

Après avoir satisfait le désir de l'ivrogne, Flombé reprit :

— Voici le calembourg en question : Je suis un garnement ; j'ai du vitriol dans les veines, du salpêtre dans les articulations, il y a quelque chose en moi qui m'oblige à danser, à chanter, à crier, à battre, à casser... c'est plus fort que moi.

— Je connais ça, comme l'a, b, c, d, dit Landry qui commençait à s'exprimer difficilement. Moi j'ai du feu dans mon individu, comme un four ; ça m'oblige à boire comme un poisson.

— Voyez-vous, papa, il n'y a qu'une chose qui me calme, c'est l'absence de monnaie dans ma poche... dès que je n'ai plus le sou, je deviens à peu près tranquille... Aussi, je me dépêche à dévorer en deux jours l'argent de ma semaine, parce que, si je ne prenais pas cette précaution, je ne travaillerais jamais... Donc, quand je suis complètement à sec, j'abats de la besogne tant que je peux, et je mange du pain sec, je bois de l'eau pure, je me serre le ventre en dansant devant le buffet... ça me va, ça m'arrange.

— Ça ne m'arrangerait pas de boire de l'eau, comme un canard ; on devient hydropique comme... je ne sais pas quoi.

— Bref ! poursuivit Isidore, la paix du ménage n'a pas été inventée pour ma boutique... Mes défauts sont charmants, chez un garçon ; ils ne nuisent qu'à lui ; ils seraient horribles chez un homme marié, parce qu'ils nuiraient à la pauvre femme... Il faudrait donc que je les dominasse, si je m'embarquais dans le conjungo. Je réussirais probablement, parce que je suis un honnête garçon, mais ma mauvaise nature se réveillerait à chaque instant ; je serais forcé de la combattre sans cesse... l'exercice serait fatigant et fastidieux ; je me minerais intérieurement... Et puis je serais peut être vaincu dans la lutte... on doit tout prévoir... Enfin, victorieux ou vaincu, je coulerais des jours très-infortunés ; je m'ennuierais beaucoup, et, par conséquent, j'ennuierais ma moitié.

— Je conçois encore cela, comme la charge en douze temps, dit Landry, dont la langue devenait de plus en plus épaisse. Ma femme m'ennuyait ni plus ni moins que le diable, Elle m'ostinait toujours relativement à la bouteille.

— Puisque vous me comprenez, s'écria Flombé, j'abrège mon discours et je vous demande pardon d'avoir été si verbeux... Voici la fin de mon allocution ; — Il y a un jeune homme charmant sous tous les rapports, âgé de vingt-un ans, qui a horreur de la bamboche, qui fuit les cabarets, les bals, qui a été élevé comme une jeune fille sous l'aile de sa mère, un jeune homme modèle enfin, qui a été créé et mis au monde pour chauffer la couche, travailler toute la vie, même les dimanches et fêtes, amasser des gros sous..

— Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme ?

— C'est un nommé Adrien Naudet dont la véritable vocation est d'être époux et père... Prenez-le à ma place !

— Pourquoi veux-tu que je le prenne à la place ?

— Parce qu'il a toutes les vertus que je viens de vous énumérer, parce qu'il aime Clémence et qu'il est aimé d'elle... Il est votre gendre, c'est convenu.

— J'en veux pas ! dit Landry d'un ton résolu, en frappant sur la table, j'en veux pas plus que de l'eau dans mon vin. J'ai juré à ton père, mon vieux compagnon d'armes, que je t'unirais à ma fille comme le lierre à l'ormeau et que je vous laisserais mes économies...

— Mais je n'aime pas votre fille.

— Elle sera ta femme comme madame Landry a été la mienne.

— Mais Clémence aime Naudet.

— Je m'en moque comme de Colin-Tampon. Elle t'épousera...

— Mais...

— Tu veux donc que je sois parjure ?

— Votre promesse était insensée... oubliez-là.

— Jamais !

Flombé pensa :

— Le vieil entêté a la religion du serment... Je m'attendais à sa résistance ; mais j'ai un moyen pour le convaincre.

Et aussitôt il appela un garçon qu'il chargea d'apporter bien vite trois bouteilles cachet vert, et de dire ensuite à mademoiselle Landry et au jeune

homme blond qui causait avec elle, dans la rue, qu'il désirait leur parler à l'instant même.

Isidore, après avoir versé à l'ancien fruitier, plusieurs verres de vin, reprit la discussion :

— Mon père, lorsqu'il a exigé que vous lui jurassiez de m'unir à votre fille, croyait assurer notre bonheur, à Clémence et à moi... Eh bien ! je vous répète que cet union ferait notre malheur.

— Nix, comme dit l'allemand.

Flombé trinquait trois fois de suite et pour-suivit :

— Réfléchissez !... Adrien Naudet est un garçon rangé, un excellent sujet, moi, je suis un fou, un sacripan.

— Je ne souffre pas qu'on insulte mes amis, s'écria Landry, complètement ivre, si tu t'injures encore, je serai forcé de t'en demander raison, comme un vieux militaire.

— Tous prétendez que vous êtes mon ami... oh ! non, vous ne l'êtes pas !

— Je ne suis pas ton ami ! hurla l'ivrogne indigné. Veux-tu que j'avale du verre pilé comme...

— Si vous aviez pour moi la moindre affection, vous ne tiendriez pas à ce que votre fille et moi, nous mourrions de chagrin...

— Je tiens à ce que vous mourriez de chagrin, balbutia Landry en pleurant.

— Oui, vous y tenez !...

— Oh ! Zidore !

— Consentez donc !

— Mais ton père...

— Mon père vous délie de votre serment, par ma bouche.

— Il me délie comme une corde.

— Sans doute, vous consentez, n'est-ce pas ?

— Oui, murmura le vieillard, mais ne me dis pas des choses désagréables... tu es un français comme Napoléon... Je suis ton ami, comme...

Son discours eut été ; superbe, s'il avait pu l'achever ; mais les sanglots qu'il poussait, et l'espèce de paralysie, dont l'ivresse, en atteignant son apogée, frappa subitement sa langue, lui coupa la parole. Il se contenta donc d'exprimer ses sentiments par une pantomime très-habile ; il se jeta dans les bras de Flombé et l'inonda de larmes. Le brave homme avait le vin très-tendre.

Isidore aperçut Adrien et Clémence qui s’avançaient vers lui ; il leur cria :

— Arrivez donc ! enfants, venez embrasser votre papa et recevoir ma bénédiction Les deux jeunes gens marchaient bras-dessus, bras-dessous, d’un air radieux. Il n’y avait certainement pas à cette heure, dans toute la banlieue de Paris deux êtres plus heureux, plus dévoués l’un à l’autre, plus reconnaissants envers la providence, dont la bonté inépuisable venait de les réunir, que mademoiselle Landry et monsieur Naudet. La jeune fille avait bien vite pardonné, car elle ne demandait pas mieux que de croire à l’innocence de son amant. Du reste, il avait plaidé chaleureusement sa cause ; il avait cessé d’être timide, en se rappelant les terribles effets de la timidité.

— Mes petits amours, l’affaire est conclue, dit Isidore, vous êtes fiancés.

Et il prit la main de Naudet qu’il plaça dans celle de Landry. Le jeune homme la serra avec orgueil et dit d’une voix émue :

— Monsieur, je serai digne de la confiance que vous me témoignez en m’unissant à mademoiselle.

Landry regarda, pendant un moment ; d’un air abruti, égaré, sa fille et Naudet, puis ses paupières se fermèrent, son corps s’affaissant il tomba lourdement sur la table ; son nez soutint, le premier, le choc et se meurtrit quelque peu.

Clémence fut effrayée et poussa un cri.

— Il n’y a pas de mal, dit Flombé, sois sans crainte ! Bacchus protège ses disciples.

La jeune fille se rassura, en entendant son père ronfler, de manière à dominer le bruit d’un tuyau d’orgue. Il dormait profondément, du sommeil de l’ivrogne, lequel ne ressemble pas au sommeil du juste, je me plais à le croire.

— J’ai eu de la peine, mais je l’ai enfin désaltéré, dit Isidore, d’un air satisfait.

Adrien et Clémence gardèrent un morne silence ; à la joie si pure, si vive, qui les animait en arrivant près de Landry, avait succédé une tristesse accablante. Ils échangèrent un regard, qui voulait dire : — Il faudra réunir tous nos efforts pour guérir notre père de cet affreux défaut.

Voici comment ce jeune homme et cette jeune fille, d’une nature si chaste, si vertueuse, si pure, furent fiancés. Grand Dieu, qui nous jugez, qu’avez-vous dit là-haut ?...

Flombé s'écria :

— Charmants tourtereaux, je vous laisse roucouler à votre aise. Vous aimez le calme, goûtez un bonheur sans mélange. Moi, j'aime la tempête, je retombe dans le cahos... Je suis libre. Et il parodia ainsi les deux premiers vers d'une de nos chansons nationales :

Liberté sainte après Luit jours d'absence, Reviens, reviens, je ne suis plus fiancé.

Il s'abandonna à une exaltation frénétique, en sautant, en dansant, en proférant mille blasphèmes d'un ton de jubilation indicible. Il se modéra soudainement, lorsqu'il remarqua un mouvement inusité au milieu du carré de la danse et lorsqu'il entendit crier de toutes parts : — Vive Guimbarde ! vive Guimbarde !

— Oh ! vous allez voir, murmura le grand vainqueur, en ricanant. Et il s'élança au milieu de la foule, renversant tous ceux qui ne se dérangeaient pas pour le laisser passer.

Adrien et Clémence gardaient toujours le silence ; ils pleuraient.

## VI. — LE ROI DE LA NOCE.

La danse de Guimbarde, qu'il intitulait la grenouille en folie, excita une admiration tellement extraordinaire, tellement unanime, que les gendarmes placés là, pour représenter la morale publique, quand ils virent que Barnabé avait de si nombreux partisans, n'osèrent pas l'empoigner. Mathieu, et tous les spectateurs qui purent s'approcher de l'habile danseur, le saisirent et l'élevèrent sur leurs épaules en criant :

— Vive le roi de la nôce !

La foule répondit aussitôt par des applaudissements, des trépignements remplis d'enthousiasme, et par ces mots :

— Vive Guimbarde ! vive Guimbarde !

Le triomphateur tenait dans sa main gauche un énorme saladier plein de pommes de terres frites, que de sa main droite il lançait aux assistants, en guise de dragées.

Cette plaisanterie avait un succès inimaginable ; les éclats de rire, et les vive Guimbarde retentirent plus forts que jamais.

Une voix cria :

— A bas Guimbarde. Et cette voix était tellement puissante, qu'elle domina toutes les autres ; c'était celle de Flombé.

— A bas Guimbarde ! répéta le grand vainqueur, en arrêtant soudain la marche triomphale du petit Barnabé. Et doué, qu'il était, d'une force miraculeuse, il jeta à terre, en un instant, sans effort, les porteurs et le porté, qui pêle et mêle, roulèrent les uns sur les autres ; puis, promenant autour de lui, un regard altier, dominateur, il dit de toute la vigueur de ses poumons :

— Le roi de la noce, c'est moi, c'est moi seul, Isidore Flombé.

La foule fut aussitôt fascinée et cria d'une voix unanime.

— Vive Zidore !

Et chacun voulut serrer la main de Zidore, ou seulement toucher ses habits. Napoléon, lorsqu'il revint de l'île d'Elbe ne fut pas accueilli avec plus d'allégresse, avec plus d'enthousiasme.

— Enfants sans soucis, mes fidèles, reprit Flombé, je suis libre, je n'ai plus déteignoir sur la tête ; je peux reluire encore et je reluirai, je vous le jure.

Guimbarde se releva péniblement, car l'exercice violent qu'il avait pris en exécutant le pas de la grenouille en folie, la joie de la victoire, puis la fureur de la chute, avaient agité ses nerfs, avaient fait refluer son sang vers son cerveau, déjà troublé par les fumées bachiques, et l'avaient complètement éméché. Il s'approcha de Flombé, d'un pas chancelant, et bégaya ces paroles :

— Misérable lâche ! tu m'as vaincu par surprise... maintenant, je t'attends de pied ferme... Viens donc me disputer ma couronne !

Barnabé se mit en garde ; il faisait peine à voir ; les veines de son cou étaient gonflées, sa face était cramoisie, presque violette, ses yeux étaient injectés.

Le grand vainqueur haussa les épaules, d'un air méprisant et dit :

— Quelle leçon je te donnerais, si tu n'étais pas si chétif !... mirmidon ! Atome ! fœtus ! tu veux lutter avec moi ; je te renverserais d'un souffle... Tu prétends que tu sais boire ; mais tu es abominablement ivre... va te coucher.

— Je ne suis pas ivre ! s'écria Barnabé je bois mieux que toi, fanfaron !

— Tu bois mieux que moi, répondit Isidore. Eh bien ! bois donc comme ça.

Il y avait plusieurs feuilletes de vin rangées près de la cuisine. Flombé en prit une, la roula au milieu du carré de la danse, puis après en avoir arraché la bonde, il saisit ce tonneau d'un poids énorme, par les deux extrémités, l'éleva jusqu'à sa bouche, et but ainsi plusieurs gorgées.

Ce tour de force extraordinaire ne fut pas applaudi, car tout le monde était pétrifié par la surprise. On entendit seulement quelques voix murmurer avec admiration : Ah ! quel homme ! ah ! quels poignets !

Isidore posa doucement son fardeau à terre, et dit en s'adressant à Guimbarde :

— A ton tour, petit.

— J'en ferai autant, répliqua l'insensé. Et il voulut soulever la feuillette, mais il perdit l'équilibre, tomba sur elle, et comme elle n'était pas calée, elle roula aussitôt et entraîna le malheureux Guimbarde, qui laboura avec son visage le sol bien battu, bien dur de la guinguette.

— La terre boit à ta place, mon garçon, s'écria le grand vainqueur, en éclatant de rire. Et il reboucha le tonneau, dont le vin s'échappait à grands flots.

Isidore saisit Barnabé par le collet de sa redingote, l'enleva d'une seule main, et le porta de cette manière, absolument comme on porte un chat,

jusqu'à la première table vacante qu'il rencontra ; puis il l'assit sur un banc, et lui adressa cette question d'un ton goguenard :

— Mon minet, je me plais à croire que cette leçon de natation à sec, te suffit ?... Tu barboterais encore, si je ne t'avais pas tendu la perche.

Guimbarde ne répondit pas ; il était anéanti. Sa figure avait soudainement changé de couleur ; elle était pâle, livide, elle avait ce ton blanc-jaune qui n'appartient qu'à la cire ; ses yeux étaient fixes ; de grosses gouttes de sueur coulaient de son front.

Flombé le regarda d'abord avec un sourire railleur, puis ensuite avec une expression de profonde compassion.

— Ecoute, lui dit-il, d'une voix grave, je te déteste quand tu poses en matamore, quand tu veux faire l'homme ; mais maintenant que tu es accablé, malade, (car tu es malade), tu m'inspires ce sentiment d'effroi, de pitié, d'affection soudaine que l'on éprouve, en voyant un inconnu, prêt à tomber dans un abîme, ou se débattant au milieu de l'eau... on oublie tout, on ne pense qu'à sauver l'infortuné que la mort menace... J'oublie ma vieille rancune, Barnabé ; je vais te donner des conseils d'ami. Je désire que tu les suive, car ils te feront éviter les malheurs, que, dans ton stupide aveuglement, tu appelles sur ta tête. Écoute-moi donc bien attentivement.

— Tu fréquentes des bandits, qui te grugent, en t'adulant... Celui-là, Mathieu Borgnon, ne te quittera, que quand il t'aura dévoré ton dernier sou... c'est un misérable... pendant qu'il se gorge ici, à tes dépens, il laisse sa femme et ses enfants mourir de faim... Fuis ces canailles, et crois-moi, renonce à la noce, car pour la faire sans danger, il faut avoir une tête bien organisée, comme la mienne, et un tempéramment de fer comme le mien. Toi, pauvre enfant, tu n'es pas robuste, tu n'as pas d'épaules, pas de poitrine... Si lu continues à jouer ce jeu-là, tu finiras bientôt à l'hôpital... voilà ton horoscope, entends-tu.

— Flombé, en prononçant ces dernières paroles, posa sa main sur l'épaule de Barnabé. Cet attouchement fut bien léger, et cependant il suffit pour faire tomber le malheureux jeune homme sous la table, devant laquelle il était assis. Il resta étendu, privé de tout mouvement, car il était complètement narcotisé par les liqueurs spiritueuses qu'il avait bues.

Isidore dit :

— Je lui redébiterai ma tartine, quand il sera à jeûn.

Et, voyant Mathieu s'avancer vers Guimbarde, il s'écria avec indignation :

— Va t'en, rongeur, sangsue !... Que cet enfant soit sacré pour toi, car je m'intéresse à lui.

Borgnon fut épouvanté ; il s'éloigna rapidement et murmura entre ses dents :

— Oh ! grand vainqueur, je trouverai un de ces quatre matins ton endroit sensible, et je me vengerai de tous les outrages.

Isidore demeura pensif, pendant un ment, puis, il releva la tête, et dit, en éclatant de rire :

— Suis-je bête de perdre ainsi mon temps à moraliser, comme un capucin ! Occupons-nous de choses sérieuses. J'ai déjà enterré deux buveurs ; à qui le tour maintenant ? On ne peut pas me remplir, moi ; je suis le tonneau des Danaïdes... Personne ne répond ?... Adjugé ! Dansons... En place, en place, messieurs, mesdames, en place !

— Quel pas vas-tu danser, demanda-t-on de tous côtés ?

— Est-ce que je sais ? moi. Je ne compose pas d'avance, j'improvise... Vous allez en voir de drôles !

Flombé avait eu honte de sa bonne action parce qu'il avait craint qu'elle ne l'eut rendu ridicule.

Mademoiselle Mirabelle avait été bien heureuse, en entendant Isidore annoncer qu'il était libre, qu'il avait rompu son mariage ; elle s'était attribué tout l'honneur de cette rupture, et égarée par l'ivresse que lui causait sa victoire, elle avait failli commettre une grande maladresse. Elle avait eu, pendant un moment, le désir de se jeter dans les bras du vainqueur, et de le remercier de la preuve d'amour qu'il venait de lui donner. Mais l'habile coquette s'était retenue, en pensant que ce témoignage de satisfaction, lui ferait perdre tout l'avantage, qu'elle avait su remporter par ses merveilleux stratagèmes, et elle s'était décidée à jouer encore l'indifférence, afin d'obliger Isidore à venir implorer son pardon. Elle avait donc à peine regardé le grand vainqueur, et pour se donner contenance, elle avait engagé une conversation insignifiante avec une camarade de magasin, qui se trouvait près d'elle. Mais, tout en causant, elle avait constamment suivi Flombé, en ayant soin toutefois, d'observer, entre elle et lui, une distance de dix pas au moins.

Isidore avait remarqué la joie de mademoiselle Mirabelle, lorsqu'il avait arrêté la marche triomphale de Guimbarde, et il s'était dit aussitôt :

— Fifine se moque de ce gringalet ; elle n'a accepté ses hommages que pour me taquiner et me ramener au bercail. Elle croit que je vais courir

après elle... Pas si niais ! J'attendrai qu'elle se précipite à mes genoux, en répandant les larmes du repentir.

Il ne s'était donc pas occupé de la modiste, il avait surpris la foule par des tours de force, il avait bafoué Guimbarde, puis ensuite, obéissant à un instant généreux, il l'avait sermoné sérieusement. En ce moment, je dois le dire à sa louange, il avait complètement oublié mademoiselle Mirabelle ; mais il se souvint bientôt d'elle.

Comme Isidore et Joséphine suivaient exactement la même conduite, comme ils attendaient réciproquement, que l'un fit à l'autre, la première concession, après un laps de temps, qui leur sembla démesurément long ; ils arrivèrent naturellement à penser tous les deux :

— Ah ça ! mais Fifine faisait donc pour son unique agrément de la coquetterie avec Barnabé ? Elle ne me parle pas, elle ne me regarde même pas... Je crois quelle est guérie, et que je lui suis indifférent.

— Ah ça ! mais Zidore ne m'accorde pas seulement un coup d'œil... ce n'est donc pas à mon intention, qu'il a rompu son mariage ? Il ne regrettait que sa liberté, son droit de bamboche.

Ces deux roués si fins, si habiles, quand ils furent rongés par le doute, perdirent toute finesse, toute habileté ; ils ne s'aperçurent pas qu'ils étaient pris dans leur propre piège, et ils résolurent mutuellement pour sauver leur dignité, de s'aborder, et d'engager une conversation quelconque, dans laquelle, ils pussent glisser ces mots, — Je ne vous regrette pas ; rien au monde ne pourrait me décider à renouer nos anciennes relations.

Cette même dignité, à laquelle ils sacrifiaient tout, excepté leur amour propre, les empêchant de s'aborder franchement, ils s'avancèrent en même temps l'un vers l'autre, sans se regarder, se coudoyèrent, et dirent ensemble :

— Oh ! pardon, madame.

— Excusez-moi, monsieur.

— Tiens ! c'est vous ! ajoutèrent-ils en faisant tous leurs efforts pour paraître très-calmes, et en prononçant ces paroles, ils s'observèrent attentivement et furent désespérés de ne remarquer sur les traits l'un de l'autre, aucune trace d'émotion. Mais ils dissimulèrent leur dépit et continuèrent sur le même ton :

— Vous vous portez bien ?

— Très bien, merci... Je cherche quelqu'un.

— Madame cherche peut-être son cavalier ?... Il demeure présentement sous la troisième table à gauche ; je viens de l'y emménager.

— Il est bien petitement logé.

— Et il n'a pas la consolation de pouvoir dire : — Je suis dans mes meubles.

— C'est vrai, il est en table garnie.

— Pourquoi, vous, Joséphine, qui êtes une femme d'esprit et de goût, dansiez-vous avec un pareil chinois ? ses écus vous séduisaient donc ?

— Non, sa fatuité me révoltait, et je voulais le faire poser afin de le punir...

— Ah ! bon, je comprends... Je vous ai adressé cette question, parce que je craignais que vous ne vous rendissiez ridicule. Peu m'importe à moi que vous soyez la maîtresse de Guimbarde... Vous connaissez mon caractère... mais le monde...

Flombé avait placé sa phrase, il était satisfait, Pour placer la sienne, Joséphine répliqua :

— Je ne m'occupe pas de l'opinion du monde. Maintenant que mon cœur est vide, maintenant que je ne vous aime plus, je n'ai qu'un seul but, celui de m'amuser aux dépens de tous les hommes, quels qu'ils soient... Je veux attacher à mon char tous ceux qui se présenteront.

— Je vous approuve, dit Isidore avec un sourire forcé.

La modiste reprit :

— Pourquoi ne nous tutoyons-nous plus ? c'est bête, nous avons l'air de deux amants brouillés qui désirent se raccomoder. Soyons bons amis, car je ne t'en veux pas. L'amour me rendait stupide ; je devais t'ennuyer horriblement... Tutoyons-nous, mon cher.

— Tu as raison, ma biche.

— Je te quitte, mon bichon ; il faut que je rejoigne...

— Qui donc ?

— Un blondin fort gentil, ma foi !... Tu as dû le voir, il m'a conduit ici, il a dîné avec moi.

— Je t'ai encore ravi cet autre cavalier.

— Tu l'as grisé aussi ?

— Non, je l'ai aplati d'une autre manière ; j'en ai fait mon remplaçant pour le service matrimonial ; il épousera mademoiselle Landry, mon ex-fiancée.

En apprenant cette nouvelle, Joséphine éprouva une vive contrariété, qu'elle ne cacha pas et qu'elle ne s'expliqua pas.

— Eh bien ! dit Isidore, est-ce que cet hyménée te chiffonne ?.. non, c'est impossible, Naudet m'a narré toute l'histoire ; tu lui rendais service...

— Je suis fâchée que tu aies brusqué le dénouement ; je voulais traîner les choses en longueur ; je m'amusais en déniaisant ce jeune homme, en lui donnant des conseils.

— Tu lui en donnais de forts mauvais ; si je ne m'étais pas mêlé de l'affaire, ces deux enfants étaient à jamais séparés.

— Ah ! fit la modiste, et elle devint rêveuse.

Pendant que cette conversation avait lieu, les quadrilles s'étaient organisés ; plusieurs danseurs des plus distingués s'approchèrent de Flombé et de mademoiselle Mirabelle et leur disant :

— Avez-vous un vis à-vis.

— Non, répondit Isidore, et s'adressant à la personne qui avait parlé la première : — Je déploierai mes grâces devant toi.

— Avec qui danse-tu ? demanda Joséphine.

— Je l'ignore, je cherche...

— On ne m'invite pas ; on croit que nous nous sommes remis ensemble.

— Alors, je t'invite.

— J'accepte.

Autant pour se charmer mutuellement, que pour charmer les spectateurs, Isidore et mademoiselle Mirabelle déployèrent toutes les ressources de leur imagination, ils firent des prodiges chorégraphiques.

Flombé avait été si bien secondé par Joséphine, qu'il ne put s'empêcher de lui dire :

— Ça a joliment marché ! dansons-nous l'autre ensemble ?

La modiste prit cette proposition pour une avance et s'écria aussitôt, en serrant convulsivement la main de son partner.

— Oh ! mon Zidore ! mon Zidore !

Le grand vainqueur la regarda d'un air triomphant et répondit avec une expression de fatuité indicible :

— Allons donc, fais ton bonheur bécasse. Puis il tendit les bras à mademoiselle Mirabelle.

Pendant que les deux amants réconciliés s'embrassaient, ils pensèrent :

— Il est revenu le premier.

— Elle est revenue la première.

Et fiers de leur succès, ils se promenèrent dans la guinguette, afin de se montrer réciproquement à la foule, comme un général victorieux montre à ses concitoyens les drapeaux qu'il a arrachés à l'ennemi.

Les deux vaniteux personnages étaient tellement heureux de leur commune erreur, qu'ils ne formaient pas un désir ; tous leurs vœux leur paraissaient exaucés.

Lorsqu'il passa devant la table sur laquelle il avait dîné, Isidore vit Adrien et Clémence qui faisaient de vains efforts pour réveiller Landry.

— Mes enfants, dit Flombé, vous perdez votre peine ; vous ne tirerez pas le vieux de sa léthargie. Mon petit Naudet prends-le dans tes bras, et en arrivant à la barrière, tu demanderas : — Fiacre pour trois. Tu auras chaque dimanche une pareille besogne ; voici les revenans bons de la nouvelle position sociale. En route ! tu n'as qu'une demi-lieue à parcourir à pied.

Après avoir donné ce conseil charitable, Flombé aida Naudet à enlever l'ivrogne endormi, puis il poussa un bruyant éclat de rire ; mais sa joie cessa tout-à-coup et fit place à une sombre tristesse, lorsqu'il regarda Clémence :

Le front baissé, accablée par la honte, elle suivait son fiancé à pas lents, car le jeune homme ne pouvait pas marcher vite, chargé qu'il était de son lourd fardeau. Pour la première fois, Isidore apprécia la beauté de mademoiselle Landry, et pour la première fois, il comprit le chagrin que cette charmante jeune fille devait éprouver en voyant son père, un vieillard, dans cet état dégradant.

— Pauvre petite, pensa-t-il, elle a un noble cœur, elle est aussi bonne qu'elle est belle ; elle rendra son mari bien heureux. J'ai fait à Adrien un joli cadeau.

Mademoiselle Mirabelle suivit Naudet des yeux, jusqu'à ce qu'il eut franchi le seuil de la guinguette, et se dit en poussant un gros soupir :

— Est-il gentil ! J'ai eu tort de l'aider... il m'eût été si facile de me l'approprier.

Pendant que Naudet emportait son beau-père, Mathieu Borgnon emportait Guimbarde, en disant avec un affreux cinisme :

— Faut que je sauve mon pain.

Trabouilleau donna son propre lit à Barnabé.

— Guimbarde et Flombé ! je les ai tous les deux, dit le restaurateur tout joyeux. Puis il ajouta après un moment de réflexion, j'avais tort de trembler... les nêceurs périront, la nêce ne périra jamais.

Cet homme qui spéculait ainsi sur la débauche, était pourtant un excellent père, un excellent mari ; pour assurer le bonheur des siens, il lui fallait le malheur des autres.

Flombé exécuta froidement sa seconde contre-danse, il la trouva longue, insupportable ; Joséphine l'exécuta d'une façon machinale ; la modiste ne songeait pas à ce qu'elle faisait.

L'amant et la maîtresse résolurent de se venger l'un sur l'autre du sentiment de regretamer qui les attristait.

— Zidore m'ennuie, se dit mademoiselle Mirabelle, je le quitterai demain.

— Fifine m'ennuie, se dit Flombé, je la quitterai ce soir.

Et ils furent charmants, afin de rendre plus cruelle la séparation qu'ils méditaient.

## VII. — LES SUITES D'UNE FAUTE.

Lorsqu'il se réveilla le lundi matin, à huit heures, le père Landry appela sa fille, et il fut fort étonné, en entendant une voix d'homme répondre :

— Que désirez-vous, monsieur ?

L'ivrogne se frotta les yeux, puis les fixa sur Adrien qui était assis près de son lit et murmura :

— Qu'est-ce que c'est que ce paroissien là ? Il m'est aussi inconnu que le grand turc.

— Avez-vous bien somméillé ? demanda Naudet.

— Très-bien, trop bien même, car ma tête est lourde comme du plomb, ou plutôt comme *de la platine*, car il paraît que la platine est ce qu'il y a de plus lourd au monde. Ah ça ! mais qui êtes-vous ?

— Adrien Naudet.

Landry pensa : — Nous avons donc trinqué ensemble hier ; c'est un nouvel ami.

Et en faisant cette réflexion, il passa sa main sur son front.

— Vous souffrez, dit le jeune homme.

— Non, j'ai seulement un peu de pesanteur dans la caboche... un coup de vin blanc m'enlèvera cela, comme avec la main.

— Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil ? demanda timidement Adrien.

— Quel conseil ?

— Celui de boire très peu.

— Boire très-peu ! s'écria l'ivrogne.

— Oui, le vin vous est nuisible.

— Allons donc ! il m'est salulaire comme un baume souverain.

— Je crois que vous êtes dans l'erreur.

— C'est vous qui êtes dans l'erreur !... vous raisonnez comme un est uberlu. Le vin fortifie, on en administre un verre à l'homme qui tombe en faiblesse et ça le remet tout de suite sur ses jambes, comme un fantassin. Mon corps est *échigné* par les fatigues de la guerre, si je ne le soutenais pas avec le jus de la treille, comme disent les chansonniers, il se disloquerait, comme une vieille mécanique qui manque d'huile.

— Le vin est bon quand on en use modérément, mais quand on en abuse...

— Oh ! voilà une riposte qui vous trahit beau masque... Je vous connais maintenant, vous êtes médecin.

— Je ne suis pas médecin.

— Vous l'êtes.

— Je vous jure...

— On ne trompe pas un vieux dur à cuire comme moi... Que diable ! si vous n'étiez pas médecin, vous ne blâmeriez pas la boisson !... Du reste, je conçois que vous la blâmie ; elle vous nuit à vous, elle vous enlève une foule de pratiques... Vous détestez les marchands de vin, parce, qu'ils évitent à l'humanité une foule de maladies, en lui versant des canons, comme des bienfaiteurs qu'ils sont. Vous voulez la ruine des marchands de vin, et la fortune des apothicaires ; vous êtes tous des croque-mort, comme... je ne sais pas quoi. Ma fille vous a fait venir, afin que vous m'endoctriniez, comme elle s'est laissée endoctriner elle-même ; mais je ne mords pas...

Est-elle sotte, cette Clémence ! Je lui répète sans cesse : les médecins sont des intrigants... Eh bien ! elle ne me croit pas plus que si j'étais un arracheur de dent.

— Je vous assure que je ne suis pas médecin.

— Vous l'êtes, vous ne me retirerez pas cela de l'idée.. Vous vous êtes trahi, en disant du mal de la liqueur vermeille.

— Mais regardez-moi bien... vous m'avez vu hier...

— Je ne vous ai pas vu hier, et j'en suis fâché, parce que je vous aurais empêché de me rendre visite ce matin... Allons, monsieur le carabin, ne perdez pas plus de temps ; figurez-vous que vous parlez à une muraille !

Adrien était interdit, Clémence entra.

— Bonjour, mon père, dit-elle. Je viens de faire du café ; vous allez en prendre une tasse avec monsieur Naudet que j'ai invité à déjeuner.

— Je ne veux pas plus de ta lavace que je n'ai voulu de ton médecin. Tâche de garder toutes ces choses fâcheuses pour toi. Tu me traites vraiment comme si j'étais ta fille et comme si tu étais mon père... Je te défends de m'envoyer d'autres médecins, ces gens là m'ennuient comme la colique.

— Je ne vous comprends, mon père, je ne vous ai pas envoyé un médecin. Vous avez rêvé, sans doute.

— Tu crois donc que je suis aveugle et que je ne vois pas monsieur.

— Mais, monsieur est imprimeur.

— Imprimeur... alors pourquoi est-il ici ?

— Vous ne l'avez donc pas reconnu ?... c'est M. Naudet, mon nouveau fiancé.

— Ton nouveau fiancé... Il a la prétention de devenir ton époux comme Isidore.

— Oui, mon père.

— Ah bien ! c'est gentil, s'écria le vieillard avec indignation, .. Je ne souffrirai pas une pareille immoralité. Cet arrangement n'est toléré dans aucun pays... Une femme ne doit pas avoir deux maris... Les turcs eux-mêmes, qui ont jusqu'à cent femmes, ne permettent pas qu'une femme ait seulement un homme et demi, comme... je ne sais pas quoi.

— Vous avez donc oublié ce qui s'est passé hier ?... Isidore a renoncé à ma main et vous avez consenti à ce que M. Naudet devint mon mari.

— Voilà un mensonge gros comme une maison, dit Landry en lançant à sa fille un regard terrible.

— Monsieur, c'est la vérité, s'écria Naudet,

— Taisez-vous !... Est-ce que vous me prenez pour un dindon ?... Est-ce qu'il est possible que j'aie oublié le serment que j'ai fait à mon vieux camarade Flombé. Je lui ai juré que si j'avais une fille, elle épouserait son fils... or j'ai une fille et elle épousera Isidore, comme je m'appelle Landry.

Clémence et Naudet se jetèrent aux genoux du vieillard, et le supplèrent à mains jointes, en pleurant, de consentir leur union, mais il fut inflexible. Il ordonna au jeune homme de sortir de sa maison.

Clémence dit à Adrien :

— Flombé peut seul nous sauver, priez-le de venir tout de suite

Ainsi qu'il l'avait résolu, Isidore quitta Joséphine le dimanche soir, au moment où la douzième heure sonnait à l'horloge de saint Nicolas-des-Champs, ou à minuit juste. J'emploie ces deux locutions pour satisfaire les personnes qui aiment le style pompeux et celles qui préfèrent le style familial.

En revenant de la guinguette des Enfants sans soucis, Flombé et mademoiselle Mirabelle s'accablèrent réciproquement de paroles tendres, passionnées, ils se jurèrent un amour éternel, ils déployèrent toutes leurs séductions. Jamais amants ne se trompèrent avec plus d'habileté.

Quand Isidore fut arrivé devant la porte cochère de la maison qu'il habitait, dans la rue Grenetat, il leva le marteau de fer et le fit tomber lourdement. Le portier réveillé en sursaut, tira le cordon, en maudissant la *canaille* de locataire qui frappait si fort. Flombé ouvrit la porte, en franchit le seuil et repoussant Joséphine qui voulait entrer, il dit d'un air gracieux :

— Adieu, ma belle. Je n'oublierai jamais que tu as été assez aimable pour me reconduire jusque chez moi. J'aurais eu peur tout seul ; la nuit on peut être insulté.

— La plaisanterie est drôle, mais je suis fatiguée, laisse-moi passer, répondit la modiste.

— Tu crois que c'est une plaisanterie ?... non, non, ma chère, c'est très-sérieux. Je cesse de feindre maintenant et je t'avoue que je me joue de toi depuis cinq heures.

Tu as crié partout que tu te moquais de moi, que ton cœur était libre et joyeux, et pour qu'on ne doutât pas de la sincérité de tes paroles, tu as affiché le blond Naudet. Moi, pour prouver que tu mentais, j'ai marié Naudet le blond, et puis ensuite je t'ai montrée à tout le monde, fière et heureuse de t'appuyer sur mon bras. Je ne désirais pas obtenir un autre résultat. Je suis donc satisfait et je te quitte, entends-tu bien ? je le quitte.

Avant de fermer la porte, Flombé regarda fixement Joséphine afin de voir l'effet qu'il avait produit. Elle ne paraissait pas même contrariée ; elle poussa un bruyant éclat de rire, et s'écria :

— Nous avons eu la même idée.

— Allons donc ! Je n'en crois rien.

— Tu as tort, je te donne ma parole d'honneur que je ne mens pas. Tu m'as prévenue, je ne voulais le quitter que demain ; mais j'avais l'intention de t'octroyer ton congé devant témoins. Je serais contrariée, si quelqu'un avait entendu le discours infiniment gracieux que tu m'as adressé ; mais personne ne l'a entendu. Je suis satisfaite aussi, car j'ai atteint le seul but que j'ambitionnais, celui de t'obliger à rompre ton mariage, et à revenir à moi. Nous pouvons dire que nous nous sommes quittés en même temps.

— Nous pouvons dire aussi que nous sommes quittes.

— Ce jeu de mots m'enchanté. Adieu, mon cher, et sans rancune.

— Oh ! oui, sans rancune, s'écria Flombé, car je reconnais maintenant toute la futilité de ma conduite.

— Moi aussi.

— Je n'ai aucune envie de recommencer de pareilles niaiseries.

— Ni moi. Bonsoir Zidore.

— Bonne nuit, Fifine.

Ils se séparèrent sans éprouver le moindre dépit ; leur amour propre n'était nullement excité. Or, l'amour propre était le seul lien qui les attachait l'un à l'autre, et ce lien était rompu. Un grand changement s'était donc opéré dans le caractère de ces deux personnages.

Flombé eut beaucoup de peine à s'endormir ; il pensait involontairement à Clémence ; il se rappelait les moindres détails de l'existence de cette jeune fille ; toutes les actions de mademoiselle Landry lui paraissaient pleines de noblesse, d'esprit et de dévoûment ; il la voyait grandir, et devenir chaque jour, plus belle, plus gracieuse. Sa mémoire le reportait surtout à une époque où Clémence encore enfant, l'appelait lui, tout jeune homme, mon petit mari, et l'embrassait avec joie, lorsqu'il rentrait pour souper.

Le sommeil ne ferma que bien tard les paupières de Joséphine ; elle songeait à Adrien, elle se souvenait de toutes les naïvetés qu'il lui avait dites, et ces naïvetés lui semblaient charmantes. Elle se disait :

— Ah ! je me suis bien amusée avec cet enfant ! comme il était drôle ! comme il tremblait quand je l'ai entraîné dans le bal des Enfants sans soucis ; il avait l'air de St-Antoine au milieu des démons. Et puis, comme il paraissait étonné, quand je parlais pour lui. Ces natures vertueuses et neuves sont vraiment adorables, surtout lorsque la vertu et la candeur, ne les rend pas bêtes. Adrien n'est pas bête lui, et il est brave... Il aurait battu Guimbarde, si je l'avais laissé faire... Ah ! je me suis bien amusée ! Pourquoi cette récréation a-t-elle duré si peu de temps ? La petite fruitière est bien heureuse... Je déteste cette femme qui se trouve toujours sur mon chemin pour m'impatisser. C'est que j'ai travaillé à son bonheur. Voilà ce qui me fait *bisquer*.

Le chef et les ouvriers de l'établissement dans lequel Isidore était employé, poussèrent une exclamation de surprise, quand le lundi matin à six heures, ils virent le grand vainqueur qui travaillait ; il était arrivé le premier à l'atelier. On cria au miracle, on prétendit qu'il pleuvrait des rochers, on traça des croix sur toutes les murailles ; on fit et on dit enfin une foule de plaisanteries que Flombé ne put supporter patiemment.

— Permettez-moi de vous complimenter, lui dit le chef de la maison.

— Il n'y a pas de quoi, répondit Isidore ; je m'ennuyais, je ne savais de quelle manière je pourrais tuer le temps. J'ai d'abord eu l'intention de

réunir quelques amis et de dissiper ma tristesse avec eux, mais ce genre de délassement m'a tellement fatigué hier...

— Que vous avez préféré le travail.

— Oui.

— Je désire que vous lui donniez toujours la préférence. On ne s'ennuie jamais quand on travaille.

— Je vous demande pardon, je m'ennuie encore.

— Cette disposition d'esprit ne convient pas à un homme qui est sur le point de se marier,

— Je ne me marie plus.

— Pourquoi ?

— Parce que le mariage m'ennuyait.

L'orgueil souffla cette réponse à Flombé.

— Je crois que vous avez la maladie anglaise, le spleen, dit le patron.

— C'est possible, répondit Isidore.

Et il se remit au travail avec un acharnement qui tenait de la fureur.

Il se reposait un moment et essuyait la sueur que la fatigue faisait couler de son front, lorsqu'il entendit une voix lamentable prononcer derrière lui ces paroles :

— Bonjour, monsieur Flombé,

Cette voix lui causa un serrement de cœur inexprimable. C'était celle de Naudet. Isidore se retourna brusquement, et fixant sur Adrien ses yeux enflammés par la colère, il s'écria :

— Que me voulez-vous encore ?

La veille, il le tutoyait, il le traitait comme un ami intime.

Naudet fut épouvanté, il balbutia :

— Vous êtes donc fâché contre moi ?

Isidore parvint à réprimer le mouvement de haine qui l'agitait, et répondit :

— Je me mets toujours en colère contre ceux qui me dérangent, quand je suis très occupé... c'est plus fort que moi.

— J'espère que vous m'excuserez lorsque vous connaîtrez le motif qui m'amène, il est bien puissant... Je vais vous annoncer un grand malheur.

— Lequel ? Clémence serait-elle malade ? demanda Flombé d'un air inquiet.

— Non, Dieu merci, répliqua Naudet.

Et il raconta la scène déplorable qui venait d'avoir lieu chez Landry.

Isidore loin d'être attendri par ce récit, fait d'une manière bien touchante pourtant, éprouva une joie indicible ; son front s'était déridé, ses yeux brillaient, toute sa physionomie était souriante. Il dit, des qu'Adrien eut terminé sa narration :

— Votre mariage me paraît impossible, maintenant.

— Impossible ! s'écria Naudet.

— Oui, impossible. Le père Landry est très-entêté, il a la religion du serment ; il ne voudra jamais se parjurer.

— Vous avez beaucoup d'empire sur lui, vous le déciderez facilement...

— Je le déciderai, en troublant sa raison, en le grisant ; mais quand il se réveillera, il vous recevra comme il vous a reçu ce malin.

— N'y a-t-il donc pas un autre moyen.

— Je n'en connais pas d'autre.

— Cherchons ensemble.

— C'est inutile.

— Oh ! monsieur Flombé, nous sommes perdus, si vous nous abandonnez, dit Naudet on pleurant. Mademoiselle Clémence compte sur vous, qui êtes son meilleur ami...

— Je ne peux pas faire l'impossible.

— Essayez au moins... dites à M. Landry : — Votre fille ne m'aime pas et elle aime Naudet.

Isidore devint pâle ; ses poings se serrèrent convulsivement.

— Etes-vous bien sûr qu'elle vous aime ? demanda-t-il d'une voix saccadée.

— Oh ! oui, j'en suis sûr, car tout à-l'heure, en m'envoyant vers vous, elle a supplié son père, elle lui a dit qu'elle mourait, s'il ne consentait.

— Assez ! assez ! taisez-vous ! interrompit Flombé.

Il passa la main dans ses cheveux, et demeura pendant quelque temps morne et silencieux, puis il releva la tête, comme un homme qui prend un parti décisif, et il s'habilla aussitôt.

— Vous venez chez M. Landry, n'est-ce pas ? dit Adrien.

— Eh oui, dépêchons-nous, car je suis pressé.

Isidore monta seul chez Clémence ; Naudet attendit sous la porte cochère l'issue de la conférence.

— Ah ! tu seras mon sauveur, dit mademoiselle Landry en embrassant Flombé.

— Il la repoussa, et répondit avec colère :

— Oh ! pas de geries, je t'en conjure ! Puis il entra dans la chambre de l'ivrogne, auquel il adressa immédiatement un discours un peu brutal, mais prodigieusement logique.

Ce discours n'eut aucun succès.

Le vieillard répondit :

— C'est absolument comme si tu soufflais sur les tours Notre-Dame. J'ai promis à ton père que tu épouserais ma fille, et tu l'épouseras comme...

— Mais je n'en veux pas de votre fille.

— Tu as le droit de ne pas en vouloir, niais je n'ai pas le droit de la donner à un autre que toi, tant que tu vivras. Donc, si elle n'est pas ta femme, elle ne sera la femme de personne, comme une religieuse.

— Alors, je vais me tuer afin de la rendre libre...

— Tu plaisantes comme un farceur.

— Je parle très sérieusement, s'écria Flombé d'un air sombre. Je m'ennuie à mourrir ; la vie m'est insupportable et je ne suis pas fâché d'avoir un prétexte pour la quitter noblement.

— Du moment que tu le prends comme cela, j'accorde Clémence à ce blondin.

— C'est chose convenue, n'est-ce pas ?

— Oui, mais il en résultera des malheurs.

— Ah ! bast ! Adieu.

Flombé sortit aussitôt. Clémence voulut le remercier, mais il ne l'écouta pas et descendit rapidement l'escalier. Au moment où il allait atteindre le palier du premier étage, il entendit deux hommes qui descendaient aussi échanger ces mots :

— J'ai raison.

— Vous avez tort. Du reste, je le vous pardonne, car vous êtes amoureux, et tous les amoureux sont stupides.

Isidore tressaillit et s'arrêta.

— Ah ça ! murmura-t-il, après un moment de réflexion, je ne suis pas amoureux moi ; je suis de mauvaise humeur, voilà tout. Reviens bien vite, ma gaîté ! la mélancolie ne me convient pas.

Quand il fut dans la rue, il s'avança vers Naudet qui attendait avec anxiété, et lui dit d'un air joyeux :

— Mon petit, ton affaire est définitivement arrangée. Va roucouler la haut. Landry ne s'y oppose plus.

— Oh ! soyez béni, monsieur ! répondit Adrien.

Isidore ne retourna pas à l'atelier, il passa la journée et une grande partie de la nuit dans l'établissement de M. Trabouilleau.

Le mariage de Naudet avec mademoiselle Landry eut lieu devant les hommes et devant Dieu, le 18 juin 1835. Au moment où elle sortait du cœur de l'église de saint Nicolas-des-Champs, la jeune mariée s'arrêta tout-à-coup, et frissonna comme si elle avait rencontré un serpent sous ses pas. Elle venait de voir, debout, et appuyée contre un pilier, une femme qui la regardait avec une expression de haine indéfinissable. Cette femme l'avait déjà fait cruellement souffrir en donnant à Naudet de si pernicieux conseils, dans la guinguette des Enfants sans soucis.

En retrouvant Joséphine Mirabelle, pâle et sombre, comme un mauvais génie, au milieu de toutes les physionomies riantes qui l'entouraient, Clémence eut peur ; elle crut entendre une voix secrète prononcer ces paroles terribles :

— Cette femme est ton ennemie mortelle, elle veut détruire ton repos, ton bonheur, prends garde !

Mon Dieu, veillez sur moi, murmura la mariée.

Et après avoir adressé cette fervente prière au Seigneur, elle marcha rapidement.

— Qu'est-ce qui te presse donc ? demanda Flombé, qui, en qualité de premier garçon d'honneur, donnait le bras à madame Naudet.

Elle ne répondit pas, elle se retourna et montra du doigt la place où elle avait vu Joséphine.

La modiste avait disparu.

— Je ne te comprends pas, dit Isidore. Que signifie cette pantomime ? Voyons, parle donc ! Qu'as tu ?

— Je n'ai rien, répliqua la jeune femme.

Et elle pensa :

— Je suis folle, j'ai rêvé sans doute.

Mademoiselle Mirabelle était partie précipitamment, parce que Naudet, en passant devant elle, ne l'avait pas regardée, et avait tenu ses yeux fixés sur Clémence.

— Comme il l'aime ! avait murmurée Joséphine avec rage. Comme il l'aime ! Il ne voit qu'elle.

Et elle s'était élancée vers la porte de l'église afin qu'on ne remarquât pas son trouble.

Pendant le repas et pendant le bal, Isidore fut excessivement joyeux ; il fit une foule de plaisanteries, il égaya tout le monde par ses bons mots, par ses chansons. On enviait son heureux caractère. Personne ne comprit que sa gaieté était trop nerveuse, trop bruyante, pour être franche, que c'était la gaieté d'un homme qui redoute un grand malheur et qui cherche à s'étourdir.

Flombé ne le comprit lui-même que quand la jolie mariée se retira dans la chambre nuptiale avec les demoiselles d'honneur.

Alors tous ses traits se contractèrent, son cœur battit violemment ; une sueur froide couvrit ses membres ; sa raison s'égara ; il eut l'idée d'empêcher Adrien de rejoindre sa femme.

— J'ai le sang à la tête, pensa-t-il, cela me donne le vertige, l'air me remettra.

Il sortit ; mais le grand air ne le calma pas.

Lorsqu'on eut annoncé à Naudet qu'il pouvait se rendre auprès de Clémence, Landry frappa sur la table, et dit à un aimable voisin, qui était resté continuellement assis et qui avait constamment trinqué avec lui :

— Les voilà mariés comme père et mère. Croyez-vous que le vieux Flombé m'en voudra ?... non, car c'est son fils qui m'a empêché de tenir mon serment, comme un français.

Pourtant, j'ai peur qu'il ne m'arrive un tas de calamités, connue le tremblement du diable.

Il but beaucoup, afin de noyer ses tristes pressentiments, et il s'enivra. (Dénoûment obligé.)

Isidore espéra que la fatigue détruirait l'agitation fébrile qui le bouleversait, et, sans but aucun, il marcha droit devant lui, avec une rapidité incroyable ; il fit ainsi dix lieues au moins. Quelque fois il s'arrêtait pendant un moment, et fermait les yeux. Il était poursuivi par une vision qu'il ne pouvait pas chasser ; il voyait Adrien et Clémence dans les bras l'un de l'autre ; il les entendait s'embrasser, et chacun de leurs baisers retentissait au fond de son cœur et en rendait les palpitations plus précipitées, plus douloureuses...

Isidore endurait toutes les tortures de la jalousie.

— Qu'est-ce donc que j'éprouve ? s'écriait-il Pourquoi suis-je furieux en voyant Clémence dans les bras de Naudet ? Est-ce que je l'aime ?... Oh ! non, c'est impossible ; cela serait affreux ; mon supplice durerait toujours... Mon Dieu ! l'amour fait-il donc tant souffrir !... Délivrez-moi de cette vision ; elle me rendra fou !

Et il se repentait amèrement d'avoir ri de ceux qui souffraient parce qu'ils n'étaient pas aimés.

Il était bien malheureux, mais il ne concevait aucune espérance coupable ; l'honnête homme ne prévoyait pas le jour où Clémence, cédant à ses séductions, le préférerait à Adrien.

Joséphine, au contraire, après avoir poussé de gros soupirs, se dit en souriant d'un air satanique :

— J'en ai connu qui étaient aussi amoureux que Naudet, et que le temps a bien calmés... Patience.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

## VIII. — LA FAMILLE NAUDET.

Quatre ans se sont écoulés depuis le jour où le mariage d'Adrien Naudet et de Clémence Landry a été célébré. Pendant ces quatre années, les jeunes époux ont joui d'un bonheur pur, constant ; tout leur a souri, ils ont eu deux beaux enfants, un garçon et une fille, qu'ils ont élevés eux-mêmes, sans recourir aux soins d'une nourrice. La mère n'a donné de plus que le père, à ces deux petites créatures, que le lait dont la nature l'a douée. Adrien les a emmaillotées, portées dans ses bras, bercées, endormies en chantant ; autant de fois que Clémence. Ils ont partagé toutes les peines, toutes les veilles, tous les tourments.

— C'est un bien joli ménage que celui de monsieur et madame Naudet ! disaient les commères du quartier, avec admiration. Il est impossible de voir un homme et une femme plus unis, plus attentionnés l'un pour l'autre, et pour leurs enfants, et pour leur *ivrogne de père*.

Landry demeurait avec son gendre et sa fille ; ils habitaient tous les trois un petit appartement situé au quatrième étage d'une maison de la rue Saint-Martin.

Dans cet intérieur, tout respirait le calme, l'aisance, la bonne harmonie ; les carreaux avaient été mis en couleur par Adrien et étaient cirés, frottés par lui scrupuleusement chaque dimanche ; les meubles en noyer brillaient comme s'ils sortaient de l'atelier de celui qui les avaient fabriqués ; les rideaux et les draps des lits étaient d'une blancheur éclatante, et ces lits étaient faits avec un soin extraordinaire ; les couvertures en étaient si bien tendues, qu'on ne remarquait pas un seul pli. Adrien et Clémence se partageaient ce travail et ils l'accomplissaient aussi habilement l'un que l'autre. Enfin, la pendule et les vases d'albâtre garnis de fleurs artificielles sur la cheminée, le bouquet de mariage, couvert d'un globe de verre, sur la commode et entouré de tasses en porcelaine, tout était rangé avec un ordre et une symétrie admirables.

Sauf le bouquet de fleurs d'oranger, la chambre de Landry était exactement semblable à celle de ses enfants, mais elle était un peu moins propre, parce que, fumant beaucoup, il semait la cendre de son tabac. Il ne fumait que chez lui. Clémence avait su faire respecter son appartement. Du

reste, elle le respectait aussi ; elle n'y entraît guères que le soir pour se coucher, ou quand elle recevait une visite importante. Elle se tenait ordinairement dans une petite pièce située à l'entrée du logement, et dans laquelle elle avait organisé son atelier, car elle s'était établie couturière peu après son mariage, et elle exerçait son état avec une rare habileté, C'est dans cette petite pièce que nous allons retrouver Clémence et Landry.

Madame Naudet, en portant sa fille qui ne voulait pas s'endormir, mit le couvert pour le souper, puis elle s'assit près de son père, qui était assis lui-même près d'un poêle en tôle sur lequel cuisait à petit feu, en bouillotant, une fricassée dont le parfum eut donné de l'appétit à un homme sortant de table. Je ne me rappelle pas ce que contenait la casserole, je me souviens seulement qu'elle exhalait une odeur qui creusait l'estomac.

Landry, après en avoir levé plusieurs fois le couvercle d'un air impatient et affamé, frappa violemment du pied et s'écria :

— Ton mari est en retard comme un clampin.

— Je ne crois pas, murmura Clémence.

Elle mentait, car elle commençait à s'inquiéter ; mais elle ne voulait pas que son père partageât son inquiétude.

— Je suis sûr qu'il est en retard, comme je suis sûr d'avoir faim, comme un assiégé, reprit le vieillard. Il y a au moins quarante minutes que tes ouvrières sont parties ; regarde ta pendule et tu verras qu'il est plus de huit heures et demie, comme... je ne sais pas quoi.

— Que fait donc Adrien ? dit madame Naudet, en regardant d'un œil triste, sa fille qui dormait sur ses genoux.

— J'ignore ce qu'il fait, dit Landry, mais il a tort de ne pas venir, car le fricot va brûler, comme de l'amadou... ça sera dommage ! il sent si bon le fricot ; il sent comme les caves du palais royal, du côté des restaurateurs.

Clémence garda le silence. Neuf heures sonnèrent à la pendule de sa chambre à coucher.

— Ma petite, ça passe la permission, comme tout ce qu'il y a de plus licencieux ! s'écria Landry. J'ai le ventre creux comme une contre-basse... Mettons-nous à table.

— Je vais vous servir, mon père.

— Tu vas manger aussi.

— Non, j'ai peur qu'il ne soit arrivé un malheur.

— Quel malheur veux-tu qu'il soit arrivé ? Tu vas te mettre martel en tête, comme une petite bêtasse.

Quoique Landry parlât de la sorte, il marchait rapidement en fronçant ses sourcils.

— Oh ! voici Naudet ! je reconnais son pas ! s'écria Clémence toute joyeuse.

En effet, c'était Adrien. Il entra, embrassa sa femme avec effusion, puis il courut au lit de ses enfants, et après avoir posé légèrement ses lèvres sur leurs fronts, il dit : — Bonsoir, mon père.

Landry le regarda d'un air indigné, et s'écria :

— Il me semble que tu devrais nous demander pardon, car tu nous a fait attendre comme des mercenaires,

— Ce n'est pas ma faute...

— Tais-toi ! *ne m'ostine pas* ; je suis furieux. Je me suis laissé gagner par l'inquiétude, comme un cornichon.

— Je suis désolé de vous avoir inquiété ; mais écoutez-moi ! vous m'excuserez quand vous aurez dit pourquoi je suis en retard... M. Radot, mon patron, s'est tout à-coup senti malade, au moment où j'allais quitter l'atelier, et je suis resté près de lui, je l'ai aidé à se coucher.

— Sa maladie est-elle dangereuse comme le choléra ?

— Oh ! non, j'espère que demain il sera guéri.

— Alors, mangeons comme des ogres. Le souper est bon ; nous boirons un coup de plus, comme dit *c'tautre*.

Quand le souper était mauvais, Landry se consolait en disant :

— Nous boirons un coup de plus, comme chante le philosophe.

Lorsque le repas du soir fut terminé, Landry passa dans sa chambre, bourra sa pipe, l'alluma et prit son chapeau. Adrien et Clémence l'avaient suivi ; ils lui adressèrent en même temps cette question :

— Est-ce que vous sortez ?

— Oui, je vais gober un peu l'air, et dégourdir mes jambes, comme un franc luron.

— Il est bien tard, dit Clémence.

— Non, il n'est que dix heures, dit Adrien. Vous vous appuierez sur mon bras, n'est-ce pas ?

— Merci, garçon ; j'ai ma canne... Tu as travaillé toute la journée, tu dois être fatigué, comme un remouleur.

— Non, je vous assure..

— Mais, c'est que j'aime me promener tout seul comme un capucin.

— Oh ! vous ne me priverez pas du plaisir de vous accompagner.

— Viens, puisque tu y tiens absolument, dit Landry d'un ton maussade.  
Et il ajouta après un moment de silence :

— Ou diable irons-nous ? Il est dix heures un quart... Je crois que nous ferons mieux de nous coucher comme des sybarites.

Il s'assit ; il était fort contrarié, car il n'avait voulu sortir que pour entrer, en cachette, dans le cabaret.

— Conte-nous donc une de vos batailles, dit Naudet.

Landry retrouva toute sa bonne humeur en faisant, pour la centième fois au moins, le récit de la prise de Tarragone.

Grâce à une foule de moyens de ce genre, Naudet empêchait souvent son beau-père de s'énivrer le soir. Ordinairement, il disait à la fin du souper :

— Le journal est bien intéressant aujourd'hui... Il y a des choses superbes... Attendez un instant, mon père, écoutez seulement un article ; vous sortirez après.

A peine Adrien avait-il lu vingt lignes, que Landry s'endormait profondément, quand il se réveillait, il était trop tard pour qu'il put aller au cabaret ; alors il se couchait. Il ne vidait guères plus d'une bouteille à chacun de ses repas, parce qu'il prétendait que ses enfants le glaçaient en buvant de l'eau pure. C'était afin d'obtenir ce bienheureux résultat qu'ils avaient adopté cette habitude frugale. Du reste, Landry résistait souvent au vice odieux qui l'obsédait sans cesse, et lorsqu'il y cédait, il se cachait, il rentrait tout honteux et s'enfermait dans sa chambre. Clémence et Adrien avaient remporté cette victoire, sans adresser un reproche, sans proférer une plainte ; seulement ils étaient profondément tristes, et ne parlaient pas le lendemain du jour où leur père s'était énivré. Alors le vieillard se mettait en fureur, il criait :

— Vous me boudez, parce qu'hier j'ai ri avec les anciens, comme un bon garçon. Mais, je suis libre d'agir à ma guise, comme le roi, plus que le roi même, car je n'ai pas de chambre des députés, de ministres, et tout le bataclan de la chose publique. Vous n'avez pas le droit de me blâmer, entendez-vous ?

— Nous vous respectons trop pour vous blâmer.

— Mais vous êtes silencieux et tristes, comme des bonnets de soie noire.

— Notre tristesse est involontaire.

Landry finissait par changer de ton et par tâcher d'égayer ses enfants. Il faisait une foule de gentilleses ; entr'autres, il versait quelques gouttes d'eau dans son vin en demandant d'un air goguenard :

— Etes-vous contents comme des blaireaux ?

Clémence l’embrassait, Adrien lui serrait la main, et tout était dit.

Cela valait certainement mieux que les vociférations de défunte madame Landry. La brave dame, quand elle voyait son mari troublé par la boisson, l’appelait brigand, opprobre, chien de soulard, puis quand elle le voyait dégrisé, elle récriminait continuellement. Le mari répondait aux injures, n’écoutait pas les reproches, et retournait chez le marchand de vin, sans aucun remords, il avait même une excuse, il disait : — Je fuis une femme acariâtre, insupportable.

La douceur, la résignation de Clémence et d’Adrien touchèrent Landry ; elles l’amenèrent à lutter contre le vice honteux qui leur causait du chagrin, et lorsqu’il sortait vainqueur de la lutte, il était heureux et fier. Ainsi le soir où Naudet l’empêcha de sortir, en lui offrant de l’accompagner, il ne fut de mauvaise humeur qu’un moment ; il se coucha sans éprouver le moindre regret ; il était, au contraire, tout joyeux d’avoir résisté à la tentation.

Le lendemain, (c’était un dimanche,) il se leva en chantant, car il n’avait pas de remords, sa conscience était tranquille, et il aida son gendre à frotter l’appartement et à faire les lits.

— Maintenant que le ménage est fini, dit Adrien, je vais demander des nouvelles de M Radot.

— Attends une minute, dit madame Naudet qui venait d’acheter le déjeuner. La portière m’a remis une lettre de Lyon.

— Ah ! Zidore ne nous néglige plus, s’écria Landry, il a répondu tout de suite, comme un brave cadet. Lis nous ça, bichette.

Clémence lut ce qui suit :

» Ma bonne petite sœur, tu as satisfait le désir que j’ai témoigné ; tu m’as écrit toi-même, merci mille fois ! Tes doux reproches m’ont rendu bien heureux, car ils m’ont prouvé que tu m’aimes encore, malgré *mon abominable conduite*. Je vais tâcher de t’expliquer cette abominable conduite, dont tu es si courroucée.

» Tu me dis que, pendant les deux premières années qui se sont écoulées depuis le jour de ton mariage, je me suis jeté à corps perdu dans la *débauche la plus hideuse*, que j’ai à peine ravi quelques heures à mes vilains plaisirs pour causer avec toi ; que pendant la troisième année, je suis devenu tout à-coup sobre, rangé, laborieux, et que pourtant mes visites n’ont pas été plus fréquentes ; que pendant la quatrième année enfin, celle-ci, j’ai attendu huit grands mois avant de donner le moindre signe

d'existence, avant d'écrire seulement : je demeure à Lyon. Tout cela est vrai, malheureusement trop vrai. Je ne suis pas excusable, mais je suis à plaindre assurément. Pourquoi ai-je agi ainsi ? Parce que, peu de temps avant ton mariage, un événement fatal est venu soudain, bouleverser ma vie et me plonger dans un désespoir sans bornes. Cet événement, je ne peux pas te le révéler, je ne peux le révéler à personne ; c'est un secret qui doit mourir avec moi et qui mourra avec moi. Je peux te dire seulement qu'il m'a causé un chagrin profond, incessant, qui me ronge encore, qui me rongera toujours. Oui, toujours, car je n'ai rien négligé pour le vaincre. J'ai d'abord crû que j'oublierais, en courant de fête en fête, en me livrant aux plaisirs les plus turbulents, les plus étourdissants, mais je ne parvenais qu'à cacher mes larmes sous des éclats de rire nerveux ; je souffrais horriblement. Durant deux années, j'ai mené une existence incroyable qui aurait dû me tuer. Voyant que la douleur était aussi violente qu'au premier jour, j'ai résolu de ne plus lutter contre elle, de m'y abandonner complètement, sans défense aucune, afin qu'elle s'usât toute seule, par la satiété. Elle s'est calmée, mais elle ne s'est pas détruite. Elle est devenue uniforme. Les transports de rage qui me bouleversai en autrefois ont disparu ; mais il m'est resté une mélancolie, un ennui indicibles. J'ai espéré que cela se passerait en voyageant, et je suis parti brusquement. Mon état était toujours le même ; je me suis fixé à Lyon, non

parce que cette ville me plaît plus qu'une autre : je ne préfère rien ; tout m'est indifférent, j'étais fatigué, je me suis arrêté là. Depuis quatre ans, je n'ai éprouvé qu'un seul moment de joie, c'est à toi que je, le dois, c'est ta lettre qui me l'a procuré. J'ai versé de douces larmes en lisant ces mots tracés par ta jolie main : — *Ingrat ! pendant l'espace de quatre années, tu n'es venu me voir que douze fois*. Bonne Clémence ! tu as conté mes visites, tu en as retenu le chiffre, tu aurais voulu qu'elles fussent plus nombreuses. Je t'ai donc manqué ? Oh ! bien souvent, j'ai été jusqu'à ta porte et je n'ai pas su en franchir le seuil, parce que je craignais que ma tristesse ne t'attristât. Voilà pourquoi je restais si peu de temps auprès de toi, quand j'osais entrer, voilà pourquoi *je venais te voir comme pour l'amour de Dieu*. Cette phrase est encore dans la lettre. Oh ! si j'avais su que tu aimais encore mieux me voir grognon, bourru, que de ne pas me voir du tout, j'aurais été moins timide. Mais non, je mens en te disant cela, et je ne veux pas mentir, tu sauras la vérité toute entière.

» Mon cœur n'est pas bon, comme le tien, je ne suis pas heureux du bonheur des autres. Je te fuyais, Clémence, oui je te fuyais, parce que tu me parlais de ton bonheur, parce que tu me le détaillais minutieusement. Cela me faisait mal, je te l'avoue, je me levais et je partais furieux, après quelques minutes d'entretien ; j'étais jaloux. Quand je comparais mon sort si misérable au tien que tu me dépeignais si brillant, l'envie me gagnait involontairement. C'est affreux, pardonne-moi. Tu dois m'excuser, car tu as souffert aussi. Mais tu n'as souffert qu'un instant, et l'espérance était possible pour toi. Tu ne sais pas ce que c'est que le supplice de l'idée fixe ; tu ne sois pas ce que c'est que de désirer continuellement ce qui ne peut pas être, ce qui ne sera jamais ; tu ne sais pas ce que c'est que d'être obligé de dévorer son chagrin, de l'enfermer au fond de son cœur. Dieu te garde d'une pareille torture ! Plains-moi, Clémence, et prie Dieu pour moi. Dernièrement, en arrivant à Lyon, j'ai résolu de me suicider. Un manuscrit, que l'on m'a donné à composer dans l'imprimerie où je travaille, m'a empêché de commettre cette mauvaise action. Ce manuscrit est une traduction d'un livre italien intitulé Mes prisons, par Silvio Pellico. J'ai dévoré cet ouvrage, plutôt que je ne l'ai lu ; car il est admirable, sublime. Ce sont les mémoires d'un pauvre prisonnier, qui endura les tourments les plus affreux, sans haïr, sans maudire personne, en priant constamment Dieu de pardonner à ses bourreaux. Silvio, bien qu'il soit dévoré par la douleur physique et la douleur morale, repousse toute idée de suicide ; il souffre avec une patience, une résignation angéliques ; il fortifie son âme par la prière et il espère que les maux qu'il subit ici bas, lui seront comptés dans le ciel. Cette lecture m'a rendu chrétien ; elle m'a fait croire en Dieu. Elle m'a bien changé n'est-ce pas ? Je suis meilleur maintenant. Comme Silvio, je prie Dieu de délivrer mon cœur des vils sentiments de la haine. Voici une bien longue lettre, ma chère Clémence, je m'arrête, car je crains d'en dire trop. Ecris-moi toi-même, je t'en supplie. Je connais à peine ton mari ; j'attache donc bien plus de prix à tes lettres qu'aux siennes. Nous avons été élevés ensemble, tu es ma sœur, tu es ce que j'aime le plus au monde. Embrasse ton père pour moi.

Lyon, le 15 avril 1839.

ISIDORE FLOMBÉ.

*P. S.* Bonjour à Naudet.

— C'est tout, dit Clémence, d'un air pensif.

— Il ne parle pas de moi de manière à se fouler la rate, dit Landry, Embrasse ton père pour moi, pas plus, pas moins, comme si j'étais le premier venu. L'ingrat ! je lui ai pourtant administré bien des coups de canne afin de lui donner le goût du travail, comme à un bon ouvrier. Voilà ma récompense... Zidore est à mon égard gracieux comme un érisson.

— Vous êtes mieux traité que moi, dit Adrien, Bonjour à Naudet, tout court, et ces mots viennent après la signature et la date... c'est presque un oubli. M. Flombé ne m'a jamais aimé ; il a repoussé toutes mes avances. Sa lettre me donne l'explication de sa conduite... Il est jaloux du bonheur des autres, et mon bonheur est si grand... Pauvre homme ! je le plains.

— Quel peut être l'événement fatal qui a bouleversé sa vie ? demanda Clémence.

— Ah ! oui, au fait ! s'écria Landry. Quel peut être l'événement fatal qui a bouleversé sa vie, comme la boule bouleverse un jeu de quilles ? C'est certainement un malheur gros comme un éléphant... Zidore a eu du désagrément, dans quelque chose... Je vous parie dix litres que j'ai deviné comme un vieux malin. Qu'en pense-tu Naudet ?

— Vous avez raison, mon père, répondit le jeune homme, tout en réfléchissant profondément.

Clémence après avoir relu deux fois la lettre de Flombé, s'écria :

— J'ai trouvé ! puis elle regarda encore la lettre.

— Explique-toi, dirent le père et le gendre.

— Oh ! ma supposition est juste, reprit-elle, Isidore m'écrit : — Tu dois m'excuser, car tu as souffert aussi. Or, je n'ai souffert qu'une seule fois depuis que je suis au monde.

— Oh ! oui, je me rappelle ! interrompit le vieillard. Tu étais fièrement malade quand tu avais la rougeolle, comme une petite malheureuse. Isidore a donc la rougeolle ? non, c'est impossible... il n'y a que les enfants... et puis ça ne dure pas quatre ans... à moins qu'elle ne rentre ; on assure que lorsqu'elle rentre, elle est dangereuse comme je ne sais pas quoi.

— Mon père, dit Clémence en souriant tristement, les maladies de l'âme sont souvent plus cruelles que les maladies du corps. J'ai souffert horriblement à l'époque où je croyais qu'Adrien ne m'aimait pas, où notre mariage me paraissait impossible.

Naudet serra la main de sa femme avec transport.

Clémence continua :

— Le chagrin d'Isidore est causé par l'amour.

— Ni vu, ni connu, je t'embrouille, comme un écheveau de fil, murmura Landry en haussant les épaules.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Naudet en se frappant le front, la femme qui rend M. Flombé malheureux serait-elle...

— Achève donc ! dit Clémence.

— J'ai oublié son nom... Tu te rappelles bien cette femme avec qui j'ai dîné le jour où nous avons été fiancés.

— Oh ! oui, je me la rappelle, car les pernicious conseils qu'elle te donnait m'ont brisé le cœur pendant toute une journée, c'est la seule créature humaine qui m'inspire de l'aversion, de la haine... Nous avons la même pensée ; mon ami ; j'ai deviné en même temps que toi, Isidore avait hâte de rompre les liens qui m'enchaînaient à lui ; alla de pouvoir retourner près de cette femme. Il s'est élancé vers elle aussitôt que mon père a consenti à notre mariage.

— Mais elle attendait M. Flombé avec impatience ; elle s'était servie de moi pour se le ramener... elle ne peut donc pas l'avoir rendu malheureux.

— Comment, s'écria Clémence, tu ne comprends pas qu'Isidore a enfin été honteux d'aimer une femme si vicieuse, si méprisable, qui l'avalissait à tous les yeux, et qu'il a voulu se séparer d'elle. Voilà pourquoi il lutte ; voilà pourquoi il souffre ; voilà pourquoi il n'ose pas dire quelle est la cause de sa douleur. Oh ! la tâche qu'il s'est imposée est noble ! Dieu lui inflige les peines qu'il endure pour lui faire expier les erreurs de son passé ; mais la colère du Seigneur s'apaisera.

— Avez-vous fini de jaser comme des perroquets ? demanda Landry avec humeur. Je ne vous entends pas plus que si vous parliez la langue du Grand-Mogol.

— Je vous expliquerai cela bien clairement, dit madame Naudet.

— Je vais chez M. Radot, dit Adrien. Ah ! Clémence encore un mot... Quand tu répondras à M. Flombé, il ne faudra pas lui faire part de notre découverte.

— Non, certainement, répliqua-t-elle.

Isidore, en écrivant à Clémence, avait été entraîné par la passion, par le besoin de se plaindre, d'épancher son cœur, d'exprimer, d'une manière indirecte, toute la violence de l'amour qu'il éprouvait, par le désir d'obliger

madame Naudet à continuer elle-même la correspondance entamée, et à ne jamais parler de ce qui faisait son bonheur, c'est-à-dire, de son mari, de l'homme qu'il exécrait, parce qu'il en était jaloux.

Enchanté de sa diplomatie, il jeta sa lettre à la poste avec joie, puis ensuite, il se repentit, il craignit d'avoir dépassé le but, d'avoir révélé le mystère de ses tourments.

La réponse de Clémence le rassura, et lui prouva qu'il avait complètement réussi ; elle était pleine de sentiments affectueux, de consolations, de conseils ; dans cette lettre enfin, il n'était question que de lui seul. Il fut bien heureux, il la lut tant de fois, qu'il la sut bientôt par cœur, et pourtant il la relut encore. Il ne se lassait pas de la regarder, de la porter à ses lèvres, de la respirer ; il lui semblait que ce papier sur lequel Clémence avait posé sa main exhalait un parfum énivrant.

Il avait fui madame Naudet avec l'intention de ne jamais la revoir, de mourir plutôt que de retourner près d'elle. Les mémoires de Silvio Pellico lui avaient fait prendre la résolution de pardonner, de renoncer à tout sentiment de haine, et il avait adressé à Adrien quelques lignes seulement, dans lesquelles il demandait des nouvelles de toute sa famille. Adrien avait répondu tout de suite. Flombé, en lisant cette réponse, avait pu réprimer sa fureur, mais il avait eu l'idée de supplier Clémence d'écrire désormais elle-même, sous le prétexte qu'il connaissait très-peu Adrien, et qu'il préférait correspondre avec son amie d'enfance, avec sa sœur d'adoption.

Lorsque Naudet sortit pour aller chez M. Radot, il vit sur le trottoir en face, Joséphine Mirabelle, immobile comme une statue, et contemplant les fenêtres du quatrième étage, Adrien tressaillit, en se retrouvant en présence de cette femme, dont il venait de parler avec Clémence. La modiste baissa la tête, et ses yeux rencontrèrent ceux du jeune homme. Elle rougit jusqu'aux cheveux, fit un pas en avant, puis, s'arrêta d'un air indécis, comme une personne qui hésite à en aborder une autre. Elle attendait sans doute que Naudet la saluât ; mais il ne la salua pas, il s'éloigna rapidement. Il avait peur. Le regard de Joséphine lui avait causé une émotion indéfinissable.

Les quatre années qui s'étaient écoulées n'avaient pas vieilli mademoiselle Mirabelle ; elles lui avaient seulement donné un peu d'embonpoint qui la rendait plus jolie, plus séduisante.

— Ah ça ! se dit-elle en suivant Naudet, il m'a certainement vue. Est-ce qu'il ne m'a pas reconnue ? J'ai encore quelque chose pour ce jeune

homme. Chaque fois que je passe devant sa porte, je ne puis m'empêcher de contempler ses fenêtres, et quand je le rencontre, mon cœur bat très-fort. C'est décidément le seul être que j'ai aimé. J'aurais peut-être été vertueuse, s'il avait été mon mari.

Adrien apprit que M. Radot était mort à deux heures du matin d'une attaque d'apoplexie.

Oh ! quel malheur ! s'écria Clémence lorsque Naudet lui eut annoncé cette nouvelle :

En effet, c'était un grand malheur. Cet événement devait avoir de funestes conséquences pour Adrien et pour toute sa famille.

Le samedi suivant, Naudet rentra chez lui, pâle, défait.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda sa femme d'un air épouvanté.

— Je suis sans place, répondit-il, en tombant accablé sur une chaise.

— Sans place ! s'écrièrent le père et la fille.

— Oui, on m'a renvoyé. Radot fils m'a dit : — Voici l'argent de votre semaine, nous sommes quittes, ne revenez pas lundi. — Pourquoi donc ? — Parce que vous n'êtes pas assez habile pour ma maison. Je ne ressemble pas à mon père, moi... Les manières hypocrites ne me plaisent pas et ne me font pas garder un ouvrier incapable.

— Un ouvrier incapable ! s'écria Landry furieux. J'espère que tu lui as envoyé une calotte, comme à un galopin.

— Je n'ai rien répliqué ; je suis parti.

— Tu as eu tort, comme un nigodinos.

Je vais le corriger, moi, comme un marmouzet.

— Au nom du ciel ! Je vous supplie de rester.

On eut beaucoup de peine à retenir le fougueux vieillard.

— Pourquoi donc M. Radot fils t'en veut-il ? demanda Clémence.

— Parce que son pauvre père m'aimait beaucoup, parce qu'il me citait sans cesse comme un bon exemple. Quand son fils comettait une faute, il lui disait : Adrien n'aurait pas fait cela, Adrien est un excellent sujet, imite Adrien... Mon Dieu que vais-je devenir ? s'écria Naudet avec désespoir.

— Tu trouveras une autre place, répondit Landry.

— Où en trouverai-je une ?

— Tu chercheras mon fieu. Il n'y a pas qu'une imprimerie dans Paris. Le meilleur moyen pour trouver, c'est de chercher. Cet adage est connu comme le loup blanc. A propos du loup blanc, je n'en ai jamais vu moi... Il faut

pourtant qu'il en existe, puisqu'on dit : Connu comme le loup blanc. En as-tu vu, Adrien ?

— Non, mon père, répondit Naudet en souriant.

— Alors, continua le vieillard, on se trompe comme un estuberlu... En disant loup blanc, on a l'intention de dire ours blanc.

Le lendemain après avoir assisté à la grand'messe, Adrien se mit en route pour *chercher de l'ouvrage*. Il passa devant toutes les imprimeries, sans oser entrer. Le pauvre garçon était si timide ! Il regardait chaque porte en tremblant, puis il prenait une belle résolution, préparait le discours qu'il devait adresser au patron, et quand il l'avait bien arrangé, bien poli, il se disait :

— Décidément, cette maison ne me revient pas, je suis sûr qu'on m'y recevra mal. Allons plus loin.

Et il continuait sa route.

L'embarras du choix lui fit parcourir ainsi toute l'immense ville de Paris.

Adrien avait honte de sa timidité, mais comme il ne pouvait pas la vaincre, il tâcha de l'excuser à ses propres yeux.

— Oh ! pensa-t-il, j'oubliais que c'est aujourd'hui dimanche ! Tous les chefs d'établissement vont à la campagne ; je parie qu'il n'y a personne.

Et enchanté d'avoir trouvé ce prétexte ingénieux, il revint sur ses pas, avec l'intention de rentrer chez lui, et de se reposer, car il était accablé de fatigue. Lorsqu'il fut tout près de son domicile, il fit cette réflexion :

Clémence me grondera quand je lui dirai que je n'ai pas même essayé. Je suis vraiment trop bête ; car enfin, je ne commets pas un crime en demandant de l'ouvrage. Il faudra que je recommence ma recherche demain et que je perde une partie de ma journée. Je veux tenter au moins une démarche aujourd'hui ! Voyons, du courage !

Il s'arrêta devant la première imprimerie qu'il avait dédaignée, et repassa dans sa mémoire le petit discours préparé depuis si long-temps, et tant de fois répété. Puis il regarda la cour et les fenêtres de l'atelier, et se retourna, hésitant encore à prendre le parti d'entrer ou de s'en aller. Il se serait certainement éloigné, si mademoiselle Joséphine Mirabelle ne lui avait pas adressé ces paroles, qu'elle accompagna du plus gracieux des sourires :

— Eh ! bonjour donc, monsieur Naudet ! Il y a une éternité que je n'ai eu le plaisir de vous voir... Comment vous portez-vous ?

Adrien demeurait interdit par la surprise et par le sentiment d'effroi que lui inspirait la modiste.

Celle-ci impatientée de ne pas recevoir de réponse, s'écria :

— Est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?

— Si, si, murmura le jeune homme.

Et pour éviter cette femme qu'il méprisait, il se décida à franchir le seuil de la porte devant laquelle il se trouvait, en disant :

— Je suis pressé, j'ai affaire ici.

Il traversa rapidement la cour et entra dans le bureau de l'imprimerie.

Mademoiselle Mirabelle, en se voyant traitée d'une manière si impolie, courba la tête, se mordit les lèvres, essuya deux larmes qui roulaient sur ses joues, et murmura :

— L'ingrat me dédaigne, me méprise.

Puis elle se redressa fièrement, en s'écriant ;

— Nous verrons !

Elle avait obligé Naudet à prendre une mauvaise résolution, car cette imprimerie dans laquelle, il se présenta, et dans laquelle on accepta ses services, était certainement la plus mal tenue de tout Paris.

Joséphine était encore à la même place, réfléchissant profondément, lorsqu'un jeune homme imberbe, fort laid, fort mince, et habillé avec un luxe ridicule, avec des couleurs tellement tranchées, qu'il ressemblait à un arlequin, l'aborda, en s'écriant d'une voix glapissante et furieuse :

— Oh ! ce n'est pas drôle ! non, ce n'est pas drôle !

C'était Barnabé Guimbarde.

## IX. — UN MARTYR DE L'AMOUR.

Dans un hôtel garni de la rue du Temple, un homme frappait à une porte sur la quelle était peint en noir le numéro 21, en disant :

— Ouvre donc ! c'est moi.

Comme il ne recevait pas de réponse, il se pencha en dehors de la rampe et cria de toutes ses forces :

— Madame Bodimont, il n'y est donc pas ?

— Si, il y est. Je l'ai vu rentrer, et je n'ai sa clef, répliqua sur le même ton la personne interpellée.

L'homme frappa de nouveau, mais à grands coups de poing cette fois, en répétant :

— Ouvre donc ! c'est moi !

— Qu'est-ce qui est là ? demanda une voix enrouée.

— Moi, Mathieu.

Le bruit de deux savattes, se traînant et claquant sur le parquet, retentit aussitôt et la porte s'ouvrit.

Mathieu la poussa et eut à peine le temps de voir une espèce de squelette vêtu d'une simple chemise, qui se dirigeait, en courant, vers un lit sur lequel il s'étendit immédiatement.

Malheureux Guimbarde ! il était plus maigre qu'autrefois.

Ses cheveux en désordre, son front jaune et luisant, son menton imberbe, ses yeux cernés, ses lèvres violettes, ses joues creuses blafardes et marbrées de rouge sur les pommettes, lui donnaient l'air d'une femme laide et usée par la débauche. Il était bien changé.

— Tu dormais donc ? dit Mathieu en s'asseyant.

— Oui, répondit Guimbarde en baillant, tu as eu tort de me réveiller.

— Est-ce que tu te moques du monde ? Mais il est quatre heures, mon vieux ! Tu tournes donc à la marmotte ?

— Je ne me suis couché que ce matin... J'étais fatigué...

— Qu'as-tu donc fait cette nuit ?

— Ce que j'ai fait ? s'écria Guimbarde en s'asseyant sur son lit et en regardant Mathieu avec une expression de colère si bouffonne, que celui-ci ne put s'empêcher de rire en demandant :

— Est ce que tu m'en veux ?

Barnabé garda le silence et se contenta de remuer la tête d'une manière négative.

— Eh bien ! explique-toi ? Qu'as-tu fait cette nuit ?

— Rien, répondit Guimbarde d'une voix sifflante. Et il reprit la position horizontale.

Mathieu examina long-temps les guirlandes de pipes qui décoraient toutes les murailles de cette chambre, meublée du reste, comme toutes les chambres d'hôtel garni de bas étage, avec une prétention misérable, puis, se décidant enfin, il se leva, décrocha une tête de turc bien puante, bien noircie par le tabac, bien culottée en un mot, la bourra, l'alluma, et revint s'asseoir près de Guimbarde, à qui il adressa ces paroles, d'un ton paternel :

— Je voulais te bousculer, parce que tu m'as laissé en plan hier, mais je vois que tu as passé une soirée peu agréable, et je te pardonne.

— Je me moque pas mal de ton pardon, grogna Barnabé.

— Possible, répliqua Mathieu, mais tu devrais ne pas te moquer de mes conseils. Si tu les avais suivis, Fifine ne t'aurait pas joué un nouveau tour.

Guimbarde bondit sur sa couche et s'écria :

— Tu l'as donc vue ? Elle t'a confié ce qu'elle avait l'intention de faire, et tu n'as empêché... Oh ! c'est ignoble, tu es un fier animal.

— Ohé ! soupe au lait, ne t'enlève pas plus long-temps, dit Mathieu en riant. Je n'ai pas vu Fifine, mais j'ai deviné l'anecdote, voilà tout.

— Eh bien ! il fallait me prévenir...

— Je n'ai deviné que tout à-l'heure, en observant ta piteuse mine ; j'ai pensé tout de suite :

Mon ami a encore une fois posé dans le bon genre, comme un troubadour, comme un imbécile. Ma parole d'honneur, je ne conçois pas que toi, qui es un roué fini, un malin, un séducteur consommé, tu te laisses prendre si facilement. Tu devrais pourtant le méfier, car voilà quatre ans que Fifine te martyrise, te rend ridicule, oui, ridicule, le mot est lâché. Si ça ne te coûtait rien encore !... Mais tu la combles de cadeaux, pour qu'elle le fasse jouer le rôle d'un plastron, d'un paillasse. C'est trop fort, c'est trop salé, beaucoup trop salé. Nous aurions pu si bien employer l'argent que tu as dépensé à l'intention de cette fine mouche.

Mathieu termina son discours, en poussant un soupir, qui exprimait toute l'amertume de ses regrets.

— Oh ! je me vengerai ! murmura Guimbarde.

— Il n'y a pas de doute qu'il faut te venger ! que s'est-il passé ? Conte-moi ça.

— Tu ne le répéteras à personne ?

— Parbleu ! Est-ce que je t'ai jamais trahi ? tu sais bien que je suis ton fidèle, ton véritable intime.

— Eh bien ! mon cher... Oh ! je la tuerai !

— Pas de bêtises ! la cour d'assise est toujours là.

Barnabé fit un effort pour calmer sa fureur et continua :

— Figure-toi qu'hier dimanche, j'allais te chercher, comme je te l'avais promis, à *l'estam* (l'estaminet) pour monter ensemble à Belleville et rire une miette, quand tout-à-coup, je vois Fifine plantée devant l'imprimerie Magland. Je te l'avoue à toi, qui es mon ami, je l'aime cette coquine là, oui, je l'aime ! Dès que j'aperçois seulement le bout de son nez, mon cœur bat de manière à couvrir le bruit d'un moulin.

Je me dis d'abord zut ! je ne lui parlerai pas, mais malgré moi, je m'avançais vers elle, et bientôt je fus à ses côtés. Pour lors, comme je ne pouvais pas m'empêcher de causer un petit peu, je pris le parti de lui débiter une foule d'insolences ; et je m'écriai :

— Ça n'est pas drôle, non, ça n'est pas drôle ! Vous m'avez fait droguer pendant quatre heures, devant une porte, dimanche dernier. La maison avait deux issues et vous êtes sortie par-derrière, pendant que j'attendais par-devant. Ça ne me convient pas, entendez-vous, Fifine.

Là-dessus, elle me regarda avec son air de princesse du sang, et elle me répondit :

— Je me nomme mademoiselle Joséphine Mirabelle, et non pas Fifine. De quel droit vous permettez-vous d'écorcher mon nom, et de m'adresser la parole quand je ne vous interroge pas ?

Son aplomb me révolte et je réplique immédiatement :

— Mais ça n'est pas drôle enfin !

— Non, répond-elle, c'est bête, ce que vous dites, bien entendu. Vous m'ennuyez, je vous laisse, bonjour. Et la voilà partie.

— J'étais indigné, je suffoquais. Je cours après elle, et je lui crie d'une voix terrible, qui aurait dû la faire trembler comme une feuille :

— Au nom de ciel ! écoutez-moi, mademoiselle Joséphine. Pourquoi m'avez-vous laissé attendre pendant trois heures ?...

— Parce que cela m'amusait.

— Vous vous fichez donc de moi ?

— Parbleu ! vous ne vous en êtes pas encore aperçu ? Voilà pourtant bientôt quatre années que ça dure.

— Ça ne durera pas plus long-temps.

— Ça durera tant que ça me plaira.

— Vous croyez ?

— J'en suis certaine.

— Vous vous abusez.

— Ah ! bah ! Cessez de me suivre ! Vous savez que je n'aime pas que l'on me voie avec vous dans la rue... Vous me compromettez.

Elle me disait tout cela en marchant, sans même daigner se retourner. Ces derniers mots : vous me compromettez, centuplèrent ma rage. Je répondis :

— Ne soyez pas si méchante !

— Je vais entrer dans ce poste, et supplier les hommes de garde de me débarrasser de vous, parce que vous m'insultez.

— Je m'arrêtai, non par crainte des municipaux, mais par crainte de commettre un crime, car j'avais envie, que dis-je envie, j'avais besoin de broyer Fifine sous mes pieds. Je m'assis sur une borne, et j'essuyai la sueur qui ruisselait de mon front. J'étais encore sur mon siège de pierre, tâchant de me calmer, lorsque j'entendis la voix de Fifine me dire :

— Entrez dans cette allée sombre, je désire vous parler.

La colère me rempoigne et... j'entre dans l'allée. Fifine était déjà tout au fond. Je m'approche, elle me tend la main avec un sourire enchanteur ; je la saisis et je l'inonde de baisers brûlants.

— Imbécile ! s'écria Mathieu.

— Laisse-moi continuer, dit Guimbarde, tu y aurais été pris comme moi.

Pour lors la perfide m'adresse ces paroles :

— Je suis fâchée de vous avoir traité si durement. J'étais de mauvaise humeur quand vous m'avez abordée. Vous m'excusez, n'est-ce pas ?

— Certainement, mais vous avez eu tort de me faire attendre pendant trois heures dimanche dernier.

— Je voulais vous éprouver... Si vous n'aviez pas manqué de patience, je serais venue vous relever de votre faction.

— Vraiment !

— Oui, monsieur. Du reste, je vous pardonne.

— Comment ! interrompit Mathieu, elle te pardonnait de t'avoir fait droguer pendant trois heures.

— Oui... ô infamie de femme ! Ecoute la fin de l'aventure, ceci n'est rien. Elle me dit donc : je vous pardonnent. Et moi, triple dindon, je rebaise ses mains.

Elle poursuit :

— Je ne serai plus cruelle envers vous, j'ai épuisé toutes mes mauvaises plaisanteries, toutes mes mystifications, et je me décide enfin...

— A quoi ?

— Vous ne comprenez pas ? dit-elle en baissant les yeux d'un air confus.

— Serait-il possible ! que je m'écrie. O ange, pourquoi vous êtes vous décidée si tard ?

— Parce que je voulais savoir si vous étiez capable de ressentir un amour profond, sincère, immense. Quand vous vous êtes déclaré mon adorateur, vous jouissiez d'une réputation de scélérat, de tourmenteur de femmes, qui m'a épouvantée, qui m'a rendu défiante.

— Elle t'enjolait, interrompit Mathieu en haussant les épaules, elle te flattait comme à l'ordinaire.

— Elle ne me flattait pas ! elle disait la vérité ! tu sais bien que je fais des tas de malheureuses ! répondit Guimbarde d'un ton aigre.

— C'est juste, continue.

Pour lors, elle m'insinua ces paroles avec une voix si douce, si mielleuse, qu'elle aurait trompé le diable :

— Noble cœur ! quatre années d'ennuis, de déceptions continuelles ne t'ont pas lassé. Ah ! tu auras ta récompense ! Écoutez-moi, ma journée m'appartient... nous allons dîner ensemble.

— Où ça ? m'écriai-je, Aux *vengeances* de Bourgogne... Nous danserons ensuite chez Mabile...

— Non, répondit elle, je ne veux point me montrer en public avec vous, non pas que j'aie honte de votre société, mais, je vous l'ai déjà dit, je vais m'établir, quelqu'un s'intéresse à moi, et si ce quelqu'un apprenait... Vous comprenez ?

— Oui, mais où dînerons-nous ?

— Chez moi.

— Chez vous !

— Deux ou trois de mes amies doivent partager notre repas et passer la soirée dans mon domicile, nous ferons des crêpes, nous rirons... Il faut nous procurer des comestibles.

— Elle voulait te faire payer le dîner, interrompit Mathieu.

— Tu y aurais été pris comme moi, s'écria Guimbarde ; mais laisse-moi continuer. Je dis à cette infâme créature : — Mon bonheur se bornera donc à manger un morceau avec vous et vos amies et à faire des crêpes ? Tu vois que je nie défiais, Mathieu, tu le vois.

Elle me répondit d'un air confus, en baissant les yeux, en faisant des manières, quoi !

— Non, votre bonheur ne se bornera pas là.

— Mais vos amies nous gêneront.

— Elles ne resteront pas chez moi toute la nuit.

— Et moi, j'y resterai ?

— Vous ne savez pas entendre à demi-mot, Barnabé, dit-elle, en rougissant. Vous êtes brutal, vous manquez de poésie.

Mon cher, je te jure qu'elle rougissait en disant cela. Comment faisait-elle pour rougir, la scélérate ?

— Elle retenait sa respiration, répondit Mathieu, rien n'est plus facile.

— Enfin, reprit Barnabé, comme je me méfiais toujours, je lui insinue ces paroles :

— Je ne manquerais pas de poésie, si vous ne m'aviez pas déjà berné cent fois au moins ; j'ai peur d'être encore votre dupe. Mettons les points sur les i. Resterai-je chez vous toute la nuit ?

— Oui.

— Jurez-le.

— Je le jure.

— Jurez-le par le styx.

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

— Je n'en sais rien, répondis-je, mais c'est très solennel, j'ai lu ce serment là dans des tragédies.

— Eh bien, dit-elle, je le jure par le styx.

Tu vois, Mathieu, que j'avais pris mes précautions, je ne me laissais pas prendre comme un hanneton.

Elle ajouta en me serrant la main d'un air tendre, oh ! mais tendre à ressusciter un mort :

— J'ai un pot au feu et des épinards, procurez-vous d'autres comestibles pour compléter le festin, Vous me trouverez chez moi.

Et la voilà partie.

Moi j'entre dans la boutique d'un charcutier, je commande des côtelettes aux cornichons, vu que ça fait boire, de là, je vais chez le pâtissier, j'achète

toutes sortes de gâteaux, puis je prends un pâté, des anchoix, un homard, des pruneaux chez un marchand de comestibles, puis chez le débitant de vin, je demande du Frontignan, du Muscat, du Champagne...

— Assez bourreau ! s'écria Mathieu avec indignation, ça crève le cœur de voir un malin comme toi, dilapider ainsi ses deniers.

— Laissez-moi donc continuer, répliqua Guimbarde. Je me défiais toujours, et afin de ne pas être le dindon de la farce, je porte tout moi-même, en me disant : Si Fifine n'est pas chez elle, je remporte la boustifaille et je la dévore avec les amis.

Hélas ! elle y était l'infâme !

Je dépose mes emplettes sur la table et je m'assieds près d'elle, au coin de feu.

— Il y aura bientôt quatre ans que vous êtes amoureux de moi.

— Je le serai jusqu'à mon dernier souffle, répondis-je.

— Pauvre Barnabé, je ne conçois pas que votre flamme ait résisté à tous les tours que je vous ai joués.

— Il est vrai que vous m'avez fait avaler bien des couleuvres.

— Et cela, sans vous accorder d'autre compensation que celle de me baiser la main... Je ne vous ai jamais permis de m'embrasser même la joue.

— Oui, mais cette nuit, je la passerai sous votre toit, n'oubliez pas que vous l'avez juré par le styx.

— Non, je ne l'oublierai pas, vous passerez cette nuit tout entière dans mon domicile.

Tout-à-coup la porte s'ouvre, et les amies de Fifine entrent en me regardant d'un air drôle, tu sais... malheureusement, cet air drôle ne m'a frappé que plus tard. O infamie de femmes !

Au moment où nous allions nous mettre à table, derlindindin, un coup de sonnette.

— Oh ! ciel, s'écria Fifine, c'est lui, je suis perdue.

— Qui lui ?

— Le quelqu'un qui s'intéresse à moi ; il faut vous cacher.

— Jamais de la vie, on croirait que j'ai peur.

— Mais vous voulez donc me faire perdre mon avenir ?

— Vous direz que je suis l'amant d'une de ces dames.

— Il ne le croira pas, il vous connaît, il est jaloux de vous.

Enfin, mon cher, elle me supplie tant, que je me décide à m'insinuer dans une espèce de boîte carrée, dans laquelle elle met son charbon. Ça s'appelle

bucher.

— Oh ! s'écria Mathieu, tu as été assez dindon, assez actionnaire pour te fourrer là-dedans, c'est trop fort.

— Mon cher, reprit Barnabé, elle me disait qu'il n'y avait pas d'autre cachette, que son *mosieu* regardait partout... et puis enfin, elle m'avait entortillé avec ses mignardises... tu y aurais été pincé comme moi.

— Je suis au courant de l'anecdote, dit Mathieu, tu as passé toute la nuit dans la baraque au charbon.

— Oui, mon ami, cria Guimbarde avec fureur. Oh ! je la tuerai, je veux la tuer...

J'ai commencé à me défier, lorsqu'après avoir baissé sur moi le couvercle de cette exécration boîte, j'ai entendu qu'elle fermait un cadenas... Comment ! tu ris... ah ! tu n'as pas de cœur, tu n'es pas mon ami !

— Je ris de colère... Au moins étais-tu à ton aise au milieu du charbon ?

— A mon aise ! Figure-toi que j'étais accroupi, que mes genoux touchaient mon nez... pas moyen d'étendre mes malheureuses jambes, ni de tenir ma pauvre tête droite... J'étais forcé de la courber ma pauvre tête, et j'avais une faim capable de rendre enragé.

— J'ai eu beau crier à me déchirer la gorge, l'horrible Fifine n'a pas eu pitié de moi... Seulement comme elle craignait que mes hurlements ne troublassent les voisins, elle a jeté sur mon coffre une foule de linges, de couvertures, afin d'étouffer ma voix et de me tenir chaud, disait-elle en riant aux éclats, la gueuse !

— Il fallait casser le couvercle en poussant avec les épaules, dit Mathieu.

— Est-ce que je pouvais... Je n'avais aucune force, j'étais là-dedans comme un *foutus* dans son bocal... J'étais même plus mal qu'un foutus, j'étais emmaillotté... J'ai essayé de pousser avec ma tête ; mais ça me cassait le cou.

— A quelle heure t'a-t-on délivré ? demanda Mathieu.

— A huit heures du matin seulement. L'abominable Fifine leva une manière de petite soupape pratiquée au bas de son bucher, et m'adressa ces paroles remplies d'insolence.

— Votre dîner était excellent, mon cher ami.

— Oh ! oui, excellent, répétèrent plusieurs voix de femmes en ricanant, nous sommes revenues ce matin pour vous remercier,

— Je vais vous délivrer, ajouta Fifine, mais auparavant, j'ai trois choses à vous dire : la première, c'est que ces dames croyaient que vous aviez été

mon amant, mais la colloque que nous avons eu ensemble, hier, leur a prouvé qu'elles s'étaient trompées ; la seconde, c'est que je vous ai joué ce nouveau tour, parce que vous m'aviez défiée de me moquer encore de vous ; la troisième enfin, c'est que vous ne devez pas vous plaindre, car je vous ai tenu parole ; vous avez passé toute la nuit chez moi.

Quand elle eut levé le couvercle, je voulus tout briser chez elle, mais elle m'arrêta en me disant que si je n'étais pas sage, elle me ferait arrêter, en m'accusant de m'être caché dans son bûcher pour la voler. J'eus peur et je partis... Quand j'ai été au milieu de la rue, tout le monde m'a ri au nez, j'étais noir comme un charbonnier... Mon pantalon ventre de biche est perdu, complètement perdu... Il faut que je me venge maintenant... Que dois-je faire ?

— Nous trouverons ça en dînant, répondit Mathieu, allons chez Truchean.

Guimbarde ne put pas manger, il avait la fièvre.

Mathieu lui persuada que c'était la farce de mademoiselle Mirabelle qui causait son indisposition.

C'était le premier résultat des excès auxquels il s'était livré depuis quatre ans.

## X. — LA BIENVENUE.

M. Magland, le nouveau patron d'Adrien Naudet, jouissait d'une mauvaise réputation dans le commerce. Il s'était beaucoup plus occupé de ses plaisirs que de ses affaires ; il avait aimé passionnément le jeu de la bouillotte, et une femme entretenue célèbre par son esprit, son luxe et sa beauté ; ces deux fléaux, aussi terribles l'un que l'autre, avaient en peu de temps vidé sa caisse et plongé son établissement dans un désordre presque irréparable.

M. Magland, en se voyant accablé de protêts, d'assignations, de tous ces affreux papiers timbrés que les huissiers noircissent si rapidement, s'était arrêté sur le bord de l'abîme ; mais il s'était arrêté bien tard. Il avait perdu son crédit ; il était obligé de recourir à des usuriers, qui, bien que lui prêtant des fonds à des intérêts ruineux, ne terminaient pas immédiatement, le faisaient revenir sans cesse ; les usuriers ne sont pas coulants en affaires.

M. Magland employait tout son temps à les visiter, à les supplier, à jouer ce rôle déplorable que joue tout commerçant qui tâche d'éviter une faillite ; et pendant qu'il s'accrochait aux seules branches qu'il rencontrait, aux branches pourries, il laissait toute la direction de son établissement au prote, M. Dubier, homme bon, dévoué, assez intelligent, mais d'un caractère trop faible pour lutter contre l'effet terrible de ces mots adressés aux ouvriers, à la fin de chaque semaine :

— La paie n'aura lieu que demain ou après demain.

Quand on ne paie pas exactement, on n'a pas de bons ouvriers, on ne garde que ceux qui ne peuvent pas trouver mieux, et on ne remplace les absents que par des mauvais sujets que leur inconduite fait chasser de toutes parts.

M. Magland subissait les conséquences de sa pénurie ; son personnel était très-mal composé. Aussi les travaux étaient en retard, et les personnes qui les avaient commandés se fâchaient, disaient qu'elles s'adressaient ailleurs.

M. Dubier, le prote, au lieu de déployer l'énergie qui était nécessaire dans de pareilles circonstances, exagérait au contraire sa douceur naturelle. Il

n'osait pas réprimander les ouvriers ; il tolérait tous leurs caprices, il les considérait comme des créanciers qu'il ne fallait pas mécontenter.

Telle était l'imprimerie dans laquelle Naudet vint prendre place le lundi matin, à six heures. Il fut enchanté de voir toutes les casses inoccupées, car il craignait d'être en retard.

Le prote était assis devant son bureau et paraissait très-soucieux. Adrien s'approcha de lui, en disant d'une voix que l'émotion rendait tremblante :

— J'ai demandé de l'ouvrage à M. Magland hier, et il a daigné...

— Oh ! oui, je sais, interrompit Dubier, Vous vous nommez Naudet ?

— Oui, monsieur.

— D'où sortez-vous ?

— J'ai travaillé à Valenciennes chez M. Francon, et puis ensuite chez M. Radot.

— Y êtes-vous resté long-temps ?

— Pendant quatre ans et demie, jusqu'à sa mort.

— Alors, vous êtes un bon sujet, car M. Radot était très-sévère. Je l'ai connu.

— C'était un homme excellent.

— Vous n'avez pas pu vous entendre avec le successeur ?

— C'est lui qui n'a pas voulu s'entendre avec moi ; il m'a renvoyé.

— Il a eu tort, dit le proie en observant la figure honnête, timide d'Adrien. Qu'est-ce qui vous a adressé ici ?

— Personne... le hasard m'a conduit...

— Le hasard nous a favorisés.

— Vous êtes trop bon, monsieur.. Mais la journée ne commence donc pas à six heures dans cette maison ?

— Oh ! si... mais nos ouvriers travaillent à leurs pièces ; ils croient qu'ils ne nuisent pas aux intérêts du patron en perdant du temps. Quelques-uns viendront après le déjeuner, les autres ne viendront pas du tout ; ils font le lundi. C'est une habitude funeste, ne la contractez jamais.

— Je ne la connaissais pas.

— Jusqu'à présent vous avez été employé dans deux imprimeries exceptionnelles, qui n'occupaient qu'un très-petit nombre d'ouvriers, et qui, par conséquent, pouvaient choisir les bons et refuser les mauvais. Nous, nous sommes forcés de prendre tous ceux qui se présentent, les bons comme les mauvais, car nous faisons des affaires plus considérables, et il nous faut beaucoup de monde pour soutenir notre entreprise. Jusqu'à

présent, vous n'avez eu, devant les yeux, que d'excellents exemples ; maintenant vous allez en voir de détestables. Ne vous laissez pas corrompre, repoussez les conseils pernicioeux... Je veillerai sur vous ; car vous m'inspirez une vive affection.

— Je serai digne de l'intérêt que vous voulez bien me porter, dit Adrien avec orgueil.

— Je n'en doute pas, répliqua Dubier. Mettez-vous ici, à l'extrémité de l'atelier. Les deux casses, qui précèdent, sont vacantes ; vous serez bien tranquille.

Pendant les deux premiers jours, on ne remarqua pas Naudet, parce qu'il était presque complètement caché dans l'endroit où le prote l'avait placé, et puis, parce qu'il arrivait avant tous, s'en allait le dernier, et gardait le silence, comme toutes les personnes qui travaillent assidûment. On ne l'entendit pas, mais, lui, il entendit des conversations et des chansons auxquelles ses oreilles chastes n'étaient pas habituées. On l'aperçut le mercredi matin, et aussitôt plusieurs voix s'écrièrent :

— Tiens ! un nouveau. Puis quelques compositeurs entourèrent Adrien et lui demandèrent après l'avoir examiné attentivement :

— D'où sortez-vous ?

Naudet allait répondre, mais M. Dubier, qui s'était approché de lui en même temps que les ouvriers, lui coupa la parole, en disant :

— Il vient de Valenciennes. Ne le dérangez pas ; je l'ai chargé d'un ouvrage très-pressé. Retournez à vos places, ne perdez pas un temps précieux.

— Merci, nous allons nous échigner tout de suite ! Tâchez de trouver ça ! Avec cela que l'on paie bien dans cette baraque.

— Oh ! mes amis, mes amis... murmura le prote d'un air suppliant.

Quand il fut seul, Naudet entendit ces paroles :

— C'est une importation de la province.

— Il en a bien l'air.

— Il est blond filasse.

— On dirait un albinos.

Le samedi, à la paie, (elle eut lieu exactement, par hasard), Adrien fut apostrophé ainsi, par plusieurs de ses compagnons d'atelier :

— Ah ça ! vous faites donc votre tête ?

— Vous nous regardez donc du haut de votre grandeur ?

— Vous vous donnez donc les airs de nous dédaigner ?

— Je ne vous comprends pas, répondit Naudet.

— Pourquoi, depuis que vous êtes parmi nous, n'avez-vous parlé à personne ?

— Parce que je ne connais personne.

— On fait connaissance, on dit bonjour ; on ne passe pas comme un potentat au milieu de ses sujets... Vos manières ne nous vont pas, entendez-vous ?

— Je suis désolé de vous avoir déplu, balbutia Naudet, je vous dirai bonjour, je... pardon, on appelle mon nom.

Lorsqu'Adrien eut reçu le prix de son travail, il fut entouré de nouveau, et on lui dit :

— Vous en avez gagné de *la bille* ! Vous travaillez vite..... C'est tout ce que vous payez ?

Naudet les regarda avec étonnement et demanda :

— Est-ce que je vous dois quelque chose ? Puis il se retourna du côté de M. Dubier, qui lui prenait le bras en disant :

— J'ai besoin de causer avec vous, venez !

Un des ouvriers le suivit des yeux, et dit à ses camarades :

— C'est un ours ou un crétin ; il faudra l'apprivoiser ou *le faire poser*.

Pour se moquer du pauvre jeune homme, ils eurent le mardi suivant deux rudes auxiliaires. Barnabé Guimbarde et Mathieu Borguon, vinrent occuper les casses vacantes à côté de Naudet.

Il est nécessaire de jeter un regard sur le passé, afin de savoir pourquoi Guimbarde se décida soudainement à travailler après quatre ans d'oisiveté.

Il avait été dévoré par une fièvre tellement violente, qu'on fut obligé d'appeler un médecin qui ordonna le repos absolu, et une foule de potions adoucissantes. Barnabé garda le lit pendant cinq jours et but énormément de tisane ; la fièvre ne disparut que le vendredi. Mathieu tint fidèle compagnie au malade ; il déjeuna, dina et soupa près de lui, (aux frais du malade bien entendu,) et lui répéta sans cesse : — Que ceci te serve de leçon et te guérisse à tout jamais de Fifine.

Guimbarde répondit constamment :

— J'aimerais mieux monter sur l'échafaud que de lui pardonner.

Le lendemain, le médecin lui permit de sortir, en lui recommandant de marcher modérément, et de se coucher en même temps que le soleil.

Barnabé suivit l'ordonnance du docteur, au grand désespoir de Mathieu, qui désirait ardemment dîner chez le restaurateur, et boire beaucoup de

bière à l'estaminet du Puy-de-Dôme.

Guimbarde était couché depuis trois heures ; il avait renvoyé son ami, et il était sur le point de s'endormir, lorsqu'il entendit ouvrir sa porte, puis un pas bien léger et le frôlement d'une robe de soie. Il avança sa tête en dehors des rideaux qui garnissaient sa couchette, et vit à la faible lueur de sa veilleuse, une femme voilée s'avancer vers lui. Cette apparition lui parut tellement surnaturelle, qu'il crut rêver.

L'inconnue leva son voile en disant :

— Vous êtes enfin rétabli.

C'était mademoiselle Mirabelle.

— Tous ici ! s'écria Barnabé. Oh ! sortez, madame, sortez. Et il étendit son bras du côté de la porte d'une manière profondément dramatique.

Joséphine prit une chaise et s'assit au chevet du malade.

— Vous ne m'avez donc pas compris ? reprit-il. Je vous ai ordonné de sortir ! De quel droit violez-vous mon domicile ? Eloignez-vous sur-le-champ.

— Je m'en irai quand vous m'aurez entendue, répondit froidement la modiste.

— Je ne vous entendrai pas !

— Il faut pourtant que vous m'entendiez.

— Ah ! quel aplomb ! murmura Barnabé, vaincu par le sang froid de Joséphine.

Celle-ci continua :

— En venant ici, j'ai risqué ma réputation, mon honneur ; je vous ai fait le plus grand sacrifice qu'une femme puisse faire. Je n'ai pas hésité du reste, parce que j'ai besoin de vous dire que je me repens, que je suis désolée...

— Je ne crois ni à votre repentir, ni à votre désolation.

— Vous avez tort, mon ami.

Guimbarde était décontenancé, il répondit :

— Je vous déclare que ça n'est pas drôle, que ça n'est pas drôle du tout ; j'ai été malade, très-malade, je le suis encore.

— Je le sais, je sais aussi que vous allez mieux. Chaque jour, en déposant d'après mes ordres, une bouteille de sirop pectoral chez votre concierge, on a demandé de vos nouvelles.

— Comment, c'était vous ?

— C'était moi.

Guimbarde était ému, il fit un effort pour se remettre en colère, et s'écria :

— N'importe ! ça n'est pas drôle ! Je suis en garde contre vos pièges... Vous avez agi de la sorte, afin de me rattraper, et me tourmenter de nouveau, mais j'en ai assez, j'en ai trop, sortez, je le veux.

Mademoiselle Mirabelle déploya toute son éloquence, et obtint bientôt le pardon qu'elle désirait. Elle termina son discours en disant à sa victime :

— Jusqu'à présent, j'ai plané sur vous comme un mauvais génie, je veux vous garder comme un bon ange maintenant. Vous êtes un écervelé, un fou, vous avez besoin de conseils, je vous en donnerai, je vais commencer l'instant même, écoutez-moi : Il ne vous reste de l'héritage de voire mère que quatre mille cinq cents francs...

— Vous vous trompez, interrompit Guimbarde.

— Je ne me trompe pas, continua la modiste ; les renseignements que l'on m'a donnés sont exacts. Il faut reprendre l'habitude du travail avant d'avoir épuisé vos dernières ressources. Il y a des places vacantes dans l'imprimerie Magland, demandez-en une demain, je suis sûre qu'on vous l'accordera, car on manque de compositeurs. Il faut travailler quand on n'est pas riche. Moi, qui vous parle, j'ouvrirai lundi prochain un magasin de modes sur lequel je fonde de grandes espérances. Je pendrai la crémaillère de demain en huit, je traiterai mes ouvrières aux Enfants sans soucis. Payez votre bienvenue à vos camarades d'atelier le même jour et dans la même maison.

— Oh ! dit Guimbarde, cet établissement est une gargotte depuis que Trabouilleau s'est retiré.

— Je tiens à y aller à cause des souvenirs qu'il me rappelle ; c'est là que je vous ai connu, répondit Joséphine ; vous y viendrez, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, certainement.

Mademoiselle Mirabelle se retira enchantée du succès qu'elle avait obtenu.

Lorsque Guimbarde déclara sa résolution à Mathieu, le parasite indigné s'écria :

— Qu'est-ce qui t'a donné cette idée stupide ?

Guimbarde n'osa pas dire que c'était mademoiselle Mirabelle, il répondit :

— Cette idée n'est pas stupide et elle m'appartient, à moi tout seul. Je ne possède plus que quatre mille cinq cents francs, je ne veux pas attendre la

misère...

— Tu possèdes encore au moins vingt mille francs.

— Je te dis que non !

— Je te dis que si, et je vais te le prouver En laissant croire que tu es encore riche, tu peux faire facilement quinze mille cinq cents francs de dette. La manière de s'en servir est toute simple : tu dis à n'importe qui ayant de quoi : J'ai des fonds en province qui ne m'arrivent pas, prêtez-moi donc une somme quelconque. On te prête et tu rends exactement, puis tu remprunte et tu rends encore, puis enfin, tu réemprunte une somme considérable, et tu ne rends pas. En opérant ainsi sur un grand nombre de prêteurs, tu t'assures un gros capital. Voilà le plan, il est beau, n'est-ce pas ? Eh bien ! tu le détruis si tu travailles, parce que si tu travailles, on pensera que tu n'as plus le sou.

Guimbarde se gratta l'oreille d'un air indécis ; le plan de son ami le séduisait ; mais il aimait Joséphine ; elle l'avait convaincu de ses bonnes intentions ; il suivit donc le conseil qu'elle lui avait donné. Mathieu ne voulut pas abandonner son ami, *qui avait encore quatre mille cinq cents francs*, et il demanda de l'ouvrage en même temps que lui, dans l'imprimerie Magland.

Lorsque ces deux personnages vinrent occuper casses vacantes près d'Adrien, tout l'atelier fut en émoi ; car ils jouissaient d'une réputation éclatante parmi les bambocheurs. On entoura surtout Guimbarde, parce qu'on le savait très-généreux ; on l'accabla de compliments, de protestations d'amitié. Il était heureux ; il déclara tout de suite qu'il paierait sa bienvenue le dimanche prochain, et il demanda s'il y avait d'autres nouveaux, afin qu'il put s'entendre avec eux pour régaler en même temps les anciens. On lui désigna d'abord Naudet ; il l'aborda immédiatement. Guimbarde ne reconnut pas Adrien, mais celui-ci se souvint tout de suite de la physionomie grotesque qu'il avait vue quatre années auparavant dans la guinguette des Enfants sans soucis. Barnabé lui dit :

— Vous mêlerez votre bienvenue avec la mienne et celle de Mathieu et des autres nouveaux ; le rassemblement de nos espèces nous procurera un régal superbe, un véritable *Balthazar*, qui aura lieu dimanche.

— Je ne vous comprends pas, répondit naïvement Naudet. Qu'est-ce que c'est que ma bienvenue ? expliquez-moi...

— Pas mal et vous jeune homme, merci, couvrez-vous donc, répondit Barnabé en fermant son œil droit d'un air railleur.

Vous voulez faire poser papa ? Vous êtes trop blond pour ça, mon cher ami. Je me nomme Guimbarbe ; voilà six ans que je roule ma bosse au milieu des malins et je connais toutes les couleurs.

Adrien continuait à ne pas comprendre ; il regardait son voisin d'atelier, comme si ce dernier lui eut parlé hébreu.

Le petit Barnabé s'écria en riant :

— Vous êtes collé, mon garçon. Et se retournant vers les compositeurs qui s'étaient approchés, il ajouta :

— Ce *mosieur* avait la prétention de me faire croire qu'il ignorait l'usage de la bienvenue.

— C'est un usage, dit Adrien ? Je vous jure que je ne le connais pas ; on ne le pratiquait point chez M. Radot.

— Qu'entendez-vous par ces paroles : monsieur Radot ?

— Le patron qui m'occupait avant que je n'entrasse dans cette maison, se nommait ainsi.

— Oh ! bon, j'y suis, dit un des compositeurs, Radot est un patron d'une espèce toute particulière ; il exige que ses apprentis aillent à la messe.

— Il l'exigeait, car il est mort, dit Adrien avec tristesse.

— Il ne faut pas nous étonner de ce que ce beau blond a l'air si cocasse, puisqu'il sort de la cassine de cette vieille bête de Radot, reprit le compositeur qui venait de donner l'explication précédente.

Adrien devint pâle de colère et s'écria :

— Ne parlez pas aussi légèrement d'un homme respectable...

Il fut interrompu par un éclat de rire général. On accabla le pauvre jeune homme de plaisanteries plus ou moins méchantes et spirituelles. A dater de ce jour, on le surnomma M. le marguillier. On lui fit une foule de mystifications qui le blessèrent profondément.

Adrien ne put pas s'habituer à jouer le triste rôle de plastron ; il dit au prote qu'on le rendait trop malheureux, que sa patience était à bout, et qu'il voulait quitter l'atelier.

Afin de ne pas perdre le meilleur ouvrier de la maison, M. Dubier répondit :

— Mon cher enfant, votre sort sera le même dans toutes les imprimeries. Dès que les mauvais sujets remarqueront votre vertu, votre pureté, ils vous tourneront en ridicule. Restez ici, vous y avez passé le moment le plus critique. Ne vous plaignez jamais, ne vous fâchez jamais ; soyez toujours calme, impassible ; quand vos camarades verront que leurs railleries sont

sans puissance sur vous, il vous laisseront tranquille. Dieu vous impose sans doute l'épreuve que vous subissez.

Adrien suivit les conseils du prote, mais on continua à se moquer de lui. Dubier répétait sans cesse au martyr : — Patience ! ils se lasseront, je vous assure qu'ils se lasseront.

Guimbarde paya beaucoup de demi-tasses, de petits verres et autres toniques ; il travailla, par conséquent fort peu, et empêcha les autres de travailler. Mathieu causa, joua au piquet, où dormit sur sa casse perdant tout le temps qu'il passa à l'atelier.

— Eh bien ! monsieur le marguillier, avez-vous apporté les quinze francs de votre bienvenue, demanda Barnabé à Naudet.

— Les voici.

— A merveille. Maintenant, monsieur le marguillier, je vous annonce que par égard pour vous, le Balthazar aura lieu à cinq heures, aux Enfants sans soucis. Nous l'avons retardé, afin que vous ne perdiez pas vêpres, le sermon et toutes les rocamboles infiniment réjouissantes de l'église. Nous sommes gentils, n'est-ce pas, monsieur le marguillier ?

Adrien fit un effort pour sourire. Dubier lui dit le soir :

— Vous dînez demain avec eux...

— Oh ! non, interrompit le jeune homme, j'ai pavé ma part, mais je resterai près de ma femme.

— Il faut vous priver de ce plaisir, et vous condamner à assister au Balthazar, comme ils disent, car si vous n'y assistez pas, ils croiront que vous les dédaignez, que vous craignez de vous compromettre, et ils vous persécuteront plus que jamais.

Adrien objecta le serment qu'il avait fait à sa mère. Dubier lui répondit que sa mère lui avait défendu de fréquenter les guinguettes, d'y aller habituellement, mais qu'elle ne lui avait pas défendu d'y entrer une fois par hasard, et surtout par nécessité ; il lui affirma qu'il pouvait s'asseoir sans remords, à la table de ses compagnons d'atelier, et il lui recommanda de ne pas paraître étonné de ce qui aurait lieu devant lui, de s'abstenir de blâmer, de sermoner ; il lui répéta plusieurs fois qu'il était urgent de suivre ce système, pour vivre en repos parmi ses camarades.

Adrien n'avait pas fait part à sa femme des tracasseries qu'il endurait dans son atelier, aussi fut-il bien embarrassé lorsqu'il fallut lui apprendre qu'il était forcé de dîner en ville. Clémence accueillit cette nouvelle avec tristesse. Naudet la consola en lui promettant de rentrer de bonne heure ; et

il partit en maudissant la nécessité qui l'obligeait à se séparer de sa femme, près de laquelle il était si heureux de passer *tout son dimanche*. Sa mauvaise humeur se calma, lorsqu'il entra dans la guinguette des Enfants sans soucis ; cette maison lui rappela le jour de ses fiançailles.

Naudet était presque gai, en se mettant à table ; il remarqua qu'il n'y avait pas une seule caraffe et il demanda de l'eau ; mais Guimbarde qui présidait le festin, s'écria : — L'eau est interdite.

Adrien pour avoir la paix, ne réclama pas contre cette interdiction. On commença par se moquer de lui, puis on finit par le traiter avec bienveillance, parce qu'on voulait l'énivrer. Il devina le piège ; il résolut de profiter des avantages qu'il lui procurait, et d'en éviter les inconvénients ; il laissa donc remplir son verre sans opposer la moindre résistance, et le vida presque continuellement sous la table avec une habileté digne du plus fin de tous les roués de barrière. Les conversations qu'il entendait lui causèrent d'abord un dégoût indicible, ensuite elles le firent sourire, puis enfin, elles le réjouirent beaucoup. L'explication de ce prodige est tout simple : le naïf jeune homme avait contracté l'habitude de se désaltérer avec de l'eau pure, à cause de son beau-père, vous le savez, et les quelques verres de vin qu'il lui fut impossible de répandre et qu'il but, lui troublèrent le cerveau. Il se serait enivré, à la satisfaction générale, si Guimbarde ne lui avait pas rendu un grand service, en se levant brusquement, avant la fin du dessert, et en disant :

— Rafrâchissez-vous jusqu'à demain, si cela vous amuse ; moi je vais danser. Et il sortit précipitamment du bosquet sous lequel la table était dressée, sans écouter les réclamations de ses camarades.

— Je vais danser aussi, s'écria Naudet. Et il suivit *le président du festin*.

Tous les convives se regardèrent avec étonnement et dirent : — Le marguillier a brisé son cierge ; nous l'avons converti.

Barnabé avait quitté la table parce qu'il avait vu mademoiselle Mirabelle qui lui faisait signe de la rejoindre. Quand il fut près d'elle, il lui dit :

— J'ai exécuté vos ordres ; j'ai été d'une sobriété exemplaire... Voulez-vous danser tout de suite ?

— Non, plus tard, répondit-elle. Et désignant Adrien qui passait, elle demanda : — Le petit blond ne dînait-il pas avec vous ?

— Oui, répliqua Guimbarde, en souriant d'un air suffisant, c'est un être infiniment naïf et stupide que nous *blaguons* depuis le matin jusqu'au soir. Il a déclaré qu'il allait danser, je suis curieux de voir comment il s'en tirera.

— Eh bien ! s'écria la modiste, je veux m'amuser aussi à ses dépens ; je veux qu'il m'invite.

— Oh ! mais... balbutia Guimbarde, en fronçant les sourcils.

— Seriez-vous assez niais pour être jaloux d'un imbécile ? demanda la modiste.

— Non, mais...

— Laissez-moi donc faire !... ne me suivez pas ; si vous me suivez, si vous n'avez pas en moi une confiance aveugle, je ne vous revois jamais.

Barnabé obéit.

Adrien était enchanté ; il avait joué ces messieurs qui le considéraient comme un être simple ; grâce à sa ruse, cette *bienvenue* qu'il redoutait tant, s'était passée d'une manière très-agréable, et grâce au prétexte que Guimbarde lui avait fourni, il avait pu se séparer de ses compagnons. Naudet marchait rapidement afin d'arriver plus tôt chez lui ; au moment où il allait atteindre la porte de sortie de la guinguette, mademoiselle Mirabelle lui barra tout-à-coup le chemin, en disant d'une voix lamentable : — Monsieur Naudet, accordez-moi une minute d'entretien, je vous en conjure !

Adrien éprouva la même émotion qu'il avait déjà éprouvée deux fois en voyant cette femme. La surprise le rendit d'abord immobile, puis la frayeur s'empara de lui, et il se recula de quelques pas avec l'intention de fuir, mais il s'arrêta, en remarquant l'attitude suppliante de la modiste ; ses mains étaient jointes et tremblantes, ses yeux étaient craintifs et humides, comme ceux d'une personne prête à pleurer, sa respiration était brève, saccadée ; Joséphine avait l'air d'une victime implorant un bourreau. Elle s'approcha d'Adrien et lui dit : — Faut-il donc que je me jette à vos genoux pour vous décider à m'entendre ?

— Non, madame, parlez, je vous écoute, répondit le jeune homme tout ému.

Elle prit la main de Naudet et le regarda fixement. Son regard avait brusquement changé d'expression, il était altier, plein de domination.

Il y a trop de monde ici, dit-elle, suivez-moi.

Adrien se laissa entraîner avec la docilité d'un enfant ; il éprouvait un engourdissement, une torpeur générale, que les personnes, qui ont été magnétisées comprendront seules.

Mademoiselle Mirabelle s'arrêta dans un endroit isolé, et prononça ces paroles avec un accent désespéré : — Monsieur Naudet, vous me méprisez !

— Oh ! non, pourquoi supposez-vous cela ? balbutia le jeune homme.

— Je suis certaine de ce que j'avance, reprit la modiste en pleurant. (Elle pleurait réellement.) Elle ajouta, après un moment de silence :

— Je vous ai rencontré deux fois, et deux fois, vous m'avez évitée ; tout à-l'heure encore vous vouliez me fuir... Oh ! ne niez pas, vous mentiriez. Je vous ai supplié de m'accorder une minute d'entretien, afin de conquérir votre estime, en vous apprenant que mon passé ne ressemble pas à mon présent. Ma conduite a été légère, plus que légère autrefois, mais je vous jure que depuis bientôt quatre ans, elle est irréprochable ; j'ai expié toutes mes fautes par un repentir sincère. C'est à vous que je dois les nobles sentiments qui m'animent, l'heureux changement qui s'est opéré dans mon caractère, date du jour où je vous ai rencontré ici, en vous voyant si pur, si vertueux, j'ai aimé la pureté et la vertu, j'ai eu honte de mes vices, j'ai résolu de les combattre et je les ai tous vaincus... Accordez-moi donc votre estime, car je la mérite.

— Je vous l'accorde de tout mon cœur, répondit Adrien.

Joséphine reprit avec assurance, en souriant ;

— Vous auriez tort de me haïr, car j'ai pour vous une affection bien vive, et sans me vanter, je vous ai rendu de signalés services... Ce lieu doit réveiller en vous une foule de souvenir... C'est à cette même place que je vous ai sauvé la vie... Si je n'avais pas arrêté voire bras, vous vous seriez frappé mortellement... C'est dans cette maison que j'ai arrangé votre mariage. Oh ! oui, je peux dire que je l'ai arrangé ; si je ne m'étais pas mêlé de vos affaires, vous n'auriez pas épousé mademoiselle Landry... Accordez-moi donc votre amitié, la reconnaissance vous l'ordonne, et puis je vous aime tant moi ! Je m'occupe de vous continuellement, je sais que l'on vous tourmente dans votre nouvel atelier ; tout à-l'heure, je rôdais autour de votre table, je craignais qu'on vous raillât... Vous vous êtes bien comporté ; suivez toujours la même conduite... Est-ce que vous sortiez quand je vous ai arrêté ?

— Oui, je rentrais chez moi.

— Mais vous avez quitté la table en disant que vous alliez danser... Il faut danser, mon ami ; si vous ne tenez pas votre promesse, vos camarades vous reprocheront demain de vous être joué d'eux ; ils se vengeront par des quolibets, qui vous impatientront. Il faut danser, je le répète, mon ami, il le faut absolument.

— Mais je ne sais pas, balbutia Naudet.

— Je vous guiderai, je vous apprendrai...

— Mais...

— Faites ce sacrifice, votre intérêt l'exige. Je ne danse pas non plus pour mon plaisir, j'ai ouvert un magasin de modes lundi dernier, et j'ai donné aujourd'hui un dîner à mes ouvrières ; ces petites fillettes diraient que je suis devenue fière, que je les dédaigne, si je ne me mêlais à leurs jeux innocents... Venez ! Vous êtes le seul homme honorable de la société, il est donc compréhensible que je tienne à vous avoir pour cavalier... Vous ne me méprisez pas maintenant, vous m'aimez, n'est-ce pas ? — Oh ! oui, répondit Naudet avec conviction.

Il se laissa conduire, voulant résister, mais il n'en avait pas la force ; il était sous l'empire de cette femme ; il l'eut écoutée pendant quatre heures ; elle le charma, elle le fascinait, de même que le serpent, qui par la puissance de son regard, attire un pauvre oiseau jusque dans sa gueule. Naudet était tellement dominé, qu'il oublia ses principes austères, et, ce qu'il y a de plus étonnant, il ne fut pas retenu par sa timidité ; il osa danser. Comment dansa-t-il ? Hélas ! il ne le sut pas lui même : son cœur battait violemment, une sueur froide ruisselait de son front, un voile couvrait ses yeux, un bruit étrange bourdonnait dans ses oreilles. Le pauvre garçon fit mille gaucheries, brouilla toutes les figures ; il était si ému, si ahuri, qu'il n'entendit pas les insultes, les railleries, les huées, les éclats de rire excités par sa maladresse.

— Vous vous en êtes bien tiré, lui dit Joséphine, mais ça ira mieux à la seconde.

— Je préférerais m'en aller, répondit Naudet d'une voix suppliante.

— Vous vous en irez après la seconde, non, je me trompe, après la troisième, car nous ne danserons pas celle-ci ; vous regarderez les autres, vous les observerez bien, vous retiendrez tous leurs pas ; on apprend surtout en regardant.

Joséphine avait souffert en voyant Naudet se couvrir de ridicule, elle voulait qu'il se réhabilitât. Elle lui expliqua l'avant-deux, la main-droite, la tréni, etc, avec une clarté admirable. Adrien comprit et profita de la leçon, il exécuta sa seconde contre-danse sans commettre une seule faute. Heureux et fier de son succès, il n'attendit pas que mademoiselle Mirabelle lui proposât la troisième, il la demanda, ainsi que la quatrième, la cinquième, la sixième, il eut dansé jusqu'au lendemain, et la modiste ne l'avait pas arrêté.

Il s'amusait comme il ne s'était jamais amusé ; ce plaisir tout nouveau pour lui l'énivrait.

— Il est tard, dit la modiste, rentrez chez vous, votre femme vous attend.

— Oh ! c'est vrai ! s'écria-t-il. Dans sa oie frénétique, il avait oublié Clémence. Le remords s'empara de lui, il demanda en tremblant : — Quelle heure est-il ?

— Onze heures et demie.

— Ah ! mon Dieu ! Est-ce possible ? Je vais courir.

— Attendez encore un instant, dit Joséphine en le retenant, il ne faut pas parler de moi à votre femme. Elle vous aime, et elle serait jalouse ; sa jalousie serait bien injuste, mais enfin elle ne pourrait s'en défendre ; vous devez lui éviter tout chagrin... Vous vous taisez, n'est-ce pas ?

— Je me tairai.

— Adieu, mon ami, quand vous me rencontrerez désormais, vous ne me fuirez plus, vous causerez un instant avec moi ?

— Oh ! oui, je vous le promets.

— Adieu, je prierai pour vous chaque soir.

Adrien partit en courant.

Guimbarde dit à la modiste : — Nous dansons celle-ci, c'est la dernière.

— Non, répondit Joséphine, je suis fatiguée ; je vais me coucher.

— Oh ! mais ça n'est pas drôle ! vous m'avez berné tout le temps en me disant : vous aurez la suivante, et de suivante en suivante...

— Vous vous plaignez toujours, vous êtes insupportable.

— Mais il me semble que j'en ai le droit ; vous m'avez préféré ce crétin de marguillier, ça n'est pas drôle.

— Je vais vous prendre en grippe, si vous continuez !... Allez me chercher une voiture.

— Mais...

— Allez donc.

Guimbarde fut obligé de descendre jusqu'à la barrière pour trouver un fiacre.

— Mon Dieu ! comme tu rentres tard, dit Clémence en embrassant son mari avec transport, comme on embrasse, quand on a été dévoré par une grande inquiétude.

— Je ne pouvais pas me débarrasser d'eux, répondit Naudet d'une voix oppressée, car il avait couru tout le long du chemin.

C'était le premier mensonge qu'il faisait à sa femme.

Adrien eut beaucoup de peine à s'endormir ; il entendait encore la musique ; il voyait les danseurs tourbillonner autour de lui, et se disait sans cesse : — Je l'ai passé agréablement cette soirée qui me causait tant de frayeur.

Les conseils d'un homme bon, mais faible, et ceux d'une femme horriblement coquette, l'avaient entraîné dans une voie bien dangereuse.

Le dimanche suivant, il resta près de sa femme, et pour la première fois, il trouva la journée longue, il regretta les fougueux plaisirs du dimanche précédent. Clémence au contraire était toute joyeuse, elle avait reçu, le matin, une lettre de Lyon, dans laquelle Flombé disait, qu'il *se portait mieux moralement*, et qu'il reviendrait prochainement à Paris.

FIN DU PREMIER VOLUME.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

*Les Enfants sans soucis, roman de mœurs, par E. Deligny*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k141398g>

## **À propos de cette édition numérique**

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit

est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse [gallica@bnf.fr](mailto:gallica@bnf.fr).

## Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont

signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter [reproduction@bnf.fr](mailto:reproduction@bnf.fr)

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr)